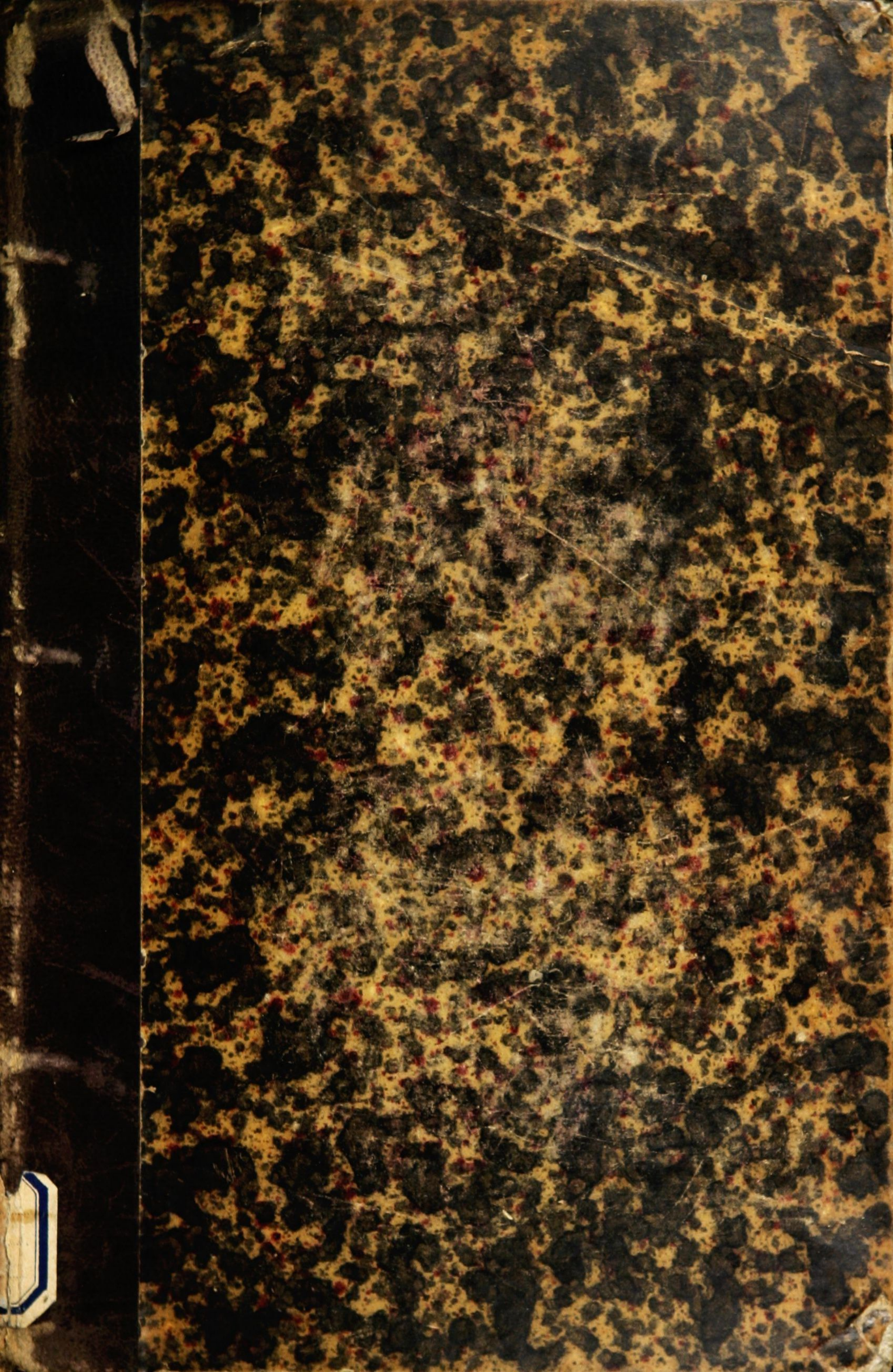


PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE



NÉDROMAH ET LES TRARAS

Avec une planche.

ANGERS — IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

NÈDROMAH ET LES TRARAS

PAR

RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Avec une planche



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE 28

1901

AVANT-PROPOS

La présente publication comprend les résultats d'une mission qui a été accomplie en avril 1900 et qui avait pour objet l'étude de la région de Nédromah et du pays des Traras, dans l'ouest de l'Algérie, au point de vue historique, archéologique et hagiographique. J'ai complété les renseignements que j'avais recueillis sur l'état actuel du pays à l'aide des indications que m'ont fournies les écrivains arabes; il est impossible en effet de séparer dans le nord de l'Afrique l'étude du présent de celle du passé qui y tient par tant de liens, surtout quand il s'agit de la société musulmane. Les principaux résultats de cette mission, et entre autres la découverte d'une des plus anciennes inscriptions arabes de l'Algérie[1], *sinon la plus ancienne, ont été exposés à l'Académie des Inscriptions, dans la séance du 8 juin 1900, par M. Barbier de Meynard*[2], *et un extrait du rapport que j'adressais à M. le Gouverneur Général de l'Algérie a paru dans le* Journal asiatique[3].

1. Elle se trouve aujourd'hui au Musée des antiquités algériennes, à Alger-Mustapha.
2. Cf. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, mai-juin 1900, p. 327-329.
3. Juillet-août 1900, p. 177-180.

Il me reste à remercier ceux à qui je dois d'avoir pu me livrer à ces recherches et les mener à bien ; en premier lieu, M. Laferrière, alors gouverneur général de l'Algérie, qui a bien voulu me confier cette mission et en faire les frais ; M. de Peyerimhof, son chef de cabinet ; ceux qui m'ont aidé dans l'enquête que je poursuivais et ont considérablement facilité ma tâche : principalement mon frère, M. Georges Basset, alors administrateur de la commune mixte de Nédromah, aujourd'hui à Tiharet ; M. Beauviel, administrateur de la commune mixte de Remchi, et M. Mh'ammed ben Rahhal, ancien qaïd de Nédromah.

Alger-Mustapha, 12 *avril* 1901.

INTRODUCTION

La région où est bâtie dans un site des plus pittoresques la petite ville de Nédromah est célèbre dans l'histoire de l'Afrique du Nord, pour avoir donné naissance à une des plus importantes dynasties musulmanes, celle des Almohades. L'origine de cette dynastie est associée à un mouvement religieux et politique qui, parti de l'Atlas marocain, se répandit bientôt dans tout le bassin occidental de la Méditerranée et créa un empire qui s'étendait de Tripoli au Portugal. Il est donc intéressant d'étudier la région peuplée par les Koumia, chez qui naquit 'Abd el-Moumen, le fondateur de cette dynastie, région en partie occupée aujourd'hui par les Trâras, confédération dont le nom apparaît pour la première fois au XVIe siècle.

L'étude qui suit se divisera donc naturellement en deux parties : l'une consacrée aux Koumia et aux autres tribus non trâras de la commune mixte de Nédromah ; la seconde aux tribus trâras de cette commune et de celle de Remchi. La première partie traitera de Nédromah, des Koumia et des tribus suivantes : Souaḥlia, Zaouyat el-Mira et Djebala ; la seconde comprendra les Beni 'Abed, les Beni Khalled, les B. Menir et les

B. Mishel de Nedromah; les B. Ouarsous et les Oulhâṣa Gheraba de Remchi.

En dehors des écrivains qui ont parlé accidentellement de Nédromah, des Koumia et des Trâras et dont on trouvera l'indication dans les passages où ils sont mentionnés, ce pays n'a été l'objet que d'un petit nombre de publications. En laissant de côté l'ordre chronologique, je citerai en première ligne la relation de Canal, *De Nemours à Honaï et les ruines d'Honaï*[1], ébauche refondue par le même auteur dans un travail d'ensemble qui n'est pas sans mérite en ce qui concerne les observations personnelles et les cartes[2], mais où la partie historique présente des lacunes, tandis que la partie hagiographique est presque entièrement négligée. On peut lui reprocher aussi un manque d'ordre et des répétitions, mais j'y ai trouvé des renseignements dont j'ai fait mon profit; les cartes et les plans qu'il renferme sont extrêmement utiles. Ce travail est bien supérieur à ceux qui suivent. Les *Recherches ethnographiques sur les Kabyles de la région orientale de Nemours* par H. Drapier[3] n'ont aucune valeur et je ne les cite que pour mémoire. Les notes recueillies sous le pseudonyme de E. de Lorral[4] sont très superficielles. Un autre

1. *Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, 1884, p. 6-17 et 134-151.

2. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, 1886; 1887; t. VIII, 1888).

3. *Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, p. 130-132.

4. *Tlemcen* (*Tour du monde*, 1885, 2e semestre).

article n'a pas beaucoup plus d'importance malgré les prétentions de l'auteur; c'est celui de C. de Mauprix[1]; il ne m'a fourni que peu de renseignements; en général les croquis qui l'accompagnent sont médiocres. Il faut ajouter à cette énumération un article que je ne connais que de nom : Du Mazet, *Les montagnes des Traras*[2].

Le culte des saints s'est particulièrement développé dans cette région et l'on peut classer de la façon suivante, d'après leur provenance, les marabouts qui y sont encore vénérés. En premier lieu, ceux qui sont originaires du pays : ils forment naturellement la grande majorité, particulièrement chez les Oulhâṣa, mais ceux qui viennent du Gharb sont également nombreux : on peut reconnaître pour ceux-ci deux points de départ : les B. Ḥamlil ou Ḥamlin qui habitent au sud d'Oudjda, et les marabouts venus de la Saguiat el-Ḥamra; ceux-ci se rattachent aux missions qui au xve et au xvie siècle ranimèrent l'islam dans tout le nord de l'Afrique. Une autre catégorie est formée des saints de la région algérienne, particulièrement l'Eghris et le Sahara. Enfin, mais en petit nombre, des marabouts de l'Est dont la sainteté est universellement vénérée, Sidi 'Abd el-Qâder el-Djilâni et Sidi Sofyân eth-Thaouri.

On trouvera une autre catégorie de saints, mais anonymes : ce sont ceux qui sont désignés sous le nom de

1. *Six mois chez les Traras* (*Tour du monde*, 1889, 1er semestre).
2. *L'Exploration*, 1876-77, n° 3, p. 8-16; n° 4, p. 17-24; n° 6, p. 25-26.

Gharib (étranger), *Mokhfi* (caché), *'Abed* (dévot)[1]. On en trouve dans tout le Gharb. El-Kettâni[2] signale un Sidi 'l-Mokhfi dont le nom est inconnu, mais dont le tombeau est vénéré à Fâs. El-Ofrâni[3] mentionne également les miracles d'un inconnu (رجل مجهول). La théorie de ce culte est ainsi exposée par un musulman : « Quand un miracle s'opère sur le tombeau d'un inconnu ou sur un point que la tradition nous a appris avoir servi de *kheloua* (retraite) à quelque saint dont le nom ne nous a pas été transmis, nous élevons sur ces lieux consacrés soit une chapelle, soit une *ḥaouiṭa*, soit un *mqam* et nous dédions ces constructions à Tidi 'l-Mokhfi, c'est-à-dire à Monseigneur le Caché, l'Occulte, l'Inconnu[4]. » L'Église catholique nous offre d'ailleurs des exemples d'un culte semblable rendu à des saints anonymes : c'est ainsi que dans l'histoire de la translation du corps de saint Augustin, apôtre des Anglo-Saxons, le moine Goscelin, du couvent de Cantorbéry, raconte qu'en déplaçant le corps de saint Laurent, on trouva la sépulture d'un inconnu qu'on jugea être un saint à l'odeur exquise qui s'en exhalait. Comme on ne pouvait l'identifier, on l'appela *Deonotus* (connu de Dieu)[5].

1. Cf. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, Paris, 1881, in-12, p. 159-160.

2. *Salouat el-Anfâs*, Fas, 1316 hég., 3 v. in-4, t. I, p. 342.

3. *Ṣafouah*, Fas, s. d., in-4, p. 165-166.

4. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, p 160. Cf. aussi E. Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, Paris, 1900, in-8, p. 52-55. C'est à cette catégorie de saints qu'appartiennent les quarante personnages du monde invisible رجال الغيب, dont le tombeau vénéré était situé dans le Libân, au dire d''Abd el-Ghâni En-Nabolsi (*Riḥlah*, Manuscrit de la Bibliothèque universitaire d'Alger, n° 2019, t. I, f° 98).

5 « Nomen vero quia antiquum perdidimus, novum et familiare sibi

C'est aujourd'hui l'arabe qui est seul parlé dans la la région, mais le berbère qui y était autrefois en usage a laissé des traces dans le dialecte vulgaire et la toponymie de la contrée[1]. Ainsi chez les Souahlia, le *keskas* est désigné sous le nom d'*aïrouj* (ايروز); le chiendent (à Nédromah نجم *nedjem*) est appelé *affar* افار[2]. Chez les Beni 'Abed, une sorte de cyste, à fleur blanche tachée de pourpre, se nomme *touzzal* تززال. En étudiant les mots berbères qui nous sont ainsi parvenus, on reconnaît qu'ils appartiennent à un dialecte apparenté au groupe de la zenatia du Maghreb central[3]. Il faut donc admettre que les Koumia, quoique Ṣenhadja, parlaient un dialecte zenatia, ou que le leur disparut complètement devant ce dernier. La première hypothèse est plus probable.

Il y a lieu de remarquer dans cette contrée les traces d'une influence juive, antérieure à l'établissement des Israélites actuels de Nédromah (où ils vinrent de Miknâsah au milieu du XVIIIe siècle), car nous la trouvons

et fideliter imposuimus, ut usque in diem revelationis vocatur nobis sanctus Deonotus » (Goscelin, *Historia translationis sancti Augustini episcopi Anglorum apostoli*, l. I, ch. XVIII, *ap.* Migne, *Patrologia latina*, t. CLV, Paris, 1880, in-8, col. 22). Cf. à propos de martyrs inconnus et indûment vénérés deux faits relatifs, l'un à saint Martin, l'autre au pape saint Grégoire le Grand *ap.* D. Ruinart, *Acta primorum martyrum sincera*, Amsterdam, 1713, in-4, Introduction, p. LXXVI.

1. On trouvera à l'Appendice I une liste des racines berbères auxquelles se rattachent un certain nombre de noms de lieux, ainsi que des notes sur le dialecte des Beni Bou Sa'ïd.

2. En zouaoua *affar* désigne le *Dactylis glomerata*, sorte de graminée.

3. Cf. R. Basset, *Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, Paris, 1895, in-8.

dans des monuments du moyen-âge[1]. Je citerai d'abord, en laissant de côté les O. Haroun, le nom des Oulâd *Ichou'*, qui est la forme hébraïque (ישוע) de l'arabe 'Isa (عيسى). Une autre preuve est fournie par l'existence de Sidi Oucha' (ou Youcha' = Josué), fils de Noun, sur le territoire des Beni Menir et qui est encore vénéré de nos jours par les Juifs et par les Musulmans. Déjà au moyen-âge, le nom de Noun (père de Josué) est appliqué à un cap où existe encore aujourd'hui une qoubbah consacrée à ce personnage, et qu'on appelle aujourd'hui Cap de Noé, « formé par des terres hautes et coupées à pic du côté de la mer, et appliqué également à la montagne de Noé, élevée de 130 mètres, et remarquable par son sommet tronqué et aplati »[2].

Une objection toute naturelle se présente à l'esprit : Les musulmans vénérant les principaux personnages de la Bible, il n'est pas nécessaire d'attribuer à une influence juive le culte rendu à un sanctuaire placé sous l'invocation d'un de ces personnages. L'objection serait exacte s'il ne s'agissait que d'un monument commémoratif, et non d'un tombeau qui est censé renfermer les reliques du saint, objet d'un pèlerinage. On peut poser comme une vérité générale que la vénération du

1. La probabilité d'une influence juive avait déjà été signalée par Canal, mais les arguments qu'il faisait valoir sont loin d'avoir tous la même valeur (*Monographie de l'arrondissement de Tlemcen, Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, p. 172; t. VII, p. 80-81, d'après Guénard). « Le type *blond*, aux yeux *bleus*, au nez fortement busqué » ne caractérise nullement, comme il le croit, la race sémitique.

2. Bérard, *Description nautique des côtes de l'Algérie*, Paris, 1850, in-8, p. 124.

tombeau d'un prophète commun aux trois religions, a d'abord été le fait des Juifs, puis des chrétiens (sans que ce second degré se rencontre partout), et qu'elle a passé des premiers aux musulmans, soit directement, soit par l'intermédiaire des seconds[1]. Il n'y a pas lieu d'arguer ici de la contradiction qui naîtrait de ce fait que, suivant des traditions juives, chrétiennes et musulmanes, le tombeau du même personnage — ici c'est Josué — existerait en divers endroits[2]. On verra dans l'Appendice II que ces contradictions fourmillent sans que la piété des fidèles en soit ébranlée[3].

1. On trouvera, dans l'Appendice II, une liste d'exemples de ce genre que sa longueur m'a empêché de donner ici. Il est bien entendu que la question de savoir si cette vénération, en Orient surtout, d'un personnage de l'Ancien Testament par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans n'a pas succédé au culte d'une divinité païenne, reste intacte. Cf. Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*, Paris, 1876, in-18, p. 46-43; id., *Recueil d'archéologie orientale*, t. I, Paris, 1898, in-8, p. 317-318; Goldziher, *Muhammedanische Studien*, Halle, 1886-90, 2 v. in-8, t. I, p. 329-330, 334-352.

2. Cf. sur cette question Goldziher, *Aus dem mohammedanischen Heiligencultus in Aegypten* (*Globus*, t. LXXI, n° 15); Hartmann, *Aus dem Religionsleben der libyschen Wüsten*; extr. de l'*Archiv für Religionswissenschaft*, s. l. n. d., p. 265.

3. Cf. les paroles bien vraies de Goldziher : « Um historische Wahrscheinlichkeit kümmerten sich die Græbererfinder nicht, noch weniger das Volk, in dessen Kreise solche Græberlegenden immer bereitwillige Förderer fanden » (*Muhammedanische Studien*, t. II, p 355-356). Les musulmans instruits ont eux-mêmes reconnu les inexactitudes et les attributions contradictoires dont les tombeaux des saints sont l'objet. Ibn Nafiz, vizir du khalife Nâṣer ledin Allah, qui avait visité de nombreux sanctuaires, « avait été frappé des contradictions qui régnaient au sujet des tombeaux des prophètes et des saints révérés par les musulmans. Il pria notre auteur (El-Haraoui) de composer un ouvrage abrégé qui, contenant le résultat de ses observations personnelles, pût servir de guide aux pèlerins » (Abou 'l-Ḥasan el-Herewy, *Description des lieux saints*, tr. Schefer, Gênes, 1881, in-4, p. 7).

Une autre preuve est la localisation à Tlemcen d'une légende qoranique, d'origine juive[1] où figure Josué. Pour trouver le confluent des deux mers, Moïse, sur l'avis de Dieu, prit un poisson, le mit dans un panier, puis dit à son serviteur[2] : *Je ne cesserai de marcher que quand je serai arrivé au confluent des deux mers*[3]. Lorsque tu auras perdu ce poisson, avertis-moi. Ils partirent en suivant le rivage de la mer jusqu'à ce qu'ils parvinrent à un rocher. Moïse s'endormit et le poisson s'agita dans le panier; il en sortit et tomba dans la mer : Dieu arrêta pour lui le courant ; il en forma comme une fenêtre qui servit de canal au poisson. Ce fut une merveille pour les deux hommes. Puis ils partirent. Quand ce fut le moment de déjeuner, Moïse dit à son serviteur : *Apporte notre déjeuner, car nous avons éprouvé de la fatigue de notre voyage*[4]. Moïse n'éprouva pas de fatigue jusqu'à ce qu'il eut dépassé l'endroit indiqué par Dieu. Son compagnon lui dit : As-tu vu? *Quand nous sommes arrivés à la roche*[5], *j'ai oublié le poisson ;*

1. Toutefois la source n'a pas été retrouvée. Cf. Geiger, *Was hat Mohammed aus dem Judenthume genommen*, Bonn, 1833, in-8, p. 171-172 ; Weil, *Biblische Legenden der Muselmänner*, Frankfurt a. Main, 1847, in-12, p. 176-181.

2. Tous les écrivains musulmans sont d'accord pour reconnaître Josué dans ce compagnon de Moïse : Tabari, *Annales*, 1re partie, fasc. II, Leyde. 1880, in-8, p. 423, citant à l'appui de son opinion Bichr ben Ma'ad, d'après Yézid, d'après Qatâdah; Beïdhâoui, *Commentaire du Qorân*, Constantinople, 1296 hég., 2 v. in 4, t. II, p. 19 : le commentaire des deux Djelâl, en marge de Beïdhâoui, t. II, p. 20; Moh'i eddin ibn el-'Arabi, *Kitâb el-Mosâmarât*, Le Qaire, 1305 hég., 2 v. in-8, t. I, p. 56.

3. *Qorân*, sour. xviii, v. 59.

4. *Qorân*, sour. xviii, v. 61.

5. Le souvenir de cet endroit est consacré sur un point de la route de Nédromah à Nemours : la Djami' eṣ-Ṣakhrah.

il n'y a que Satan qui ait pu me faire oublier de te le rappeler. Il a pris sa route vers la mer; c'est miraculeux. Moïse lui dit : C'est ce que nous voulions. Ils revinrent sur leurs pas[1]. C'est à la suite de cette aventure que Moïse rencontra Khidhr (Khadhir = Élie) dont les actions incompréhensibles lui parurent contraires à la justice et à la morale, parce qu'il n'en connaissait pas le sens caché[2]. Cette légende est devenue populaire en Occident sous le nom de *l'Ange et l'Ermite*[3]. Une opinion, d'ailleurs combattue, assimilait à Agadir[4] la Tlemcen primitive, la muraille (جدار) de la ville mentionnée dans une des aventures de Khidhr et de Moïse. Cette assimilation a été reprise par Abou Ḥayan Moḥam-

1. *Qorân*, sour. xviii, v. 62 63

2. Cf. Tabari, *Annales*, 1re partie, fasc. II, p. 417-429 : Beïdhâoui, *Commentaire du Qorân*, t. II, p. 19-20 : El-Khâzin, *Lobab et-taouil*, Le Qaire, 1300 hég., 4 v. in-4, t. III, p. 268; 'Abdallah en-Nasafi, *Moddrik et-tenzil*, en marge d'El-Khâzin, t. III, p. 296; Zamakchâri, *Kechchâf*, Le Qaire, 2 v. in-4, 1308 hég., t. II, p. 733-734; Ibn Ayâs, *Bedâï' ez-zohour*, Le Qaire, 1302 hég., in-8, p. 102-103; d'après Ka'ab el-Aḥbar: Ed-Demiri, *Ḥaïat el-Ḥaouân*, Boulaq, 1292 hég., 2 v. in-4, t. II, p. 131, citant les deux *Ṣaḥiḥ*, le *Sonân* d'En-Nisâï; le *Djâmi'* d'Et-Tirmidzi, tous fondés sur la tradition d'Ibn el-'Abbâs.

3. Cf. G. Paris, *La poésie du moyen-âge*, 1re série, Paris, 1887, in-16, p. 151-187; R. Basset, *L'Ange et l'Ermite* (*Mélusine*; 1884-85, col. 444-445; 1886-1887, col. 259-260) et les auteurs cités.

4. Il est à observer qu'Agadir est la forme berbère du mot arabe جدار, mais l'emprunt à une langue sémitique est évidemment antérieur à l'arrivée des Arabes et date des Phéniciens. Cf. le nom de Gades ou Gadir (גדר et avec l'article הגדר et אגדר. Bloch, *Phoenizisches Glossar*, Berlin, 1890, in-8, p. 25); Bargès, *Tlemcen*, Paris, in-8, in-8, p. 153 et le passage de Pline l'Ancien, *Historia naturalis*, IV, 120. Le nom d'Agadir se rencontre ailleurs dans la toponymie berbère (Agadir ou Sancta Cruz de Mar Pequeña). Cf. aussi le nom de Djedâr donné aux tombeaux d'une petite dynastie locale entre Frenda et Tiharet.

med el-Gharnâṭî[1] qui, ayant eu à se plaindre des habitants de Tlemcen, leur décochait ces deux vers :

« Si tu viens à Tlemcen, remplis de reproches ses places, ses assemblées et ses maisons.

« Cette population n'accueille aucun de ceux qui lui demandent asile et nourriture. Vaudrais-tu mieux que Moïse et Khidhr[2] ? »

Cette opinion fut sérieusement réfutée par Ibn Khaldoun qui prit la peine de rappeler que jamais Moïse ne quitta l'Orient et que les limites du royaume des Israélites n'atteignirent pas l'Ifriqyah. « Il faut donc, dit-il, regarder ces renseignements comme une fable provenant de l'esprit inné de partialité qui porte les hommes à exalter leur ville natale, le pays d'où ils tirent leur origine, la science qu'ils cultivent, le métier qu'ils exercent[3]. » Je verrais volontiers, dans cette exégèse de fantaisie, l'œuvre d'un Juif converti[4] dans le genre

1. Cf. sur ce personnage, El-Maqqari, *Analectes sur l'histoire d'Espagne*, Leyde, 2 vol. in-4, 1858-1861, t. I, p. 823-862.

2. Abou Râs, *Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, Alger, 1885, in-8.

3. 'Abd er-Raḥmân Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, Boulaq, 1284 hég., 7 vol. in-8, t. VII, p. 74 ; id., *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Alger, 4 vol. in-8, 1852-56, t. III, p. 324. On prétend que les habitants de Tlemcen voulurent changer la ponctuation du Qorân dans le passage où il est question de l'hospitalité refusée à Moïse et à Khidhr (فاتوا pour فابوا). Mais cette anecdote est aussi attribuée à des Juifs convertis qui auraient été originaires de la ville en question et qui se seraient vainement adressés à 'Ali (Es-Soyouti, *Anis el-Djalis*, Constantinople, 1311 hég. in-8, p 92). Cf. aussi Bargès, *Tlemcen*, p. 169-170, reproduit par l'abbé Lambert, *A travers l'Algérie*, Paris, 1884, in-12, p. 89.

4. Une prétention analogue existe pour d'autres points de l'Afrique du Nord : quelques-uns placent près de Radès en Tunisie l'endroit où Khidhr construisit le vaisseau, et à Ṭabaryah, depuis appelée Moḥammadyah, la

de Ka'ab el-Aḥbar à qui on doit maintes explications de cette sorte. Celle-ci aurait pour base l'existence d'un tombeau où reposait, disait-on, Josué. La tradition est du reste assez ancienne, car El-Qazouini rapporte, d'après l'Espagnol Abou Ḥamid, qu'on voyait à Ceuta une espèce particulière de poisson, descendant de celui de Moïse et de Josué qui en avaient mangé une partie. L'autre moitié, revivifiée par Dieu, s'était reproduite dans cette mer, et, n'offrant que pour une moitié l'apparence de vie, n'avait qu'un œil, la moité d'une tête et était très estimée des Juifs [1].

Nous ne pouvons faire que des hypothèses pour expliquer comment se forma la tradition suivant laquelle le successeur de Moïse se trouve enterré dans le Sahel de Tlemcen. Peut-être a-t-elle quelque rapport avec celle d'après laquelle les Chananéens chassés de Palestine se seraient établis en Afrique et même seraient devenus les ancêtres des Berbères [2]. Elle a donné nais-

ville dont il répara la muraille. Cette prétention reposait sur une tradition sans valeur attribuée à Ibn 'Abbâs par Abou Aḥmed ben 'Adi et rapportée aussi par Moḥammed ben Abou Ṣâliḥ, un des chefs de la secte des Mordjyah, suivant 'Abd el-Ḥaqq dans le *Kitâb el-Aḥkâm*. On cite aussi Barqah et la Djezirat el-Khadhra (Algésiras) comme le théâtre de ces événements. Cf. Et-Tidjâni, *Voyage*, trad. Rousseau, Paris, 1853, in-8, p. 15-18. — Zamakhchâri rappelle aussi l'opinion qui place la rencontre de Mousa et de Khidhr soit à Tanger, soit dans l'Ifriqyah (*Kechchâf*, t. I, p. 732). La première opinion était soutenue par Moḥammed ben Ka'ab, la seconde pour Obay ben Ka'ab (Eth-Tha'alebi, *Qiṣaṣ el-Anbia*, Le Qaire, 1298, in-8, p. 190).

1. *'Adjâïb el-Makhlouqât*, éd. Wüstenfeld, Goettingen, 1849, in-8, p. 126; *Kosmographie*, trad. Ethé, Leipzig, 1868, in-8, p. 258-254. Cf. aussi Ed-Demiri, *Ḥaïat el-Ḥaïouân*, t. I, p. 304.

2. On trouve cette opinion dans divers auteurs arabes: Âbou'l-féda,

sance à la légende de l'inscription des colonnes mentionnées par Procope[1]. D'ailleurs les traditions des ṭolba prétendent qu'après avoir vaincu les Chananéens en Palestine, Josué partit pour l'Ouest pour combattre les 'Amâliqa (Amalécites) et mourut à l'endroit où il est enterré aujourd'hui. C'est ce qui explique aussi la taille gigantesque qui lui est attribuée et qui est encore marquée par l'étendue de son tombeau. L'adversaire des gigantesques Chananéens ne pouvait pas leur avoir été inférieur en taille.

Les traditions indigènes relatives à une influence juive manqueraient de valeur si elles ne s'ajoutaient à ces témoignages. Ainsi elles rapportent que les Medioana, fixés aux environs de Tlemcen, étaient de religion juive avant l'arrivée des musulmans[2] et un exemple à l'appui de cette tradition nous est fourni par l'emploi dans cette région de la forme Berhoum pour Ibrahim

Historia anteislamica, éd. Fleischer, Leipzig, 1831, in-4, p. 174; Tabari, d'après Hichâm ben Moḥammed, *Annales*, t. I, fasc. II, p. 516; Ibn el-Ouerdi, *Tarikh*, Le Qaire, 1285 hég., 2 vol. in-8, t. I, p. 85; Yaqout, *Mo'djem*, éd. Wüstenfeld, t. I, p. 541, Leipzig, 1854, in-8, nomme les Koumiah parmi les peuples issus de Djalouṭ (Goliath) Suivant El-Hamadzâni, les Berbères descendaient des peuples de Palestine émigrés après que David eut tué leur roi Djalouṭ (*Kitâb el-Boldân*, éd. de Goeje, Leipzig, 1885, in-8, p. 33): Cf. aussi les opinions rapportées par Ibn Khaldoun (*Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 93-94; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 175-177) et en partie réfutées par lui (*Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 96-97; *Histoire des Berbères*, I, p. 182-184).

1. *Guerre des Vandales*, l. II, ch. x, t. I, p. 450. *Opera*, éd. Dindorf, Bonn, 1833, 3 vol. in-8. Tous les historiens sérieux, de Gibbon à Fournel, ont repoussé la légende de l'inscription.

2. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, VI, 107; *Histoire des Berbères*, p. 209; Abou Râs, *Voyages extraordinaires*, p. 187.

en langue zénata[1]; il en est de même de la légende qui place dans le Maghreb, près du fleuve Sabbatique (Ouâdi 's-Sebt, Ouâdi 'r-Remel)[2], une population juive qui aurait donné à Alexandre des conseils de modération et de sagesse[3]. On peut encore citer la prétention du chef des Berghouaṭa, Ṭarif, père de Ṣâliḥ, qui composa un Qorân en berbère pour ses adeptes, de descendre de Chim'oun (Siméon), fils de Jacob, fils d'Isaac. Ce Ṭarif qui avait été un des partisans de Maïsara, le chef de l'insurrection des Berbères Ṣofrites, s'était établi à Temesna dans le Gharb et vivait dans les premières années du second siècle de l'hégire[4].

En nous reportant à la tradition des colonnes recueillie par Procope, nous voyons que l'origine de cette influence est antérieure à l'islam. On sait que les Juifs se répandirent de bonne heure en Afrique, non pas seulement en Cyrénaïque et dans la région carthaginoise (Ifriqyah) où ils prospérèrent[5], mais aussi dans

1. Cf. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 90 et la note de De Slane, *Histoire des Berbères*, p. 366, note 2.

2. Cf. *Kitâb el-'Adouâni*, tr. Féraud, Constantine, 1868, in-8, p. 163.

3. Ibn el-Faqih el-Hamadâni, *Compendium libri Kitâb el-Boldân*, p. 84-86. Cette légende, qu'on trouve modifiée dans les *Mille et Une Nuits*, est, sauf en ce qui concerne le fleuve Sabbatique, qui existe aussi dans un autre conte du même recueil, un remaniement de l'histoire romanesque des relations d'Alexandre avec les Brahmanes. Le fleuve Sabbatique est d'ailleurs placé en Espagne par El-Qazouini, *'Adjâib el-Makhlouqât*, p. 180; *Kosmographie*, trad. Ethé, p. 369.

4. Cf. Ibn 'Adzâri, *Bayân el-Moghrib*, éd. Dozy, Leyde, 1848-51, t. I, p. 231-232; El-Bekri, *Description de l'Afrique*, texte arabe, éd. de Slane, Alger, 1857, in-8, p. 135; id., trad. de Slane, Paris, 1859, in-8, p. 301; Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarṭâs*, Fas, s. d., in-4, p. 194. Ibn Khaldoun, qui reproduit les données d'El-Bekri, ne parle pas de cette descendance.

5. Un exemple important est la mosaïque de la synagogue de Ham-

l'Ouest. Les Vandales tolérèrent le libre exercice de la religion juive et on voit, par un passage de la *Lex Wisigothorum* cité par Graetz[1], que les Juifs d'Espagne s'adonnaient au commerce et à la navigation sur les côtes d'Afrique. Ils jouissaient sous les rois ariens des mêmes avantages que le reste de la population, mais lorsque les Wisigoths passèrent au catholicisme, les Juifs furent de plus en plus persécutés, et, sous Sisebut, durent émigrer en France ou en Afrique (612-613)[2]. On voit qu'ils étaient nombreux dans ce dernier pays puisqu'ils s'entendirent avec leurs frères restés en Espagne pour organiser contre Égica, vers 693, une insurrection qui échoua[3].

mam-Lif en Tunisie avec inscription latine. Cf. D. Kaufmann, *Études d'archéologie juive* (*Revue des Études juives*, t. XIII, 1886, p. 44-61) et les auteurs cités. Sur la question de l'existence des Juifs dans l'Afrique du Nord, cf. Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique septentrionale* (*Recueil de Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, t. XI, Constantine, 1867, in-8, p. 112 et suiv.). Il y a des réserves à faire sur plusieurs des hypothèses de l'auteur et sur la valeur historique qu'il attribue à certains ouvrages comme la traduction française d'El-Qairouâni et le *Kitâb el-'Adouâni*.

1. *Les Juifs d'Espagne*, trad. Stenne, Paris, 1872, in-8, p. 10.

2. *Les Juifs d'Espagne*, p. 19. Toutefois Graetz ne cite pas ses sources en ce qui concerne l'immigration en Afrique. Isidore de Séville, *Chronicon* (*ap.* Florez, *España sagrada*, t. VI, Madrid, 1859, in-4, p. 476) et *Historia Gothorum* (Florez, *ibid.*, p. 502) dit seulement que Sisebut convertit de force les Juifs de ses États : « Potestate enim compulit quos provocare fidei ratione oportuit ». La chronique d'Albelda (§ 37), au règne du même prince, n'est pas plus explicite (Migne, *Patrologia latina*, t. CXXIX, Paris, 1879, grand in-8, col. 1135) : « Iste potestate Judaeos ad fidem Christi perduxit ». Mariana ne parle que de l'émigration en Gaule : « No pocos se salierõ de Españ, y se passaron a aquella parte de la Gallia, que estaua en poder de los Francos » (*Historia de España*, Madrid, 1650, 2 vol. in-4, t. I, p. 203, col. 2).

3. Florez, *España sagrada*, t. IV, p. 134, col. 1 ; Mariana, *Historia de*

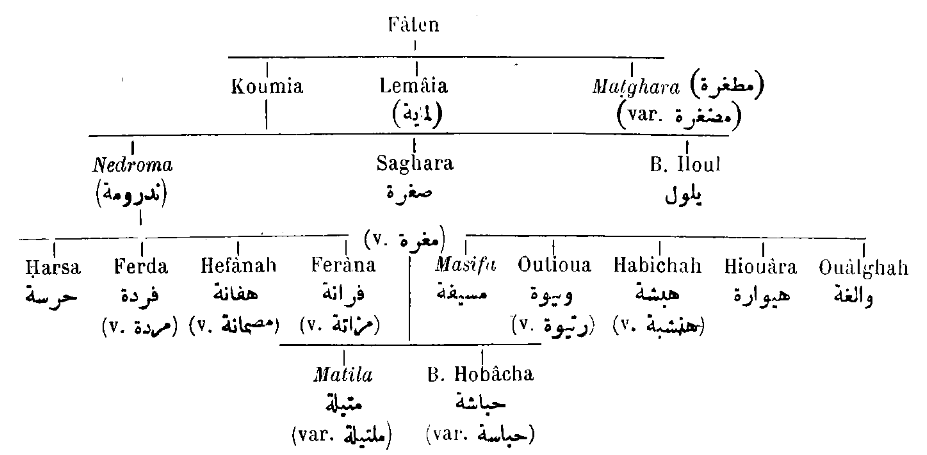
España, t. I, p. 234, col. 1 : « Trato se a instancia del Rey, de desacraigar de todo pũto del Reyno los Indios, porque, como el Rey testificaua in vn memorial que presentò al consilio se auian comunicado con los Iudios de Africa, de leuantarse, y entregar a España a los Moros »; Graetz, *Les Juifs d'Espagne*, p. 49 ; Amador de los Rios, *Études sur les Juifs d'Espagne*, trad. Magnabal, Paris, 1861, in-8, p. 32.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les Koumia.

Les Koumia (كومية)[1], appelés autrefois Ṣaṭfourah (صطفورة), étaient, dit Ibn Khaldoun[2], d'après des généalogistes berbères, enfants de Fâten (فاتن), fils de Tamzit (تمزيت, var. تمصيت), fils de Daris, fils de Zaḥik, fils de Mâdghis el-Abter (مادغيس الابتر). Ils formaient trois branches desquelles dérivent les familles de cette tribu[3].



1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 50-51).
2. *Kitab el-'Iber*, t. VI, p. 126; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 251.
3. Les noms en italiques sont encore portés aujourd'hui.

De longue date, les Koumia habitaient le pays entre Tlemcen et Arechgoul (Rachgoun)[1]. On sait que c'est d'une de leurs familles, qui existe encore aujourd'hui, les B. 'Abed, que sortit 'Abd el-Moumen, le successeur du Mahdi des Almohades. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de cette dynastie, au début de laquelle les Koumia occupèrent une place importante en raison du concours apporté par eux à 'Abd el-Moumen[2]. Ils sont comptés parfois parmi les huit tribus formant les *Ahl es-Sabiqa* (devanciers) qui avaient embrassé le parti de l'imâm avant que la prise de Maroc n'assurât son succès définitif, ce qui leur donnait une considération spéciale. Les sept autres étaient des Masmouda[3]. 'Abd el-Ouahid el-Marrâkochi nous dit qu'ils formaient le second *djond* (corps d'armée) des Almohades : ce fut grâce à 'Abd el-Moumen que cette tribu sortit de l'obscurité où elle vivait, ne s'occupant que d'agriculture et de l'élève des bestiaux[4]. Se défiant des Masmouda, il fit venir à Maroc en 557 hég. (1162 de J.-C.) quarante mille Koumia pour former sa garde particulière[5]. Nous trouvons ensuite un Mohammed ben 'Ali *el-Koumi*, gouverneur de Jaen[6]; un 'Abd es-Selâm ben

1. Cf. sur l'histoire d'Arechgoul l'Appendice III.

2. Son souvenir s'est conservé dans la tradition, puisque la mosquée de Beider, dans le territoire militaire et près de la frontière porte le nom de Djami' Sidi 'Abd el-Moumen. Cependant nous verrons qu'il exista aussi un autre marabout du même nom encore vénéré aujourd'hui.

3. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 267 ; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 258-259.

4. *History of the Almohades*, éd. Dozy, Leyde, 1847, in-8, p. 246-247.

5. Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qartâs*, p. 149-150; Es-Slâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, Le Qaire, 1304 hég., 4 vol. in-4, t. I, p. 157.

6. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 237 ; *Histoire des Berbères* t. II, p. 194.

Moḥammed *el-Koumi*, vizir de 'Abd el-Moumen, de 552 (1157-58) — var. 553 (1158-59) à 555 (1160)[1]; un Moḥammed ben Faradj *el-Koumi*, qui fut nommé gouverneur de Mahadia après la prise de cette ville par 'Abd el-Moumen en moḥarrem 555 hég. (janvier-février 1160)[2].

Le khalife En-Nâṣer doñna à 'Abdallah ben-Tâ' Allah *el-Koumi* le gouvernement de Mayorque repris aux Beni Ghânya et ensuite en fit le commandant de son armée de mer[3]. En 595 hég. (1198-1199), un *Koumia* du nom de Moḥammed ben 'Abd el-Kerim er-Redjradji, se rendit indépendant à Mahadia[4] A la cour de l'émir almoḥade-ḥafside de Tunis, Abou Zakaryâ, vivait un personnage portant le surnom d'*En-Nedromi*, que M. de Slane croit être le même qu'Abou 'Obeïd Allah b. Abou'l-Ḥasan, et qui, ennemi personnel du vizir El-Djaouhari, finit par causer sa chute et le fit périr en prison[5]. Plus tard, Abou Bekr ben Mousa ben 'Isa, connu sous le nom d'Ibn Ouezir, qui tenta de se rendre indépendant des Ḥafsides à Constantine avec l'appui du roi d'Aragon, 680-

1. Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarṭâs*, p. 152; Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 237; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 193. D'après El-Marrâkochi (*History of the Almohades*, p. 142-143), il était surnommé le favori et fut étranglé en 555.

2. Et-Tidjâni, *Voyage*, trad. Rousseau, p. 266; Ez-Zerkechi, *Tarikh ed-daoulateïn*, Tunis, 1289 hég., in-8, p. 8.

3. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 247; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 218; Campaner y Fuertes, *Bosquejo histórico de la dominacion islamita en las islas Baleares*, Palma, 1888, pet. in-8, p. 172.

4. Et-Tidjâni, *Voyage*, p. 267, Ibn el-Athir qui parle de lui ne donne pas son origine (*Kâmil*, Le Qaire, 12 vol. in-8, 1302 hég., t. XII, p. 68).

5. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 286; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 313-314.

681 hég. (1281-2, 1282-3), était originaire de cette tribu[1]

Mais leurs succès même affaiblirent les Koumia, car la plus grande partie passa dans le Maroc et soutint les Almohades. « Leurs forces ayant été employées sans ménagements et leur cavalerie s'étant épuisée à faire des expéditions et des conquêtes, ils finirent par succomber et disparaître. Les débris qui subsistèrent dans le domaine primitif de la tribu ne tardèrent pas, vu leur faiblesse, à devenir la proie des Zenata qui leur imposèrent le *kharadj*[2]. » C'est peut-être cet abaissement qui amena une fraction des Koumia à se fédérer avec les Oulhâṣa (ولهاصة) également affaiblis et à former la confédération des Trâras.

CHAPITRE II

Nédromah.

On ignore la date de la fondation de Nédromah et on n'a rien trouvé dans cette ville ni aux environs qui pût faire croire à un établissement romain[3]. Ce que dit

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 300-301 ; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 384-386.

2. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 128 ; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 254-255.

3. C'est par une singulière erreur que Bargès, dans son introduction à l'*Histoire des rois des Beni Zeyian*, traduite d'Et-Tenessi (Paris, 1852, in-12, p. XII), voit dans Nédromah Siga, la capitale de Syphax.

là-dessus Léon l'Africain[1] est erroné et son copiste Marmol n'a fait qu'ajouter à ses erreurs[2]. Quant à l'étymologie proposée par le premier (*Ned*, comme, *Roma*, Rome : *Nedromah* = semblable à Rome[3]), elle n'a, bien entendu, aucune valeur[4].

Bien que l'absence de ruines romaines eût été constatée par Mac Carthy[5], il n'en eut pas moins l'idée d'identifier cette ville avec la Calama de Ptolémée[6]. Mais cette localité paraît devoir être placée, comme on le voit par une démonstration concluante de Canal[7], à Damous, sur la rive droite de la Tafna, non loin du bordj de Mechera Gueddara, sur le territoire des B. Mishel, où on a trouvé des médailles de bronze et une inscription sur une plaque schisteuse non équarrie.

1. *L'Africa*, fol. 58 E. *ap.* Ramusio, *Primo volume delle navigationi et viaggi*, 1563, Venise, in-fol.

2. « C'est une ancienne ville, bastie par les Romains... On voit encore hors des murailles des restes de vastes édifices des Romains où il y a de grandes tables et des colonnes d'albâtre avec des tombes de pierre, sur lesquelles sont gravées des inscriptions latines » (*L'Afrique*, trad. de Perrot d'Ablancourt, Paris, 1667, 3 vol. in-4, t. II, l. V, ch. VII, p. 324-325).

3. « Per tal cagione fu cose detta perciocche *Ned*, nella lingua africana, risuona quanto similis nella Latina ». La description fantaisiste des ruines de Nédromah, et l'étymologie de ce nom ont été copiées par Gramaye, *Africae illustratio libri decem*, Tournai, 1623, in-4, 2e partie, p. 66.

4. Le mot *ned* que Léon l'Africain dit avoir le sens de *semblable* paraît être une altération du berbère *hound*, comme, que l'on rencontre en ahaggar : *hound* ∏|⋮ ; en taitoq, *haound* ∏|⋮, et sous la forme *zound* زوند en temsaman, et dans le composé *amzound* امزوند, de même que, en zouaoua.

5. *Algeria romana*, Alger, 1857, in-8, p. 17.

6. *Ibid.*, p. 18-20. Son opinion a été adoptée, mais avec réserve par Cat, *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, Paris, 1891, in-8, p. 209.

7. *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 62-65).

Δ M A S
I V L' A S E
K V N ΔA
V I K S I T A N I S
X X I I ANPP CCCC XLIIII[1]

La légende locale associe du reste ce nom, qui se rencontre ailleurs dans la toponymie de l'Algérie, à Daqious (le Décius de la légende des Sept Dormants) et raconte qu'il fit transporter ses richesses du château de Damous à Taounsaït, sur le territoire des B. 'Abed. Des recherches furent commencées par un sorcier marocain des B. Iznâcen qui se fit donner de l'argent par un Israélite de Nédromah; mais elles n'aboutirent à rien[2]. On voit que dans l'année 444 de l'ère provinciale (483 de J.-C.), ce point était encore occupé. Ce sont, du reste, les seuls débris romains trouvés dans la région.

Il est à remarquer que le nom de Nédromah, porté à l'origine, à ce qu'il semble par une tribu, ne se rencontre pas chez les écrivains arabes avant le XIe siècle de notre ère, quoiqu'il nous soit parvenu des descriptions détaillées de la région, antérieurement à cette époque. On peut en conclure que ce nom en remplaça un autre, nous ne savons à la suite de quels événements, qui attribuèrent à cette ville celui d'une tribu des Kou-

1. Cf. Demaeght (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, 1886, p. 204 et *Catalogue raisonné du Musée d'Oran*, fasc. I, Oran, in-8, p. 54-55) qui adopte l'identification de Calama et de Damous.
2. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, 1888, t. VIII, p. 65-66).

mia. En 278 de l'hégire (891-92) de notre ère, El-Ya'qoubi, dans le *Kitâb el-Boldân*[1], mentionne une ville de Fâlousen (Fâllaousen فالوسن) très importante, habitée par les tribus berbères des Maṭmaṭa, des Tardja, des Djozoula, des Senhadja, des Indjifa (انجفة؟) et des Indjiza (انجزة؟). Il y a lieu, je crois, d'identifier Nédromah avec ce Fâlousen, si l'on considère le rapport qui existe entre ce dernier nom et celui d'Ifellousen[2] porté par la chaîne de montagnes au pied de laquelle est bâtie la ville actuelle, et aussi la présence de Senhâdja parmi les fractions encore existantes des B. 'Abed. Dans ce cas, la Nomâleta, que M. de Goeje a démontré ne pouvoir être la même que celle située à une journée de Fâs (*op. laud.*, p. 118) serait Lalla-Maghnia, où régnait Moḥammed ben 'Ali b. Solaïmân. La ville des Alides (مدينة العلوين), située entre Nomâleta (Lalla-Maghnia) et

1. *Descriptio Al-Magribi*, éd. de Goeje, Leyde, 1860, in-8, p. 18.

2. Ce nom a été altéré d'une façon ridicule en *Filhaoucen* avec l'addition d'un *h* par les cartes européennes. La prononciation du pays est Fellousen (فلوسن). Il se rencontre dans l'onomastique berbère. Suivant Sabiq el-Maṭmaṭi, il était porté par un des neuf fils d'Islasen, fils d'Irhad, fils d'Asferasen, fils de Keltham, fils d'Ourigoul, fils de Loua, fils de Maṭmaṭ (Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 123 ; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 256). Nous trouvons aussi un 'Ali Abou *Ifellousen*, fils du Mérinide Abou 'Ali et mari de Tahadrit, fille du sulṭân mérinide Abou 'l-Ḥasan (Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 315, où il faut lire يفلوسن pour يلوسن ; *Histoire des Berbères*, t. IV, p. 354). Le sommet du Fellousen est élevé de 1.157 mètres au-dessus du niveau de la mer; c'est là que furent faites les observations qui permirent de rattacher par l'Espagne la triangulation de l'Afrique à celle de l'Europe. Cette chaîne a été assimilée aux monts Khalkorykiens de Ptolémée (Mac Carthy, *Algeria romana*, p. 43). Il existe en effet un gisement de sulfure de cuivre à Sidi-Oucha'. Cf. sur le Fellousen, C. de Mauprix, *Six mois chez les Trrâas* (*Tour du monde*, 1889, 1er semestre, p. 380).

Tlemcen, serait Sabra, aujourd'hui Turenne, sur la nouvelle route de Tlemcen à Nemours[1].

C'est El-Bekri (XIe siècle) qui nomme pour la première fois Nédromah et l'on voit qu'il ne s'agit pas d'une ville de fondation récente. Elle était importante, entourée d'un mur, arrosée par une rivière et possédant des jardins qui produisent toute espèce de fruits. Sa rivière se nommait Masin et son embouchure formait un des ports de Nédromah (aujourd'hui la rade de Nemours), défendus par un château et un *ribâṭ* où l'on gagnait la bénédiction divine. « Si quelqu'un commet un vol ou un acte d'impudicité dans cet édifice, il ne tarde pas à subir le châtiment de son crime. Les gens du pays regardent cela comme une chose certaine et l'attribuent à la sainteté du lieu et à la faveur que Dieu a bien voulu lui accorder[2]. » Moins d'un siècle après,

1. Cette indication d'El-Ya'qoubi concorde avec celle d'Ibn Ḥaouqal qui mentionne deux villes des Alides, dont l'une entre Ternâna et Tlemcen, située sur une rivière venant du midi et produisant des fruits en abondance (*Kitâb el-Mesâlik*, éd. de Goeje, Leyde, 1873, in-8, p. 63) ; la seconde, de l'autre côté de Tlemcen. Il est difficile de déterminer de laquelle était originaire un descendant des Édrisites, le chérif Moḥammed ben Aḥmed b. 'Ali ben Yaḥya, né en 710 hég. (1310-1311) et mort suivant El-Ouancherisi le 4 de dzoul-ḥidjdjah 771 (29 juin 1370). Il avait épousé la fille d'Abou Ḥammou I, roi de Tlemcen, et était surnommé El-'Aloui de la ville d'El-Alouyin (cf. sa biographie dans Aḥmed Baba de Tonbouktou, *Nil-el-ibtihâdj*, Fas, 1317 hég., in-4, p. 257 et suivantes). Sabra (qui est déjà mentionné dans Ibn Khaldoun), ou la ville des Alides qu'elle représente, avait appartenu, dit El-Ya'qoubi, aux Alides (Édrisites), issus de Moḥammed ben Solaimân ; puis, abandonnée par eux, elle fut occupée par les fils d'un roi des Zenâta (qui succédèrent plus tard aux Édrisites dans la possession de Tlemcen), lequel se nommait 'Ali ben Ḥamid ben Marḥoum.

2. El-Bekri, *Description de l'Afrique*, texte arabe, p. 80, trad. française, p. 186-187.

El-Edrisi nous cite encore Nédromah comme une ville florissante, bien peuplée, ceinte de murailles et pourvue d'un marché. La rivière (O. Masin) qui coulait à l'orient arrosait des champs cultivés et ses bords étaient couverts de jardins et de vergers[1]. Cette description est encore vraie aujourd'hui[2].

Nédromah et les villes du littoral, dont on trouvera plus loin l'histoire particulière, paraissent avoir partagé les destinées de Tlemcen. Cette région, après la période de troubles marqués par l'établissement et la domination des Kharedjites Ṣofrites, passa aux Édrisites qui reçurent la soumission des Maghraoua de Tlemcen (174 hég., 790-791 de J.-C.). Le frère d'Idris I, Solaïman ben 'Abd-Allah, reçut le gouvernement de cette ville qui passa ensuite, au temps d'Idris II, à son fils, Moḥammed ben Solaïmân. Après la mort de ce dernier, ses enfants se partagèrent son héritage; les des-

1. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. et trad. Dozy et de Goeje, Leyde, 1866, in-8, p. 172 du texte, 209 de la trad.

2. « Nédromah est une ville aux frais ombrages, entourée de bonnes et solides murailles qui défieraient au besoin une attaque à main armée. Les habitants sont riches, industrieux et habiles et les méchantes langues disent que l'argent est aimé dans cette ville au point que jamais on ne s'inquiète de son origine » (Castellane, *Souvenirs de la vie militaire en Afrique*, Paris, 1879, in-18 jés., p. 437; cf. E. de Lorral, *Tlemcen* (*Tour du Monde*), 1er semestre, 1875, p. 338), où l'on trouve la légende absolument fausse, d'après laquelle les descendants des Maures expulsés d'Espagne « conserveraient les clefs de leurs maisons de Grenade et de Cordoue (!) ». On trouvera une description peu flattée de Nédromah par Viala de Sorbier dans Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*, Paris, 1885, in-12, p. 235-236 : cf. aussi Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 207-217, 257-269, avec un plan de la ville (p. 212) et une vue de Nédromah (p. 264); C. de Mauprix, *Six mois chez les Trâras* (*Tour du monde*, 1889, 1er semestre, p. 383-384) avec une vue plus ou moins exacte de la ville.

cendants d'Idris, fils de Moḥammed, gardèrent Tlemcen. Les Fatimites essayèrent ensuite d'étendre leur domination dans cette région, mais leurs efforts furent contrariés par ceux des Omayades d'Espagne qui possédèrent quelque temps tout le Maghreb oriental et central avec l'appui des Zénata et en particulier des Maghraoua. Après la période de la domination almoravide à laquelle appartient l'inscription dont il sera parlé plus loin, et l'époque almohade, Nédromah joua un certain rôle dans les luttes des 'Abd el-Ouâdites de Tlemcen, et des Mérinides du Maroc. En 629 hég. (1231-1232), Djâber ben Yousef, gouverneur de Tlemcen, fut tué d'un coup de flèche au siège de la ville[1].

Pendant la guerre de Yaghmorâsen contre Ya'qoub ben 'Abd el-Ḥaqq, Haroun ben Mousa, chef des Maṭghâra de Taount, se déclara pour le second et s'empara de Nédromah. Cette place lui fut enlevée par Yaghmorâsen, puis elle fut rendue à Haroun par Abou Ya'qoub et reprise encore une fois par le prince abdelouâdite vers 667 hég. (1268-1269 de J.-C.)[2]. En 695 hég. (1295-96) le même prince mérinide entreprit une seconde expédition contre Tlemcen et il s'efforça de couper toutes les communications de cette ville avec la mer par où elle aurait pu être secourue par des États européens avec lesquels elle était en relations. En ramadhan 696 (juin-juillet 1297), il mit le siège devant Nédromah et, pendant plus d'un mois, il la tint bloquée et

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VIII, p. 74; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 331.

2. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 120; *Histoire des Berbères*, t. ~~III~~, p. 239-240.

la foudroya avec ses catapultes sans pouvoir la réduire. Le 2 de chaouâl (3 août 1297), il décampa pour marcher sur Oran[1]. En rentrant au Maroc, Yousof avait laissé à Oudjda une garnison commandée par son frère Abou Bekr ben Ya'qoub, avec mission de ravager les environs de Nédromah jusqu'à ce qu'il eût obtenu la soumission de cette ville. Ce plan réussit : le sultân de Tlemcen, Abou Sa'ïd 'Othmân, étant occupé par une guerre contre les Beni Toudjin et les Oulâd Selâm du Maghreb central, le gouverneur de Taount et de Nédromah, Zakaryâ ibn Yakhleften (*var.* Ibn Yakhlef) el-Maṭghari, entra en négociations avec les Mérinides. La ville fut remise à Abou Yaḥya et des cheikhs furent envoyés confirmer la soumission des habitants auprès de l'émir Abou Ya'qoub Yousof, chez qui ils arrivèrent le 8 de redjeb 698 (6 avril 1299)[2]. Peu de temps après, ce prince alla mettre le siège devant Tlemcen qu'il devait serrer de si près et où il trouva la mort. Son souvenir s'est conservé dans la tradition populaire qui l'appelle le Sultan noir (Es-Solṭân el-Akḥal), peut-être en le confondant avec un de ses successeurs, Abou 'l-Ḥasan[3].

1. Yaḥya ibn Khaldoun, *Bighyat er-rouâd*, ms. de la Bibliothèque nationale d'Alger, n° 1619, f° 15-16; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, Paris, 1887, in-8, p. 32-33; 'Abd er-Raḥmân ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 94, 220; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 374; t. IV, p. 139-140; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. II, p. 37. Le *Roudh el-Qarṭâs* (p. 284) place en 696 le siège de Nédromah par Abou Ya'qoub Yousof, sans préciser le mois.

2. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, p. 34-35; Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 94, 220; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 375; t. IV, p. 141; Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarṭâs*, p. 285; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣâ*, t. II, p. 38.

3. Sur les légendes relatives au sulṭân el-Akḥal, cf. Appendice IV.

Lorsque, en 735 hég. (1334-35), ce dernier prince reprit les projets d'Abou Ya'qoub contre Tlemcen, il commença, lui aussi, par couper les communications de cette ville avec la mer, par où elle aurait pu recevoir, soit des secours des Benou 'l-Aḥmar, rois de Grenade, alliés des 'Abd el-Ouâdites contre les Mérinides, soit des approvisionnements des républiques italiennes qui avaient noué avec elles des rapports commerciaux. A la fin de 735 hég. (1335), Abou 'l-Ḥasan assiégea et prit en un jour Nédromah occupée par une garnison abdelouadite qu'il fit passer au fil de l'épée, puis il s'empara de Honaïn et d'Oran et vint attaquer Tlemcen qui fut rapidement prise et saccagée[1]. Toute la partie occidentale du Maghreb central tomba entre ses mains et il procéda bientôt à la conquête de la partie orientale et de l'Ifriqyah, occupées par les Almoḥades-Ḥafsides. Lors de cette expédition, en 747 hég. (1346-1347), l'émir de Constantine, Abou Zeïd, petit-fils du sulṭân Abou Yaḥya Abou Bekr, sortit au devant d'Abou 'l-Ḥasan avec Abou 'l-'Abbâs Aḥmed, Abou Zakaryâ Yaḥya et ses autres frères. Tous firent leur soumission au sulṭân mérinide, se démirent de leurs commandements en sa faveur et lui jurèrent fidélité. Pour les récompenser de cette démarche, il accorda à l'émir Abou Zeïd le gouvernement de Nédromah, en lui ordonnant de partager avec ses frères le

1. Yaḥya ibn Khaldoun, *Bighyat er-rouâd*, f° 19; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, p. 71 ; 'Abd er-Raḥmân ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 256; *Histoire des Berbères*, t. IV, p. 220; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. II, p. 60. *Storia di Fez*, texte arabe édité par Cusa, Palerme, 1878, in-8, p. 52.

produit des impôts de cette localité. Déjà, après la soumission de Bougie, le souverain de cette ville, Abou 'Abdallah, avait reçu en fief le pays des Koumia avec droit à une forte pension payable à Tlemcen [1]. Toutefois, il n'y resta pas longtemps. Il s'était lié d'amitié avec Abou 'Inân, fils d'Abou 'l-Ḥasan et lorsque ce prince se révolta contre son père, occupé à soumettre l'Ifriqyah, il envoya Abou 'Abdallah à Bougie pour s'en faire un allié et créer des embarras à Abou 'l-Ḥasan (749 hég., 1348-49 de J.-C.) [2].

La même année, deux princes de la famille royale abdelouâdite, Abou Sa'ïd et Abou Thâbit, profitant des troubles de l'empire mérinide, s'emparèrent de Tlemcen et restaurèrent la branche cadette de la dynastie. Leur frère aîné, Mouley Abou Ya'qoub, avait fixé sa demeure à Nédromah, après avoir renoncé aux dignités pour être plus libre de suivre la voie spirituelle [3]. Sa présence n'empêcha pas la ville de prendre part à la révolte d'Ibrahim ben 'Abd el-Melik, de la tribu des B. 'Abed, chef des Koumia qui souleva le pays pour se rendre indépendant. Mais cette insurrection fut réprimée par Abou Thâbit qui prit d'assaut Honaïn et Nédromah.

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 357, 366; t. VII, p. 268: *Histoire des Berbères*, t. III, p. 28, 41; t. IV, p. 249; Ez-Zerkechi, *Tarikh ed-daoulateïn*, p. 68; Es-Salâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. II, p. 76; Féraud, *Histoire de Bougie*, Constantine, 1889, in-8, p. 115.

2. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 282; *Histoire des Berbères*, t. IV, p. 280; Ez-Zerkechi, *Tarikh ed-daoulateïn*, p. 72; Féraud, *Histoire de Bougie*, p. 116-117.

3. Yaḥya ibn Khaldoun, *Bighyat er-rouâd*, f° 20, 24; Et-Tenessi, *Histoire des Beni Zeiyân*, trad. Bargès, p. 61.

Ibrahim, emmené prisonnier à Tlemcen, fut exécuté dans sa prison [1].

La vie retirée que menait Abou Ya'qoub le mit à l'abri des catastrophes auxquelles échappèrent peu de princes de cette époque. Il était encore à Nédromah en 752 hég. (1351-1352) et son fils Abou Hammou qui devait régner plus tard à Tlemcen l'y avait rejoint. C'est là que naquit le fils de ce dernier au commencement de rebi' I 752 (avril-mai 1351) [2], Abou Tâchfîn, qui devait succéder à son père après l'avoir assassiné. Abou Sa'îd, ayant été tué à la bataille d'Angâd, et Abou Hammou, ayant pris, ainsi qu'Abou Thâbit, la fuite vers l'Ifriqyah, les Mérinides devinrent maîtres de la contrée. Abou Tâchfîn resta auprès de son aïeul Abou Ya'qoub, le sultân Abou 'Inân ayant défendu qu'on lui fît du mal. Plus tard, Abou Ya'qoub et Abou Tâchfîn furent amenés à Fas par l'ordre de ce prince et traités avec honneur et distinction. Ils furent renvoyés à Tlemcen lors de la conclusion de la paix entre Mansour ben Solaïmân et Abou Hammou [3]. C'est à cette époque sans doute que, profitant de la décadence de l'empire abdelouâdite, les Douï 'Obeïd Allah, tribu arabe ma'kilienne, établis d'abord entre Tlemcen et Oudjda, s'installèrent dans le Tell et obligèrent le sultân à leur concéder Oudjda, Nédromah, les B. Iznâcen, Mediouna et les B. Snous, ainsi que les impôts que ces territoires avaient déjà

1. Yahya ibn Khaldoun, *Bighyat er-rouâd*, f° 21 ; 'Abd er-Rahmân ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 116-117 ; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 425.

2. Et-Tenessi, *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 84-85 ; Yahya ibn Khaldoun, *Bighyat er-rouâd*, f° 24, donne par erreur la date du 1er rebi' II 898.

3. Et-Tenessi, *Histoire des Beni Zeiyân*, p. 86.

coutume de leur payer. Aussi presque toutes les contributions du pays passèrent entre leurs mains[1].

A partir de cette époque, l'histoire de Nédromah devient de plus en plus obscure. Le *Bostân* d'Ibn Meryem mentionne un Aḥmed ben Aḥmed ben 'Abd er-Raḥmân ben 'Abd Allah né à Nédromah, qui fit ses études au Qaire et mourut à Tlemcen. Il vivait après 830 hég. (1426-1427), fut disciple d'Ibn Marzouq et laissa un abrégé du commentaire composé par son maître sur le traité d'*El-Djomal* (les *Propositions*) d'El-Khoundji[2]). Il cite aussi Sidi Aḥmed ben Amloukah (املوكه) de Nédromah qui fut un des maîtres de Sidi 'Ali ben Yaḥya es Seleksini, mort à Tlemcen en 972 hég. (1564-1565)[3].

Après la chute des 'Abd el-Ouâdites et l'établissement des Turks à Tlemcen, la région de Nédromah fut disputée à ceux-ci par les Chorfa du Maroc dont la politique chercha à se créer des auxiliaires chez les gens de la Zaouyah de Sidi 'Abd el-Raḥmân el-Ya'qoubi, comme on le verra plus loin. S'il faut en croire Gramaye[4], les gens de Nédromah étaient alliés aux Maṭghara et ne payaient qu'un léger tribut. Vers 1595, ils s'étaient donné un chef du nom de « Josef Abel » (Yousof ibn...)

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 61; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 120.

2. Ibn Meryem, *Bostân*, ms. de la Bibliothèque universitaire d'Alger, n° 2001, f° 20; Aḥmed Baba de Tonbouktou, *Nil el-Ibtihâdj*, p. 64; Delpech, *Résumé du Bostane* (*Revue africaine*, n° 161, septembre-octobre 1863, p. 385), où il est appelé par erreur Aḥmed ben Aḥmed ben 'Abd er-*Raḥim*.

3. Ibn Meryem, *Bostân*, f° 63; Bargès, *Complément de l'Histoire des Ben Zeiyân*, p. 470, où il est appelé à tort Ali Aḥmed (!), le texte portant واخذ على احمد ابن املوكه.

4. *Africa illustrata*, l. VII, ch. XVIII, p. 48.

pour se défendre contre les chrétiens (d'Oran?). En 1061 hég. (1691 de J.-C.), Mouley Moḥammed ech-Chérif, chef de la seconde dynastie des Chorfa, après avoir ravagé le territoire des B. Iznacen, s'être emparé d'Oudjda, avoir soumis les B. Snous et les O. Zekri, marcha sur Nédromah et envoya des partis contre les Matghara, les Guedima, les Ṭrâra (طرارة) et les Oulhâṣa (ولهاصة); puis il revint à Oudjda[1]. Une seconde invasion marocaine eut lieu en 1089 hég. (1678-79), conduite par Mouley Isma'ïl qui s'avança jusqu'au Chelif. Les Turks reconnurent au Maroc la Tafna pour limite[2]. Mais cette convention ne fut pas exécutée, car une garnison turke continua de résider à Nédromah. Ses exactions et ses violences furent telles qu'elles poussèrent la population à la révolte. Un des janissaires fut tué, ce qui faillit amener la ruine de la ville par le bey qui venait de reprendre Oran aux Espagnols. Il se laissa fléchir par des cadeaux et la ville s'engagea à payer un impôt annuel de 100 pièces de coton. Quelque temps après, une rixe entre les partisans des Marocains et ceux des Turks amena une nouvelle intervention de ces derniers qui pillèrent la ville et massacrèrent les habitants[3].

D'un autre côté, Nédromah, comme au temps des Mérinides et des 'Abd el-Ouâdites, eut à souffrir des in-

1. Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. IV, p. 11.

2. Ez-Ziâni, *Le Maroc de* 1631 *à* 1812, éd. et trad. Houdas, Paris, in-8, p. 17 du texte, 32 de la trad.; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. IV, p. 28; Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Nédromah, ap.* Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 214-215).

3. Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Nédromah, ap.* Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 215).

cursions de la garnison marocaine d'Oudjda qui, profitant de la licence introduite par les guerres civiles antérieures à l'avènement de Mouley Slimân, se livrait à des incursions contre la population de cette région. L'ordre fut rétabli par l'occupation d'Oudjda par les Turks; mais ceux-ci évacuèrent la ville devant la menace d'une guerre avec Mouley Slimân en 1210 hég. (1795-96)[1]. Le parti turk dominait à Nédromah dont la population se déclara contre les Derqaoua commandés par ʿAbd el-Qâder ben Chérif et leur enleva du butin dont une partie fut rendue sur les instances de son gendre Sidi ʿAli bou Terfâs[2]. Celui-ci éprouva, près de cette ville, un échec à la suite duquel il se réfugia chez les B. Iznacen[3]. Sous ʿOmar Agha, la maison que possédait Bel Ahrach chez les Trâras (اترارة) fut détruite par une colonne qui se rendit ensuite à Tlemcen en passant par le Tadjeṛa[4]. Enfin, les habitants de Nédromah fournirent un contingent à son successeur le bey ʿAli Qarabaghli dans sa campagne contre les Beni Ouarsous, au cours de laquelle les Oulâd Deddouch furent

1. Ez-Ziani, *Le Maroc de 1631 à 1812*, texte arabe, p. 96-97, trad. franç., p. 178; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. IV, p. 137-138, donne la date de 1211 hég.; Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Nédromah*, ap. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 215-216).

2. Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Nédromah*, ap. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, 1888, t. VIII, p. 216).

3. Walsin Esterhazy, *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*, Paris, 1840, in-8, p. 220; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, p. 504.

4. El-Ḥadj Msellem, *Chronique des derniers beys d'Oran*, ms. de la Bibliothèque nationale d'Alger, n° 1634, p. 11; Rousseau, *Chronique du beylik d'Oran*, Alger, 1854, in-8, p. 27-28.

pillés et eurent trente-quatre de leurs chefs décapités[1].

En raison des sympathies de Nédromah pour le parti des Turks, cette ville repoussa les prétentions de l'émir ʿAbd el-Qâder dont les débuts furent une réaction contre la domination des beys et des deys. La conquête française ayant fait disparaître ces derniers, Nédromah chercha à se rallier au Maroc, mais l'émir ayant fait arrêter et retenir comme otages des gens de cette ville qui s'étaient rendus au marché de Mascara, elle accepta de lui un gouverneur qu'une émeute chassa quand les otages furent relâchés. Le lieutenant d'ʿAbd el-Qâder, El-Ḥâdj Moṣṭafa, vint avec des forces considérables pour y rétablir son autorité[2]. En 1836, l'émir lui-même s'établit à Nédromah lors de l'échec du général marquis d'Arlanges à Sidi-Yaʿqoub ; de là, il chercha à harceler l'armée française, commandée par Bugeaud et occupée à ravitailler Tlemcen. Il revint à Nédromah, le 6 juillet, après avoir été battu sur les bords de l'Isser[3].

Le traité de la Tafna (1837) confirma à l'émir la possession de Nédromah avec cette rivière pour frontière. Mais quand, violant ses engagements, il reprit les hostilités en 1842, une colonne française, commandée par Bugeaud en personne, occupa Tlemcen. L'émir s'enfuit

1. Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Nédromah, ap.* Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, p. 216).

2. Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Nédromah, ap.* Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 216-217).

3. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, Paris, 1854, 3 v. in-8, t. II, p. 37, 106.

chez les Trâras, mais il y fut poursuivi par le général Bedeau qui occupa Nédromah sans coup férir, le 8 mars 1842. La population fit sa soumission : on emmena à Tlemcen douze otages dont six de Nédromah et six des Beni Mishel et ʿAbd el-Qâder s'enfuit au Maroc[1] d'où il revint avec quelques troupes levées chez les Beni Iznacen ; il éprouva une défaite à la Sikak. Néanmoins il trouva des ressources chez les Trâras, les Msirda et les Souaḥlia et vint bloquer Nédromah. Le 29 avril, il fut battu à Bâb-Taza[2] par le général Bedeau accouru au secours de la ville et qui, après l'avoir délivrée, parvint à former contre l'émir une ligue composée des habitants de Nédromah et de la plupart des tribus trâras. ʿAbd el-Qâder dut quitter le pays et perdit toute autorité sur la ville qui resta désormais soumise à l'autorité française, et ne prit, malgré l'exemple de ses voisins, aucune part à l'insurrection de 1845, marquée par le guet-apens de Sidi-Brahim[3].

Nédromah comprend quatre quartiers : les Beni ʿAffân, les Beni Zid, les Ahl es-Souq et Kherba. Le mur d'enceinte de la ville, indépendamment de la qasbah, était

1. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, t. III, p. 14 ; Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 176-178 ; t. VIII, p. 258 ; Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Nédromah*, *ap.* Canal, *op. laud.*, t. VIII, p. 217.

2. Le col de Bâb-Taza d'où l'on embrasse toute la plaine du Mzaourou jusqu'à la mer est au sud-ouest de la ville. Le mot *Taza* est berbère et appartient à la racine $\sqrt{Z}$ qui a donné en zouaoua *thaza* ثزا désignant le *Rhus pentaphyllum*.

3. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, t. III, p. 16-17 ; Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 254-260) ; Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Tlemcen*, *ap.* Canal, *op. laud.*, t. VIII, p. 217.

flanqué de quatre tours dont on voit encore les restes. Chacune, à ce qu'on raconte, servait de logement pour la nuit aux célibataires des quartiers correspondants. Quand l'un d'eux se mariait, il était promené dans la ville avec un cortège formé par ceux de ses compagnons qui couchaient dans la même tour que lui et il était revêtu d'un manteau de commandement prêté par le gouverneur de la ville[1].

Mosquée Rouya.

Elle est d'origine ancienne, mais ce qui en subsiste aujourd'hui n'est qu'une reconstruction moderne.

Grande Mosquée.

Elle est située dans la partie méridionale de la ville. Le minaret est de construction différente, indiquée par l'inscription suivante qui a $0^m,50$ de long sur $0^m,38$ de large :

1 بسم الله الرحمان الرحيم صلى الله على سيدنا محمد
2 . . . وها الصامع اهل ندرومة
3 باموالهم وانفسهم وكل احتساب
4 لله وانبنت بى خمسين يوم
5 وبناها محمد بن عبد الحق بن عبد
6 الرحمان الشيصى بى عام تسع وربعين
7 وسبعماية
8 رحمة الله اجمعين[2]

1. Cf. une coutume semblable à Tlemcen, *ap.* Gaudefroy-Demombynes, *Les cérémonies du mariage chez les indigènes de l'Algérie*, Paris, 1901, in-18, p. 39 et suivantes.

2. Une copie inexacte se trouve dans l'ouvrage manuscrit d'un indigène

1 Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux ; que Dieu bénisse notre seigneur Moḥammed.
2 (Ont construit) ce minaret les gens de Nedromah,
3 de leurs fortunes et de leurs âmes. Tout compte
4 (est) à Dieu. Il fut construit en cinquante jours.
5 Il fut bâti par Moḥammed ben ʿAbd el-Ḥaqq ben ʿAbd
6 er-Raḥmân ech-Chiṣi[1] en l'an 49
7 et 700.
8 La miséricorde de Dieu (sur) tous[2].

On voit que ce minaret fut construit en 1348-1349 de notre ère, c'est-à-dire à l'époque où la domination mérinide s'étendait sur toute la région de Tlemcen et

contemporain, intitulé تحفة الاعتبار فيما وجد من الآثار بمدينة الجدار (p. 29) dont je dois la communication à l'obligeance de M. W. Marçais, directeur de la Médersa de Tlemcen.

1. Je n'ai pu trouver à quel nom correspond cet ethnique dont cette lecture m'a paru la seule possible. On trouve bien du temps des ʿAbbasides, un poète nommé Abou 'ch-Chiṣ ابو الشيص (Abou'l-Faradj el-Iṣbahâni, *Kitâb el-Aghâni*, Boulaq, 20 vol. in-4, t. XV, p. 108-113) et un autre, ʿAbd Allah ben Abou 'ch-Chiṣ (*ibid.*, t. XV, p. 108 ; t. XVIII, p. 44), mais ce rapprochement ne nous fournit aucun moyen d'expliquer cet ethnique qui devrait se rapporter à une tribu marocaine. En tout cas, il est impossible de lire dans le texte *Ech-Chaṭibi*, comme on l'a tenté. Je crois inutile de faire remarquer les fautes qui se rencontrent dans cette inscription (تسع، ربعين ; خمسين يوم).

2. On trouve la traduction suivante dans Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 102) : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux : que Dieu comble de bénédictions en (*sic*) notre seigneur Mohammed, ses descendants et sa famille. Ce minaret, les gens de Nédromah l'ont bâti en personne (*sic*) et de leurs deniers pour la gloire de Dieu en cinquante jours. Édifié par Mohammed ben Abd el-Hack ben Abd er-Rahman ech-Chatibi, merci et miséricorde (*sic*) en l'an 749 hég., que Dieu soit satisfait d'eux tous ensemble. » Il ajoute que la mosquée aurait été construite sur le tombeau d'un saint personnage, Sidi el-Aouffi, décédé au v[e] siècle de l'hégire et que la mosquée aurait été rebâtie en 1208 hég. (1773-94) par le bey Mohammed el-*Kourdi*, Mohammed de *Cordoue* (*sic*, pour le *Kurde*). Il y a ici une confusion avec ce qui a trait à Sidi Yaḥya ben Aoufin et Sidi Yaḥya ez-Zaïouf.

en particulier à Nédromah où étaient internés les princes ḥafsides.

Dans cette même mosquée, sur une plaque de cèdre ayant fait partie d'une chaire, se trouvait l'inscription suivante, transportée depuis, par mes soins, au Musée des Antiquités algériennes à Alger-Mustapha (voir la planche)[1]. La hauteur totale de la plaque est de 1 mètre, la largeur, de 0m,728. La hauteur de chaque ligne varie de 0m,054 à 0 ,065. Plusieurs lignes ont malheureusement disparu. L'inscription est en relief et en caractères coufiques. Quoiqu'on ne puisse plus lire la date de l'année, on doit la reporter aux environs de 474 hég. (1081-1082 de J.-C.) à l'époque où Yousof ben Tâchfin qui y est nommé devint le maître du Maghreb central. Elle est donc contemporaine de celle de Sidi ʿ-Oqbah (sinon antérieure à elle), regardée jusqu'à présent comme la plus ancienne de l'Algérie[2] et elle a l'avantage d'être datée.

Tour de l'inscription :

[بسم الله الر]حمن الرحيم وصلى الله [على سيدنا محمد] واله الطيبين

وسلم تسليما لا اله الا الله ومحمد رسول الله ان الدين عند الله [الاسلام]

1 ومن يبتغ غير ا

2 لاسلام دينا فلم يقبل منه

3 [وهو فى الاخرة من الخاسري]ن

1. C'est elle sans doute que veut désigner C. de Mauprix, le seul, à ma connaissance, qui l'ait signalée : « Une vieille chaire en bois, memmbar (*sic*) dont le devant sculpté est garni d'inscriptions koufiques » (*Six mois chez les Traras*, *Tour du monde*, 1889, 2e semestre, p. 384).

2. Il s'agit de l'*inscription* et non de la *porte* du monument de Sidi ʿOqbah, qui serait, d'après M. Blanchet, du commencement du xe siècle (?) et aurait été apportée de Tébessa (*La Porte de Sidi Oqba*, Paris, 1900, in-8, p. 18).

INSCRIPTION DE YOUSOF BEN TACHFIN

(Aujourd'hui au Musée d'Alger)



هذا مما انعم له (به ؟) الامير السيد ا 4

لايو 5

سف بن تاشفين ادام الله توفيقه 6

واجزل . . . . [و] كان 7

الفراغ منه على يدى الفقيه القاضى ا 8

بو محمد عبد الله بن سعيد (؟) يوما 9

الخميس السابع عشر من شهر 10

. . . . 11

. . . . 12

[Au nom de Dieu, le clé]ment, le miséricordieux, bénédiction de Dieu [sur notre seigneur Moḥammed] et sa famille excellente et salut. Il n'y a de Dieu que Dieu, et Moḥammed est le Prophète de Dieu. *La religion auprès de Dieu est l'islâm*[1].

1 *Quiconque désire en dehors de*
2 *l'islâm une religion, elle ne sera pas acceptée de lui*
3 (*et il sera, dans l'autre vie, du nombre des perdants*)[2].
4 Ceci est le présent de l'émir, le seigneur
5 . . . . You-
6 sof ben Tachfin, que Dieu fasse durer son assistance
7 et qu'il prodigue . . . . A eu lieu
8 l'achèvement de ceci par les soins du faqih, le qâdhi A-
9 bou Moḥammed ʿAbd Allah ben Saʿîd (?), le jour
10 du jeudi 7 du mois de . . . .
11 . . . .
12 . . . .

1. *Qorân*, sour. III, v. 17.

2. *Qorân*, sour. III, v. 79. Ibn Abi Zerʿ nous apprend que cette formule ومن يبتغ غير الاسلام الخ se trouvait sur les monnaies frappées par l'ordre de Yousof ben Tâchfin (*Roudh el-Qarṭâs*, p. 101). Cf. aussi Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale*, t. I, *Espagne et Afrique*, Paris, 1893, in-8, p. 203 et suiv. et planche III.

Mosquée de Sidi Siâdj.

Il était originaire d'Espagne[1].

Mosquée de Sidi Mendil.

Elle est au-dessus de celle de Sidi Siâdj et moins ancienne que celle d'El-Qaddârin.

Mosquée de Lalla Zahra Cherifa.

La sainte, originaire du Gharb, est enterrée là. Suivant une tradition, elle serait venue au temps d'Idris; suivant une autre, elle aurait vécu au temps de Sidi Soltân et de Sidi Ahmed el-Bedjâi.

Mosquée de Sidi Yahya ibn 'Aoufin.

Elle est située près de la pépinière, surmontée de cinq qoubbas et renferme le marabout de Sidi Yahya. Celui-ci, originaire du Maroc, serait venu à Nédromah au VIe siècle de l'hégire. Suivant une autre tradition rapportée par Canal, qui le confond avec Sidi Yahya ez-Zaïouf[2], il serait venu au Ve siècle de l'hégire de la Saguiat el-Hamra. La qoubbah aux cinq coupoles aurait été érigée par une femme de Merrâkech dont le mari décédé n'aurait trouvé de repos qu'après que le saint eut été enterré auprès de lui.

Mosquée de Sidi Belghit.

D'après la tradition, il serait venu du Maroc avec

1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 101) où il est appelé Sidi *Siège*.

2. *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1897, p. 98-99, où il est appelé Yahya ben Ez-Zaiou).

ʿAbd el-Moumen ben ʿAli. Cette mosquée fut saccagée par les Derqaoua, lors de la guerre de Ben Cherif contre les beys d'Oran.

Mosquée de Sidi Bou ʿAli.

Elle est située près des remparts et, quoique très dégradée, renferme encore des traces de moulures élégantes avec cette inscription : قل هو الله الصمد[1]. Elle est probablement plus ancienne que la grande mosquée. J'y ai relevé les deux inscriptions funéraires suivantes :

a.

1 الحمد لله وحده اما بعد فهذا

2 قبر الفارس والاشجع الراجى الى

3 رحمة الله الملك الاكبر الشيخ

4 المسعود بن الشيخ الهبرى

5 الشادلى توفى رحمة الله عليه

6 سنة ثمانية (*sic*) وستين ومايه

7 والف عرفنا الله خيره

1 Louange à Dieu seul. Ensuite ceci est
2 le tombeau du cavalier, du brave, qui espère en
3 la miséricorde de Dieu le plus grand roi, le cheïkh
4 El-Masʿoud, fils du cheikh el-Habri[2]
5 Ech-Châdeli ; il mourut — que la miséricorde de Dieu soit sur lui —
6 en l'an 168
7 et 1000[3]. Que Dieu nous fasse connaître son bien.

1. *Qorân*, sour. CXII, v. 2.
2. Il existe chez les Beni Iznâcen une zaouyah de Sidi 'l-Habri.
3. 1754-1755 hég.

b.

1 المعظم
2 الوجيه المحترم
3 الشيخ الهامل
4 بن الشيخ احمد
5 الهبرى عمده الله الجميع
6 فى رحمته توفى رحمة الله
7 . . . .

1 Le vénérable,
2 l'illustre, le respectable,
3 le cheïkh El-Hâmel,
4 fils du cheïkh Aḥmed
5 El-Habri, que Dieu les réunisse tous
6 dans sa miséricorde. Il mourut, que la miséricorde de Dieu
7 . . . .

Mosquée de Sa'dan.

Elle est ancienne et se trouve au-dessus de la zaouyah de Ben bou Zyân.

Mosquée de Sidi Solṭân.

Elle est ancienne et située dans la qasbah près des remparts, au-dessus de la mosquée de Lalla Zahra. Sa construction est attribuée sans preuve à 'Abd el-Moumen. Le marabout Sidi Solṭân qui y est enterrée, serait, dit-on, venu d'Égypte au temps de Sidi Aḥmed el-Bedjâï.

Mosquée de Qaddârin.

Près de la mosquée de Lalla Zahra; elle passe pour

plus ancienne que la grande mosquée « très petite, d'un style assez pittoresque avec ses portes aux cintres surélevés, effilés en pointe »[1]. J'y ai relevé l'inscription suivante :

الحمد لله وحده 1
والصلاة والسلام على محمد 2
رسول الله اما بعد هذا قبر 3
الشريف الحسنى ابى بكر... بن محمد 4
الشادلى توفى 5
رحمة الله عليه فى شهر المعظم 6
شوال احداش اليوم منه 7
عام خمسة وسبعين ومايتين [والف] 8

1 Louange à Dieu seul.
2 Et bénédiction et salut sur Moḥammed,
3 le prophète de Dieu. Ensuite, ceci est le tombeau
4 du chérif ḥasani Abou Bekr. . . . ben Moḥammed
5 Ech-Châdeli. Il mourut.
6 Que la miséricorde de Dieu soit sur lui dans le mois vénéré
7 de chaouâl, le 11e jour,
8 l'an (1)275[2].

Qoubba de Sidi Ḥosaïn.

Le saint, originaire des Beni Iznâcen, est enterré là. Son père vivait chez les A'chach.

Qoubba de Sidi A'bd er-Raḥmân ech-Chérif.

Elle est sur le chemin de Lalla-Maghnia et de cons-

1. C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 384.
2. 14 mai 1858.

truction ancienne. On trouve à Ech-Chaoun au Maroc un cimetière de Mouley 'Abd er-Raḥmân ech-Chérif[1] qui pourrait être le même que celui-ci à qui est consacrée la qoubba.

Les deux qoubbas Rouadhi.

Sur le marché. Elles passent pour anciennes : c'est là que sont enterrés deux chérifs Mehaya venus du Maroc.

Qoubba de Sidi Yaḥya ez-Zaïouf.

Il était venu d'Égypte et fut disciple de Sidi Chebli. Cette qoubba fut bâtie par le bey d'Oran, Moḥammed el-Kebir.

Qoubba de Sidi Aḥmed el-Bedjâï.

Située à l'est de la ville, à droite du chemin venant de Lalla-Maghnia. Elle est remarquable par deux palmiers et contient deux qoubbas dans la même enceinte. Le saint, d'après la légende, est enterré dans l'une, mais sa tombe ne porte pas d'inscription. Non loin du cercueil se trouve une pierre tombale avec l'inscription suivante :

هذا قبر 1
الشاب الحاج 2
محمد بن عمر الفاسى 3
توفى بالوبا عام 4
خمسة وثلاثين 5
(مايتين والف)

1. Mouliéras, *Le Maroc inconnu*. Paris, 1899, in-8, t. II, p. 231.

1 Ceci est le tombeau
2 dû jeune El-Ḥâdj
3 Moḥammed ben ʿOmar el-Fâsi.
4 Il mourut de la peste en l'an
5 (12)35[1].

Ce personnage succomba à l'épidémie qui, rapportée d'Égypte en 1233 hég. (1817-1818) par les pèlerins de La Mekke, ravagea tout le Maghreb et emporta un certain nombre de personnages considérables, entre autres le dey d'Alger, Ali Khodja[2]. Le Musée de Tlemcen renferme trois épitaphes du même genre[3].

Dans l'autre qoubba, on trouve le tombeau de Sidi ʿAbd Allah ben ʿAbd er-Raḥmân el-Yaʿqoubi. La lecture de l'inscription est difficile par places.

الحمد لله 1
الذى لا . . . لنا . . . . تعلى 2
به . . . . . ولا معمر سعيد (؟) 3
من قصائه حكم عليه 4
نفسه(؟) بالفنا والعدم(؟) وعلى 5
عبده بالوبا والعدو وصلى الله 6
على مولانا محمد واله 7
خير الانام(؟) هذا قبر السيد الزاهد 8
الوالى الصالح العابد 9
عبد الله بن السيد الولى 10

1. 1819-1820.
2. Cf. Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. IV, p. 151-152; De Grammont, *Histoire d'Alger*, Paris, 1887, in-8°, p. 380-382.
3. Cf. W. Marçais, *Notes sur trois inscriptions arabes du Musée de Tlemcen*, Paris, 1900, in-8°.

11 سيدى عبد الرحمن اليعقوبى تو

12 فى رحمة الله تعالى يوم الاحد . . . العشر رمضان

13 الف (و)مئة

1 Louange à Dieu
2 qui. . . . . très-haut
3 . . . .
4 Par son décret (?) il a ordonné sur lui
5 . . . . la durée et l'anéantissement et sur
6 son serviteur, la peste et l'hostilité. Salut de Dieu
7 sur notre seigneur Moḥammed et sa famille.
8 La meilleure des créatures (?). Ceci est le tombeau du seigneur, du dévot,
9 du saint vertueux, pieux,
10 'Abd Allah, fils du seigneur, de l'ami de Dieu,
11 Sidi 'Abd er-Raḥmân el-Ya'qoubi; il mou-
12 rut, que la miséricorde de Dieu très-haut (soit) sur lui, le dimanche (1)4 de ramadhân
13 1100.

Le nom de l'unité qui accompagne la dizaine est effacé, mais du 10 au 20 de ramadhân 1100, il n'existe qu'un seul dimanche qui tombe le 14. Ce personnage, descendant du fondateur de la célèbre zaouyah dont il est question plus loin, mourut, à ce qu'il semble, de la peste, le 2 juillet 1689[1].

Une légende acceptée comme certaine par un historien de Nédromah[2] prétend qu'en 555 hég. (1160 de J.-C.)

1. Ce ne fut que plus tard (1698) que la peste éclata à Alger où elle emporta le dey El-Ḥâdj Aḥmed. Cf. de Grammont, *Histoire d'Alger*, p. 268-269.

2. Si Hamza ben Rahhal, *Histoire de Nédromah*, *ap.* Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, 1888, t. VIII, p. 211-212. Elle est déjà donnée une première fois par Canal, *op. laud.*, t. VII, 1887, p. 99-101, qui l'ap-

les soldats almoḥades, jaloux du congé accordé par ʿAbd el-Moumen à des Arabes qui l'accompagnaient, formèrent le projet de l'assassiner. Mais le complot fut surpris par le complot d'Aḥmed el-Bedjâï qui vint supplier ʿAbd el-Moumen de lui laisser prendre place dans sa tente pour la nuit suivante. Le prince accepta le dévouement du derviche qui fut assassiné la même nuit et, le lendemain, les conspirateurs, à leur grand effroi, virent apparaître ʿAbd el-Moumen qui les punit. Le corps fut placé sur une chamelle à qui on laissa prendre la direction qu'elle voulut. A l'endroit où elle s'agenouilla, on bâtit un tombeau et une mosquée autour de laquelle ʿAbd el-Moumen construisit une ville où il laissa les plus turbulents de son armée et à laquelle il donna le nom de Nédromah. Cette légende qui a encore cours dans le pays prétend s'appuyer sur l'autorité du *Roudh el-Qarṭâs*, mais elle l'a singulièrement altéré. Voici le récit d'Ibn Abi Zerʿ. « Cette année, le commandeur des Croyants quitta l'Ifriqyah pour le Maghreb, voulant gagner Tanger afin de passer en Espagne. Il marcha jusqu'à ce qu'il arriva à une bourgade d'Oran[1]. Les Arabes de l'Ifriqyah lui demandèrent la permission de revenir à leurs affaires; c'étaient des Djochem[2]. A son retour, il leur bâtit la ville d'El-Baṭḥa. Voici quelle en fut la cause : comme les Almoḥades trouvaient trop

pelle Si ʿAli Ḥammed el-Bejaï. On la trouve également dans la *Toḥfah*, f° 29-31, حكاية فى بناء ندرومة qui explique par là la fondation de Nédromah ; de même dans Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*, p. 235.

1. الى قرية من وهران que Beaumier traduit « à la Karya d'Oran » (*Roudh el-Karṭâs*. Paris, 1860, in-8°, p. 282).

2. جشم correction de حشم.

long leur séjour en Orient et leur éloignement de leurs enfants et de leur patrie, une troupe d'entre eux complota d'assassiner 'Abd el-Moumen et de se jeter sur lui pendant qu'il dormirait dans sa tente. Ils s'entendirent pour cela. Un des chefs qui avait connaissance de l'affaire, alla trouver 'Abd el-Moumen, l'en informa et lui dit : Permets-moi de passer la nuit prochaine à ta place et de me coucher dans ton lit. S'ils exécutent leur dessein, je te servirai de rançon pour le bien des musulmans et je recevrai une récompense de Dieu; si je me sauve, je le devrai à Dieu et il me rémunérera pour ma bonne volonté. Il passa la nuit dans le lit de 'Abd el-Moumen et périt martyr. Le lendemain, quand le khalife eut fait sa prière du matin, il se souvint du cheikh et le trouva mort. Il le prit, le fit charger devant lui sur une chamelle que personne ne guidait. Elle partit, passant à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'elle s'agenouilla d'elle-même. 'Abd el-Moumen ordonna de descendre le cadavre du cheikh. On prit la chamelle par la bride, on la fit relever de sa place, on creusa une fosse à cet endroit; on y enterra la victime. Puis l'émir ordonna de construire la ville (d'El-Baṯḥa) autour de la mosquée et il y laissa dix hommes de chaque tribu du Maghreb. Le tombeau du cheikh continue d'être vénéré par les gens de cette contrée et on le visite encore aujourd'hui[1].

1. *Roudh el-Qarṭâs*, p. 148-149. Ce récit a été reproduit et abrégé dans la médiocre compilation d'Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa* (t. I, p. 156-157). Il existe aussi dans Mouliéras (*Le Maroc inconnu*, t. II, p. 488-489) qui rappelle également la donnée d'El-Marrâkochi et cite l'opinion d'après laquelle cet El-Bedjâï (de Bougie), qu'il appelle Bjaï, serait originaire des Bjaoua (*sic*) chez les Masmouda des Djebâla.

On voit qu'il n'est plus question de Nédromah, mentionnée d'ailleurs par El-Bekri mort en 487 hég. (octobre-novembre 1094), c'est-à-dire plus d'un demi-siècle avant la date de cet événement, mais d'El-Baṭḥa, ville du bassin du Chelif inférieur. Le nom d'Aḥmed el-Bedjâï[1] n'est pas prononcé, mais la légende de la chamelle indiquant l'emplacement du tombeau du saint est encore conservée[2].

1. Le nom d'El-Bedjâi ne serait-il pas un souvenir du Bougiote Abou'l-Qâsem el-Qâlemi, qui fut secrétaire de 'Abd el-Moumen et de son successeur? (El-Marrâkochi, *History of the Almohades*, p. 142, 144, 176).

2. C'est un trait qu'on retrouve dans la légende d'une foule de saints de l'Afrique du Nord. Ainsi, d'après El-'Ayâchi (*Voyages*, trad. Berbrugger, Paris, in-4°, p. 142), on aurait placé sur une chamelle le corps de Khâled ben Sinân et elle l'aurait transporté jusque dans le Zâb algérien, où on lui construisit une mosquée. De même pour Sidi 'Abid, chez les Nememcha, dans la province de Constantine, le chameau qui portait son corps s'arrêta là où est aujourd'hui sa qoubba (Trumelet, *L'Algérie légendaire*, Alger, 1892, in-18 jés., p. 243). On connaît également la légende du chameau qui transporta le cadavre de Sidi Dris sur le pic de ce nom, près de Smendou (Belkassem ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, Alger, 1887, in-8, p. 228); celle de la chamelle de Sidi Cheïkh (Leclerc, *Les oasis de la province d'Oran*, Paris, 1856, in-8, p. 51 ; L. de Colomb, *Exploration des Ksour et du Sahara de la province d'Oran*, Alger, 1858, in-8, p. 24-25; Trumelet, *Les Français dans le désert*, Paris, 1863, in-12, p. 96-97, id.; *L'Algérie légendaire*, p. 66-68; Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*, p. 285); celle de la chamelle de Sidi Mohammed ben Alya qui le porta à Temad dans le Djebel Sahari (Trumelet, *L'Algérie légendaire*, p. 225-226); l'histoire de la fondation de Timassinin (Rabourdin, *Algérie et Sahara*, Paris, 1882, in-8, p. 27). Quelquefois la chamelle est remplacée par une mule; témoin celle qui se chargea elle-même du corps de Sidi Moḥammed el-Gharibi et le transporta à Tadjenânet chez les Saouda près de Blida (Trumelet, *Les Saints de l'Islam*, p. 31-32), où celle qui porta d'Espagne à Mostaganem par-dessus la Méditerranée le corps de Sidi Ma'zouz d'Alméria (Trumelet, *L'Algérie légendaire*, p. 451-452; Desgodins de Souhesmes, *Tunis*, Paris, s. d., in-12, p. 164-165), celle sur laquelle Ibn Marzouqah chargea son père Sidi Aḥmed ben Yousof mort à Bou Qolli et qui le transporta à Milianah (R. Basset, *Les dictons satiriques attribués à Sidi Aḥmed ben Yousof*, Paris, 1890, in-8, p. 23-24 et note 3). Dans les légendes judéo-chrétiennes d'Orient, on trouve le même trait. Le *Gadla*

El-Marrâkochi (p. 166) nous fournit une version dégagée des éléments légendaires et à laquelle les témoignages qu'il produit donnent de la valeur. D'après lui, les Aïth Oumghar (en berbère, *les fils du cheikh*), parents d'Ibn Toumert, voulurent assassiner ʿAbd el-Moumen quelque temps après qu'il fut passé par Tadjera. Ils devaient s'introduire la nuit dans sa tente et le faire disparaître. Mais le complot fut surpris par Abou Ibrahim Ismaʿîl ben Yaḥya el-Ḥazradji[1], un des plus anciens compagnons d'Ibn Toumert qu'il avait précédemment sauvé d'un danger semblable. Il demanda à ʿAbd el-Moumen et obtint de lui l'autorisation de passer la nuit dans sa tente; les conjurés l'assassinèrent, mais, reconnaissant leur erreur, s'enfuirent à Maroc où ils essayèrent de soulever les populations. Pour Abou Ibrahim, quand on trouva son cadavre, ʿAbd el-Moumen montra un violent chagrin et prononça sur sa tombe les prières funèbres. Le fils d'Ismaʿîl jouit d'une grande faveur sous son règne et celui de ses successeurs jusqu'à sa mort arrivée en 602 hég. (1205-1206). Il laissait une fille, Fâṭimah,

Adam nous rapporte qu'après le déluge, Sem et Melchisédec placèrent le corps d'Adam qu'ils avaient déposé dans l'arche, sur un âne qu'un ange conduisit jusqu'à l'endroit où il devait être enterré. Cf. le texte éthiopien dans Trumpp, *Der Kampf Adams*, Munich, 1880, in-4, p. 139-140, avec les variantes du texte arabe; la version allemande de Dillmann, *Das christliche Adambuch des Morgenlandes*, Göttingen, 1853, in-8, p. 112; une traduction française dans Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. I, Paris, 1856, col. 370 et la version anglaise de Malan, *The book of Adam und Eve*, Londres, 1882, in-8, p. 167-169. Cf. aussi, dans la Bib le (*Juges*, VI,7-12), l'épisode de l'arche d'alliance placée par les Philistins sur un char traîné par deux vaches abandonnées à elles-mêmes et se dirigeant, sans conducteur, vers le pays d'Israël.

1. Les Ḥazradja étaient une tribu des environs de Maroc.

mariée à l'émir Abou Ya'qoub Yousof, fils de 'Abd el-Moumen; elle vivait encore en 611 hég. (1214-1215) quand l'auteur quitta Maroc.

Ainsi présenté, le récit est admissible, mais, comme ni Ibn Khaldoun, ni Ibn el-Athir, ni Ibn Khallikân, si explicites pourtant sur l'histoire du début de la dynastie almohade, ne parlent de ce dévouement, on peut se demander s'il ne se rattache pas comme un simple épisode à un événement beaucoup plus important. A son retour de la conquête de l'Ifriqyah, en 547 hég. (1152-1153), 'Abd el-Moumen répartit entre ses fils le commandement des principales villes de son empire : Fas, Tlemcen, Ceuta, Bougie. Les frères du Mahdi Ibn Toumert, 'Abd el-'Aziz et Abou 'Isa, appelés aussi Aïth Oumghar, de qui la conduite avait causé déjà des troubles en Espagne, mécontents de ce partage, se rendirent à Maroc, gagnèrent l'appui d'une partie de la population, pénétrèrent dans la citadelle où ils tuèrent 'Omar ibn Tafraguin, mais ils furent surpris par l'arrivée subite du vizir Abou Dja'far ibn 'Aṭya, bientôt suivie de celle de 'Abd el-Moumen, et périrent dans les supplices[1].

1. Ibn Khaldoun (*Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 236; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 190-191) place cet événement en 547 hég. (1152-1153), mais ailleurs (*Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 348-349; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 10), il donne la date de 551 hég. (1156-1157). Ibn Abi Zer', copié par Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. I, p. 149) qui cite aussi cette révolte (*Roudh el-Qarṭâs*, p. 145) la reporte à 549 hég. (1154-1155), tandis qu'en contradiction avec El-Marrâkochi, plus voisin que lui des événements, il place en 555 (1160) le dévouement du cheïkh. — On ne peut pourtant pas descendre au-dessous de 552 (1157-58), puisque c'est cette même année que fut étranglé le vizir Abou Dja'far ibn 'Aṭya qui avait réprimé la révolte des Aïth Oumghar, auteurs de la tentative d'assassinat. L'incertitude de ces dates semble bien prouver qu'il s'agit du même événement. En 555, nous

Il n'y a donc aucun cas à faire de la tradition pour retrouver qui fut Aḥmed el-Bedjâi, dont la légende actuelle, très répandue dans le peuple, paraît due aux ṭolba.

Haouiṭa[1] de Sidi Djâber ben 'Abdallah.

Elle se trouve dans la pépinière. Le vrai nom de ce personnage, conservé dans la tradition comme un 'Abd el-Ouâdite tué en assiégeant Nédromah, était Djâber ben Yousof ben Moḥammed, cousin et successeur de Zeyân ben Thâbit, chef des Beni Moḥammed ibn Zeydân ibn Takdousen ibn Ṭâ'a Allah, une des quatre familles des Beni 'Alî, branche des Aïth Qâsem, l'un des six rameaux les plus importants de la famille des Beni 'Abd el-Ouâd. Après avoir tué Guendouz et plusieurs de ses compagnons qui avaient assassiné Zeyân, il prit le commandement des 'Abd el-Ouâdites. A ce moment, le Sid Abou Sa'ïd, à qui son frère, le khalife almohade El-Manṣour, avait confié le gouvernement de Tlemcen, se laissa persuader par un cheikh des Koumia, El-Ḥasan ibn Ḥabboun qui administrait le territoire de Tlemcen et par conséquent Nédromah, d'em-

ne trouvons qu'une seule exécution, celle du vizir et compatriote de 'Abd el-Moumen, 'Abd es-Selâm el-Koumi, arrêté à Tlemcen. Il fut étranglé, suivant El-Marrâkochi; d'après Ibn Zer', on lui aurait fait boire du lait empoisonné. Il avait succédé comme vizir à Abou Dja'far en 552 hég. (1157-1158) et avait dû cette nomination aux liens du mariage qui rattachaient sa famille à celle de 'Abd el-Moumen (Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 337; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 193; El-Marrâkochi, *History of the Almohades*, p. 142-143; Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarṭâs*, p. 149, copié par Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. I, p. 157).

1. Par le nom de *Ḥaouiṭa* (حويطة) on entend une construction de pierres superposées en forme de fer à cheval. *Ḥaouch* حوش désigne une enceinte en maçonnerie; *Bit* بيت, la même enceinte garnie d'un toit.

prisonner plusieurs cheïkhs ʿabd el-ouâdites. Un chef de bandes almoravides, Ibrahim ben Ismaʿïl ben ʿAllân, entré au service des Almoḥades, voulut intercéder en leur faveur, mais son intervention ayant été repoussée, il tua El-Ḥasan ibn Ḥabboun, se saisit d'Abou Saʿïd, délivra les ʿAbd el-Ouâdites, répudia l'autorité d'El-Mamoun et appela Ibn Ghanya qui faisait à ce moment une guerre acharnée aux Almoḥades. Celui-ci se disposa à partir pour Tlemcen, mais avant son arrivée, les choses avaient changé de face. Ibrahim, se défiant des ʿAbd el-Ouâdites en qui il voyait des rivaux, résolut de faire assassiner dans un festin tous les chefs de cette famille; mais il fut prévenu par Djâber ben Yousof qui, mis au courant de ses projets, le tua lui-même, dévoila la trahison d'Ibrahim aux gens de Tlemcen et rétablit l'autorité d'El-Mamoun. Il reçut en récompense le gouvernement de Tlemcen et de tout le pays zénata. Il est probable que les habitants de Nédromah, qui étaient Koumia, refusèrent de reconnaître l'autorité d'un ʿAbd el-Ouâdite, ennemi de leur tribu et contre lequel avait lutté leur compatriote El-Ḥasan ibn Ḥabboun. Djâber marcha contre eux en 629 hég. (1231-1232) et fut blessé mortellement par une flèche tirée au hasard à l'endroit où s'élève aujourd'hui sa ḥaouiṭa[1]. De nos jours encore, on vient y prier et y brûler de l'encens.

Ḥaouiṭa de Sidi Chebli.

Elle se trouve à l'angle ouest de la pépinière. D'a-

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-ʿIber*, t. VII, p. 73-74; Et-Tenessi, *Histoire des Beni Zeiyan*, tr. Bargès, p. 7-9.

près la tradition, Sidi Chebli était le maître de Sidi Yaḥya ez-Zaïouf.

CHAPITRE III

Les Souaḥlia.

Le territoire des Souaḥlia est situé dans le bassin de l'oued Brahim, entre les Msirda, la mer, la Zaouyat el-Mira, les Djebâla et la commune de Nemours[1]. Ce fut le qaïd des Souaḥlia, Moḥammed et-Trâri, qui fut l'instrument de ʿAbd el-Qâder pour attirer dans le guet-apens de Sidi-Brahim la colonne Montagnac[2]. Les Oulâd Ziri et les Oulâd ʿAmar qui faisaient partie autrefois des Souaḥlia en ont été détachés pour être joints à la commune de Nemours.

Cette tribu comprend six fractions : Bghaoun, Oulâd ʿAli, Safra, Touent, Tient et Gamès.

§ 1. — *Bghaoun.*

Le village de Bghaoun est situé sur la route de Nemours à la colonne Montagnac, sur la rive gauche de l'oued ʿAbdallah.

1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, 1886, p. 20-22).

2. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, t. III, p. 180 et suivantes ; Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, 1886, p. 89-94).

Mosquée de Bghaoun; ancienne avec un cimetière.

Mosquée de Chouaref; récente avec un cimetière.

Mosquée de Mouley ʿAbd el-Qâder el-Djelâli (el-Djilâni); près de la mosquée de Chouaref.

Ce saint, le plus honoré dans toute l'Algérie, était originaire du Guilân en Perse où il naquit en 470 hég. (1077-1078). Il est suffisamment connu pour qu'il soit superflu de parler de lui[1].

1. Cf. sur ce personnage Ibn Châkir, *Faouat el-Ouefayât*, Boulaq, 1299 hég., 2 v. in-4, t. II, p. 2; Djâmiʿ, *Nefahât el-Ons*, Bibliothèque nationale de Paris, fonds persan, nº 112, f., 176; Abou 'l-Ḥasan Ali ben Yousof ben Djerir El-Lakhmi ech-Chetnoufi, بهجة الاسرار ومعدن الانوار, Le Qaire, 1304 hég., in-8; une biographie composée en persan et traduite en arabe مناقب السيد عبد القادر الجيلاني, Le Qaire, 1309 hég., in-8; un abrégé de sa biographie intitulé : غبطة الناظر في ترجمة الشيخ عبد القادر; cf. R. Basset, *Les manuscrits de deux bibliothèques de Fas*, Alger, 1883, in-8, nº 63, p. 17; Abou Râs (*Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, p. 121-124) signale dans les pages qu'il lui consacre deux autres biographies : l'une de ʿAbd Allah ben Naṣr el-Bekri es-Seddiqi, انوار الناظر; l'autre de ʿAbd el-Laṭif ben Hibat Allah el-Hachemi, نزهة الناظر; Ali Qâri نزهة الناظر, Bibliothèque nationale d'Alger, nº 724, fº 91-106. Cf. ʿAbd es-Selâm ben Eṭ-Ṭaïb el-Qadiri الاشراف على نسب الاقطاب الاربعة الاشراف, Fas, 1309 hég., in-4; Rinn, *Marabouts et Khouân*, Alger, 1884, in-8, p. 173 et suiv. ; Delphin et Guin, *Notes sur la poésie et la métrique arabes*, Paris, 1886, in-16, p. 109; Le Châtelier, *Les Confréries religieuses du Hidjâz*, Paris, 1887, in-18, p. 21-35; R. Basset, *Les dictons attribués à Sidi Aḥmed ben Yousof*, Paris, 1890, in-8, p. 8-10; Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897, in-8, p. 293-297; Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, Paris, 1900, p. 65. On lui attribue divers ouvrages, entres autres الفيوضات الربانية في الاوراد القادرية, Le Qaire, 1303 hég., in-8; اوراد شريفة, Constantinople, 1869, in-8; فتوح الغيب publié en marge du بهجة الاسرار; diverses prières : Bibliothèque de Munich, nº 50; Bibliothèque nationale de Madrid, nºˢ 573 et 1721,

Haouiṭa de Sidi Ḥamida.

Il y est enterré.

Trois qoubbas de Sidi Brahim.

Haouiṭa de Sidi Mezzian[1].

Ḥaouch de Sidi ʿAbd el-Mâlek.

Ḥaouch de Sidi ʿAbd el-Qâder el-Djilâli.

§ 2. — *Oulad ʿAli.*

Le village des O. ʿAli est situé sur une colline près de la source de l'oued Bou-Snina, affluent de l'oued Gazaouanah.

f° 30; Bibliothèque nationale d'Alger, n° 596, f° 191 . n° 827; des conseils en vers : Bibliothèque nationale de Paris, n° 665, f° 156; 3171, p. 403; 4068, f° 153 : un traité intitulé البادرة العينية فى النادرات الغيبية, Bibliothèque nationale de Paris, n° 3430, etc.

1. Comme l'indique son nom, ce saint est d'origine berbère. La racine M Z I a donné en Zouaoua et à Bougie : *mezzi* مزى, être petit; en temsaman : *emzi* امزى, être étroit; à Taroudant : *mezziin* مزين, petit; au Djerid, à Bougie, en Guélâia, en Chaouia, en Temsaman, dans les K'çour, chez les A'chacha, les B. Menâcer, les B. Iznâcen, les Bel Ḥalima, les Kibdana, les Haraoua, à l'Ouarsenis, au Gourara, à Timimoun . *amezzian* امزيان, petit; au Mzab, en Zouaoua, chez les A. Khalfoun : *amzian* امزيان, petit; à Bougie, en Zouaoua : *themzi* ثمزى, petitesse; en Temsaman : *thimzi*, ثمزى, jeunesse; à Ghdamès : *mozain* مزاين, petit garçon; *mouzzin*; موزين, nouveau; en Chelḥa : *amezzin* امزين, *mezzin* مزين, petit; *imezzi* يمزى, enfant. La variante $\sqrt{\text{M Z' I}}$ fournit à Djerba : *mezz'ii* مزى, forme habituelle *tamez'ii*, تمزى, être petit. La racine secondaire $\sqrt{\text{M Z G}}$ a donné en Zénaga *mezzig* مزيك, petit; *maizzoug* ميزوك, être petit. D'une autre racine secondaire $\sqrt{\text{M CH K}}$ dérivent les mots suivants : Djerba : *amechkan* امشكان, petit; *tamechkant* تمشكانت, pl. *timechkanin* تمشكانين, jeune fille; Dj. Nefousa : *mechek* مشك, être petit; *amechkan* امشكان, petit.

Mosquée des Oulâd ʿAli, ancienne.

Sidi Bou Qnâdel est enterré près du village et de la mosquée.

Mosquée d'El-Bdaʿa.

Elle est ancienne, dans le village de Dar-Maqdad.

Ḥaouiṭa de Sidi Moḥammed ben Tachfîn.

Ce saint était du pays.

Ḥaouiṭa des Oulâh Ben Hachemi, près de la mosquée d'El-Bdaʿa.

Ḥaouiṭa de Sidi Aḥmed ben Lemmou.

Près de la mosquée d'El-Bdaʿa. Ce saint était du pays.

§ 3. — *Safra.*

Mosquée de Safra, ancienne.

Mosquée de Bou Khnais.

Qoubba de Sidi Moḥammed Mestari.

Elle est ancienne. Le saint était du pays.

Ḥaouch Sidi Saʿïd.

Ḥaouch Sidi ʿAbd el-Qâder el-Djilâli (Djilâni).

Ḥaouch Sidi Bou ʿAfya.

Ce saint qui était du pays est enterré là.

Ḥaouch Sidi Daoud.

Ḥaouiṭa Sidi ʿAïssa.

§ 4. — *Touent.*

Touent est située sur une montagne, non loin de la Djami' Ṣakhra, près du confluent de l'oued Sidi-Brahim et de l'oued Gazaouana, à l'extrémité du Mzaourou.

Mosquée (Djami') Ṣakhra.

Elle est ancienne, près de la route de Nédromah à Nemours. On a vu plus haut que la Ṣakhra figure dans la légende des aventures de Moïse et de Josué.

Mosquée Qoraïch, récente.

§ 5. — *Tient.*

La ville de Tient[1] ressemble à un qṣar saharien, mais sans qasbah ni remparts. On y voit deux grottes ouvertes toutes deux sur le sud; la plus petite est près de la mosquée; l'autre dont l'entrée est voisine d'une maison est très grande. Les habitants ne savent jusqu'où elle s'étend et ont peur de s'y aventurer à cause des djinns. On trouve d'ailleurs, à quelques kilomètres de distance, d'autres grottes habitées : celle d'Amjouj (la sourde)[2] et de Taïma.

1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, 1886, p. 96-97) : Mouley Guendouz n'y est même pas mentionné.

2. La racine berbère $\sqrt{\text{M J J}}$ qui se rattache peut-être à $\sqrt{\text{M Z R'}}$ (*amezzour'*, oreille) a donné en Chaouia et au Mzab : *amejjouj* امژوژ, sourd; chez les Beni Menâcer : *amjouj* امژوژ, sourd; Mzab : *ammoujïj* اموژيژ, surdité (cf. Bougie : *imej* ايمژ, oreille, pl. *imejjan* يمژان). La variante $\sqrt{\text{M Z DJ}}$ fournit chez les B. Ḥalima : *amezzoudj* امزوج, sourd, plur. *imezzadj* يمزاج, et une

La mosquée du village fut construite par Mouley Guendouz[1] qui vivait il y a environ cent dix ans. Il était originaire des Oulâd Zaï, près de Nemours, et vint s'installer à Tient après la mort de son père[2]. Les descendants de Sidi Bachir, frère de Mouley Guendouz, occupent encore un quartier du village. Le minaret a été refait par les Français.

Mosquée de Mouley Idris.

Elle fut bâtie par le bey d'Oran, Moḥammed el-Kebir, qui était l'ami de Mouley Guendouz. Celui-ci y est enterré. Sa tombe ne porte pas d'inscription, mais sa qoubba renferme le tombeau d'un compagnon du saint. On y lit :

autre variante $\sqrt{\overline{M\ Z'\ J}}$, chez les Taïtoqs : *amz'aj* ⵊⵥⵎ, sourd, pl. *imz'ajen* ⵏⵊⵥⵎ. La racine $\sqrt{\overline{M\ Z'\ G}}$ a donné en Ahaggar : *mez'z'ag* Ϯⵥⵎ, être sourd ; *semez'z'eg* Ϯⵥⵎⵙ, assourdir ; *tamz'ek* (= **tamz'egt*) ⁖ⵥⵎⵜ, surdité.

1. Le nom de ce personnage indique une origine berbère. La racine $\sqrt{\overline{G\ N\ D\ Z}}$ a donné à Bougie : *agendouz* اڭندوز, veau, pl. *igendiaz* يڭندياز ; en Zouaoua : *agendouz* اڭندوز, veau, pl. *igoundiaz* يڭونّدياز ; en Bot'ioua . *agendouz* اڭندوز, veau, plur. *igendouzin* يڭندوزين. La variante $\sqrt{\overline{I\ N\ D\ Z}}$ fournit chez les B. Ḥ'alima, les A'chacha et à l'Ouarsenis : *aindouz* ايندوز, veau, pl. *iandouzen* ينـدوزن. De nos jours encore le sobriquet de *guendouz*, pluriel arabe *guenddiz*, est donné dans les médersas et les zaouyas aux élèves nouveaux.

2. Dans son *Journal de route*, Paris, 1886, in-18 jés., p. 198) Palat rapporte un miracle d'un Mouley Guendouz à qui un Arabe avait promis de sacrifier vingt moutons. Comme il n'avait rien pour les égorger, il vit arriver un bélier avec un couteau entre les dents. Il me paraît difficile d'affirmer qu'il s'agit ici du même saint.

1 هذا قبر الشاب
2 الاسعد الطالب الاديب
3 الشريف الحسنى السيد احمد
4 ابن المرحوم بكرم الله العلى القيوم
5 مولاى رحمون توفى رحمة الله
6 عليه عام ثمانية ومايتين
7 سنة بعده . . . الالف

1 Ceci est le tombeau du jeune,
2 du très fortuné, le ṭaleb instruit,
3 le chérif ḥasani, Sid Aḥmed,
4 fils du décédé dans la miséricorde de Dieu, l'élevé, le durable,
5 Mouley Raḥmoun. Il mourut, que la miséricorde de Dieu
6 (soit) sur lui, l'an 208
7 après (?)... mille[1].

Qoubba de Sidi Sa'da.

Il y est enterré.

Bit Sidi 'Abd Allah ben Guendouz.

Au dessus du chemin de traverse qui va à Nedromah.

Ḥaouiṭa Sidi 'l-Bachir.

Sur une colline qui domine Tient. Il était frère de Mouley Guendouz.

Ḥaouch de Sidi Ikhlef.

Au sud, près de l'abreuvoir.

§ 6. — *Gamès.*

Gamès est au nord de Safra, sur une colline entourée

1. En 1793-94.

par l'oued Gamès et l'oued el-Bir, affluent de l'Arqoub.

Mosquée de Gamès, ancienne.

Mosquée de Chacha, ancienne et ruinée.

Mosquée de Sadadna, ancienne.

Qoubba de Sidi Moḥammed el-Khorbi. Au milieu du village; il y est enterré.

Ḥaouch Sidi Moḥammed Haddar. Il était du pays et y est enterré.

Ḥaouch Sidi Moḥammed ben Youb.

Ḥaouch Sidi Maḥboub.

Ḥaouch Sidi ʿAbd er-Raḥmân.

Ḥaouch Lalla Ḥalima. Elle y est enterrée.

CHAPITRE IV

Zaouyat el-Mira.

Ce territoire est situé entre les Msirda de Nemours et les Souaḥlia. Le fondateur de cette tribu serait Sidi 'l-Ḥasen qui a une qoubba dans le pays[1]. Il comprend les douars suivants : Adjadjen, Dar Bou Midian, Dechra Kebira.

1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, 1886, p. 20).

§ 1. — *Adjadjen.*

La tradition prétend qu'ils sont venus de la Saguiat el-Ḥamra, au sud du Maroc, avant l'apparition des Turks.

Mosquée de ʿAdjadjen, ancienne.

Ḥaouiṭa de Sidi Moḥammed ben ʿAli.

§ 2. — *Dar Bou Midian.*

Peut-être l'ancêtre éponyme de cette fraction est-il le Bou Medin ou Bou Midian, différent de celui d'El-ʿEubbâd, et à qui est consacré un ḥaouch entre El-Ḥaouamet et El-Haouada sur le territoire de Matila (tribu des Djebâla).

Mosquée de Dar Bou Midian.

§ 3. — *Dechra Kebira.*

Mosquée de Dechra Kebira.

Qoubba de Sidi 'l-Ḥasen.

C'est lui qui aurait fondé la zaouya d'où la région a tiré son nom. Il est enterré à Tlemcen.

Qoubba de Sidi Mousa el-Anbar.

Ḥaouiṭa de Sidi Ṭahar.

Il y est enterré.

Ḥaouiṭa de Sidi ʿAbdallah Kaḥl el-Lisân, ancienne.

Ḥaouiṭa de Lalla Khelidja.

Son tombeau est situé auprès. Lalla Khelidja (alté-

ration de Khedidja) vivait au temps de Sidi Yousof Akhendaf[1], avant Lalla Maghnia.

CHAPITRE V

Djebala.

Suivant des traditions citées par Canal[2], les Djebala, d'origine zénata, seraient venus, avant la conquête musulmane, s'établir dans le pays sous la conduite d'un chef appelé Dorais (Idris?), En 790 de J.-C. (?), les Djebala étaient divisés en deux fractions : les O. Illoul qui avaient fondé Ternânâ, et les Zerara qui avaient construit le village de Matila. Le pays fut conquis et converti à l'islam (?) par Mouley Idris, puis par son fils 'Abdallah ben Idris qu'il laissa comme gouverneur. A la suite de guerres civiles, Ternânâ fut ruinée au ve siècle de l'hégire. On reconnaît dans ce qui précède un mélange confus de renseignements empruntés aux auteurs arabes, mal compris et mal agencés[3].

1. Ce mot est d'origine berbère. Cf., sur la particule *akhen* et ses variantes, mes *Études sur les dialectes berbères*, Paris, 1894, in-8, p. 63-65.

2. D'après Bouïsson, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 166-167).

3. Cf. aussi, sur les Djebala, Canal, *Monographie de l'arrondissement*

Le territoire des Djebala comprend les douars suivants : Matila, Msifa, El-'Ayoun, Zaouyat el-Ya'qoubi.

§ 1. — *Matila.*

D'après les généalogistes berbères, les Matila, comme les Hobacha, sont une fraction des Saghara et formaient avec les Saghara et les B. Illoul la tribu des Koumia[1]. Le village actuel se compose de groupes de maisons avec des ruines peu considérables. Il y en a aussi au bord de la mer.

Mosquée d'El-Ḥaouamet, ancienne.

Mosquée d'El-Djerf, plus ancienne que la précédente.

Mosquée d'El-Haouada, récente.

Mosquée de Bou Serdoun[2].

de Tlemcen (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 168).

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 126; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 251.

2. « *Le père du mulet* », nom d'un oued. Ce mot appartient à la racine berbère $\sqrt{\text{S R D' N}}$ qui a donné chez les Beni Sa'ïd : *asard'oun* اسرذون mulet, pl. *isard'ian* يسرذيان; chez les A'chacha : *aserd'oun* اسرذون, mulet, pl. *iserd'ounen* يسرذونن; en Zouaoua, *aserd'oun* اسرذون, mulet, pl. *iserd'an* يسرذان et *iserd'ian* يسرذيان; B. Ḥalima, Boṭ'ioua, Ouarsenis, Haraoua, Za atit : *aserd'oun* اسرذون, mulet, pl. *iserd'an* يسرذان; Temsaman ; *asard'oun* اسرذون, mulet, pl. *isard'en* يسرذن; Zouaoua : *thaserd'ount* ثسرذونت, mule, pl. *thiserdiathin* ثسرذياثين; Temsaman : *thasard'ount* ثسرذونت, mule; Za'atit et Bel Ḥalima ; *thaserd'ount* ثسرذونت, mule, pl. *thiserd'ounin* ثسرذونين ; A'chacha : *aserd'ount* اسرذونت, mule, pl. *isard'ant* يسرذانت. La variante $\sqrt{\text{S R D N}}$ à laquelle se rattache le nom de Bou Serdoun, a fourni dans les K'çour : *aserdoun* اسردون, mulet, pl. *iserdounen* يسردونن; chez

Mosquée des Oulâd El-ʿAbbâs, récente.

Mosquée des Oulâd Eṭ-Ṭâleb.

Qoubba de Sidi Brahim.

Près d'El-ʿAnaṣer, ce Sidi Brahim aurait été antérieur à Sidi ʿAbd er-Rahmân el-Yaʿqoubi.

Qoubba de Lalla Maʿzouza.

Près de l'oued Daïr. La sainte passe pour y être enterrée. El-Ofrâni[1] fait mention d'une Seïda Maʿzouza, d'origine hilalienne, des Arabes du Doukkala : elle épousa l'imam Aḥmed, frère du célèbre cheïkh Yousof el-Fâsi, puis l'imâm Sidi 'l-ʿArbi à qui elle donna deux fils : ʿAbd el-ʿAziz et ʿAbd es-Selâm. Elle mourut en 1069 hég. (1658-1659) et fut enterrée dans la partie orientale du verger d'Abou 'l-Maḥâsin.

Ḥaouch Sidi Moḥammed ben ʿAbdallah.

A El-Areqta. Il y est enterré.

Ḥaouch Sidi Manṣour.

Dans le village des Oulâd Ṭâleb.

Ḥaouch Sidi Mendil.

Dans le Mendra.

les A. Khalfoun, en Chelḥa, chez les B. Iznâcen : *aserdoun* اسردون, mulet, pl. *iserdan* يسردان; en Guélâia et en Chaouia : *aserdoun* اسردون, mulet ; à Bougie et au Djerid : *aserdoun* اسردون, mulet, pl. *iserdian* يسرديان ; à Tazeroualt : *aserdoun* اسردون, mulet, pl. *iserden* يسردن; à Bougie : *thaserdount* ثسردونت, mule, pl. *thiserdiathin* ثسردياثين : au Gourara : *ṭaserdount* تسردونت : mule ; en Chelḥa et au Djerid : *taserdount* تسردونت, mule; en Haraoua . *thaserdount* ثسردونت, mule, pl. *thiserdan* ثسردان ; à Tazeroualt : *thaserdount* ثسردونت, mule, pl. *thiserden* ثسردن.

1. *Safouah*, p. 167-168.

Ḥaouch Sidi Moḥammed el-Djoudi.

Ce saint était venu anciennement du Sahara.

Ḥaouch Sidi 'l-Ḥasen.

Il y est enterré.

Ḥaouch Sidi Bou Midian.

Entre El-Ḥaouamet et El-Haouada.

Ḥaouch Sidi Embârek.

Ḥaouch Sidi Cheikh.

Au pied du Djerf.

Ḥaouch Sidi Moḥammed ben Bachir.

Près du précédent.

Ḥaouch Sidi Dâoud.

Près de l'oued Daïr.

Ḥaouch Sidi Djâber.

Près de l'oued Daïr.

Ḥaouch Siad el-Mokhfiin.

Le ḥaouch des « Saints cachés » est situé près de 'Aïn-Haouada.

Ḥaouch Sidi 'Aïssa.

Dans la Zaouyat ech-Cherif.

§ 2. — *Les Mesifa ou Msifa.*

Les Mesifa ou Msifa (مسيفة) étaient une fraction des Beni Illoul, qui faisaient partie des Koumia[1]. Une tra-

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 126; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 251.

dition à Nédromah a encore conservé le souvenir des Beni Illoul comme ayant été les maîtres de tout le pays des Msirda, des Nédromah et des Trâras. La ville des Msifa fut prise ainsi qu'Ez-Ze'ara en 695 hég. (1295-1296) par le Mérinide Abou Ya'qoub Yousof quand il marchait sur Tlemcen[1].

Grande Mosquée (Djami' el-Kebira), dans le village des Mesifa.

Mosquée des Oulâd Mezziân, dans le village de ce nom.

Mosquée des Oulâd Bou Kemah, récente.

Mosquée des Oulâd er-Raiah, récente.

Mosquée de Ternânâ (ترنانا).

Ternânâ est une ville ancienne, déjà mentionnée sous ce nom par Ibn Ḥaouqal[2], comme ayant un marché, une rivière, des fruits en abondance et des vergers. Elle était entourée d'une muraille et avait été la résidence de 'Abd Allah et-Ternâni (الترنانى), fils d'Idris, fils de Moḥammed ben Solaïmân, de la descendance de 'Ali. Du temps d'El-Bekri qui la mentionne comme située à 10 milles du port de Mâsin (Nemours), elle possédait un bazar, une mosquée cathédrale et un grand nombre de jardins. Elle était habitée par les B. Illoul, fraction de la tribu des B. Demmer[3].

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 220. Le texte porte الغزارة au lieu d'*Ez-Ze'ara* que donne de Slane dans sa traduction, *Histoire des Berbères*, t. IV, p. 139.
2. *Kitâb el-Mesâlik*, p. 63.
3. *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 80 ; traduction française, p. 187.

Mosquée des Oulâd el-Mokhtâr, récente.

Mosquée de Sidi Bou Lejraf.

Sur la colline de Keriker.

Ḥaouch Sidi Moḥammed ben Cherif.

Chez les Oulâd Berraḥo.

Ḥaouch Sidi Aḥmed.

Dans le cimetière des Oulâd Berraḥo.

Ḥaouch Sidi Brahim.

Dans les ruines de Dar Ḥammou.

Ḥaouch Sidi Moḥammadin.

A Ternânâ.

Ḥaouch Sidi 'Aïssa.

Dans le douar de Dar Zaïm.

Ḥaouch Sidi 'Abd el-Qâder el-Djilâni.

Sur le Taoumelit (540 mètres). On raconte que Sidi 'Abd el-Qâder, étant monté avec sa jument au plus haut point du Toumaï, contemplait le pays quand sa monture, piquée par une bête invisible, se précipita dans l'espace et vint s'abattre sur le Taoumelit, sans qu'elle éprouvât le moindre mal, non plus que son cavalier. Le monument qu'on voit aujourd'hui en cet endroit fut élevé comme souvenir par les gens du pays. On voit encore sur le mont Toumaï des ruines berbères que la tradition croit antérieures à Mouley Idris[1].

1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 170-171).

Ḥaouch Sidi 'Ali ben 'Abd Allah, ancien.

Ḥaouch Sidi Zyân.

Dans le village de Msifa.

Ḥaouch Sidi Bou Qenâdel.

Entre Msifa et les Oulâd Bou Kerra.

Ḥaouch Sidi 'Abd Allaḥ.

Dans le cimetière entre Msifa et El-Aroui[1].

Ḥaouch Sidi Moḥammed ed-Dra'oui.

Il était venu du Maghreb.

Ḥaouch Sidi 'Aïssa.

Ḥaouch Sidi 'l-Mokhfi.

Près de Msifa.

Ḥaouch Sidi 'l-Manṣour el-Maḥyaoui.

Il était originaire de la petite tribu des Oulâd Maḥyou, voisins des B. Iznâcen et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Moḥammed el-Maḥyaoui.

Il était de cette même tribu et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Bou Qenâdel.

A Keriker.

Qoubba Sidi 'Ayâdh.

Près de la Koudiah Ghioulen[2]. Peut-être s'agit-il de

1. Ce mot, d'origine berbère, appartient à la racine $\sqrt{\text{R OU I}}$ qui a qui a donné en Zouaoua, chez les B. Meṇâcer, les Guelâia, à Bougie, dans les K'çour : *aroui* اروى, porc-épic, pl. *arouiin* اروين ; B. Ḥalima : *aroui* اروى, porc-épic ; Temsaman, *aroui* اروى, porc-épic, pl. *ouarouiin* واروين ; Haraoua, *aroui* اروى, porc-épic, pl. *arouχan* اروكان ; Ouarsenis, *tharoui* ثروى, porc-épic.

2. Ce mot paraît être *Ighioulen* = *Ir'ioulen*, pluriel d'*ar'ioul*, les ânes. La racine $\sqrt{\text{R' I L}}$ a donné chez les B. Menacer, les Aït Khalfoun, les Haraoua, les B. Iznâcen, à Ouargla, dans le Djerid, chez les B. Ḥalima, les

Sidi 'Ayadh es-Sousi qui vivait au temps du chérif Abou Moḥammed 'Abd Allah ben Ghâleb billah en 965 (1557)[1].

§ 3. — *El-'Ayoun.*

Mosquée de Dâr Naṣer, récente.

Mosquée Bâb Decher.

Ancienne et située près d'une autre très vieille, en ruines.

Mosquée et Qoubba de Moḥammed el-'Arbi, près du village de ce nom.

Il s'agit du fondateur de la confrérie des Derqaoua, mort le 23 de ṣafar 1239 (29 octobre 1823) à Bou-Briḥ chez les Beni Zeroual du Maroc. C'est là qu'est encore la maison-mère de cet ordre, mais la zaouya fondée chez les Maṭghara au Tafilelt est plus importante[2].

A'chacha, à l'Ouarsenis, en Zouaoua, à Bougie, en Chelḥa, en Chaouia, à l'O. Rir' : *ar'ioul* اغيول âne, pl. *ir'ial* يغيال ; à Taroudant, au Mzab, en Zouaoua : *ar'ioul* اغيول, âne, pl. *ir'ouial* يغويال ; chez les A'chacha : *ar'ioult* اغيولت, ânesse, pl. *ir'oulint* يغولينت ; à Bougie : *thar'ioults* تغيولت, ânesse, pl. *thir'ioultsin* تغيولتين ; chez les B. Menacer : *thar'ioult* تغيولت, ânesse ; en Zouaoua : *tharioults* تغيولت, ânesse ; à Tazeroualt : *tar'ioult* تغيولت, ânesse, pl. *tir'ial* تغيال ; chez les B. Ḥalima, *thar'ioulth* تغيولت, ânesse, pl. *thir'ial* تغيال ; en Zouaoua : *ar'ioul g idh* اغيول كيض (âne de la nuit), engoulevent ; *ar'ioul n tisoukerin* اغيول تسوكرين (âne des perdrix), râle des genêts. La variante √R' I R a donné chez les Guelâias, les Temsaman, les B. Ouriar'en et les Bot'ioua : *ar'iour* اغيور, âne, pl. *ir'iar* يغيار. Cf. chez les B. Ouriar'en : *thar'ioucht* تغيوشت, ânesse ; en Temsaman : *thar'iout'* تغيوط et *thar'ioutch* تغيوج, ânesse.

1. Cf. El-Ofrâni, *Nozhat el-Hadi*, texte arabe éd. Houdas, Paris, in-8, p. 26 ; traduction française, Paris, 1889, in-8, p. 84.

2. Cf. sur Mouley el-'Arbi, Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 233-237 ;

Mosquée des Oulâd 'Ali, récente.

Mosquée de Bou Haroun, récente.

Mosquée d'El-'Adjaïdjâ, récente.

Mosquée d'El-'Arous, récente.

Bit Sidi 'l-Mahdi.

Ḥaouch de Sidi Moḥammed ech-Chérif.

Sur le Kela.

Ḥaouch Sidi Berrich.

Le même que Sidi Bou Rich à Tlemcen.

Ḥaouch Sidi Slïman.

Près de la mosquée de Sidi Moḥammed el-'Arbi.

Ḥaouch Sidi Moḥammed ben Moḥammed el-'Arbi.

§ 4. — *Zaouyat el-Ya'qoubi*[1].

Sidi 'Abd er-Raḥmân ben 'Abd Allah ben 'Abd er-Raḥmân el-Ya'qoubi, naquit au IX[e] siècle de l'hégire, chez les Oulâd 'Ali ben Ṭalḥa qu'une tradition rattache à la

Depont et Coppolani, *Les Conférences religieuses*, p. 503 et suiv. ; Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, p. 4-5, note 3 ; id., *L'islam maghribin en* 1900, Alger, 1900, in-8, p. 84 ; Es-Selàoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. IV, p. 175. Sur son intervention dans la guerre d'Ibn ech-Cherif contre les beys d'Oran, cf. Ez-Ziâni, *Le Maroc de* 1631 *à* 1812, texte arabe, p. 100-102, trad. fr p. 185-189, dont le récit ne s'accorde pas avec celui d'El-Ḥâdj Msellem. Dans la liste des auteurs dont il s'est servi, Moḥammed el-Kattâni cite un recueil des épîtres (رسائل) de Mouley El-'Arbi et une biographie de ses compagnons طبقات اصحاب مولى العربي par son disciple Abou Zeyân el-Eghrisi (*Solouat el-Anfâs*, Fas, 1316 hég., 3 v. in-4, t. III, p. 359, n. 27 ; p. 363, n. 129.

1. Cf. C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 384.

famille de ʿAqil, fils d'Abou Ṭaleb, par les degrés suivants : Ṭalḥah ben Yaʿqoub[1] ben........ ben ʿAbd es-Samad, ben ʿAbd el-Melik, ben Yaḥya, ben ʿAli ben El-Masʿoud, ben Moḥammed ben Aḥmed ben El-Mahd (المهد) ben ʿAïssa ben Mousa ben Melik ben El-Mezouar ben ʿAbdallah ben Saʿïd ben El-Houar ben Saʿad ben El-Mir (المير) ben El-ʿAdel ben ʿAbd el-Djebbâr ben Naʿïm ben Ḥatem ben Hormouz ben Qosaï ben Yousof ben Baṭṭâl ben El-Ḥasan ben El-Haïthem ben ʿAdi ben ʿAbd Allah ben El-ʿArouah ben Zeïd ben ʿAqil ben Abou Ṭâleb[2]. Il fut élevé à la zaouyat el-Mira où il apprit le Qorân, puis il alla étudier à Nédromah et à Beider; il fut le disciple du cheïkh Sidi Aḥmed ben El-Ḥâdj mort en 930 hég. (1524 de J.-C.) et de Sidi Yaḥya ben ʿAbd Allah[3]. Il s'établit ensuite à Tlemcen où il

1. Un fragment généalogique donne cette descendance à Yaʿqoub :

Yaʿqoub
Ṭalḥah | Râched | Mahalhil | Mousa
(Ṭalḥah :) Yaʿqoub | Manṣour | Mozhaffer | Mousa | El-Montaṣer | Râchida | Meryem | Es-Seïda | Fâṭima | er-F
(Mozhaffer :) Aḥmed

2. En ce qui concerne cette généalogie plus que suspecte, je dois faire remarquer les noms berbères qui s'y rencontrent (El-Mezouâr = *Amzouar*, l'ancien, le premier et quelquefois le chef; Hoouâr, nom d'une tribu berbère); cf. les observations fort justes de M. Doutté à propos des noms de ce genre, dans la généalogie de Sidi ʿAbd es-Selam ben Mechich (*Notes sur l'islam maghribin*, p. 50-52). En outre, dans la liste qu'il donne des enfants de ʿAqil, Ibn Qotaïbah ne mentionne pas de Zeïd (*Kitâb el-Meʿârif*, éd. Wüstenfeld, Goettingen, 1850, p. 102). Il faut supposer que ce nom est une altération de Yezid, et encore le nom de ʿArouah, fils de Yezid, n'est pas cité par cet auteur.

3. On voit combien est grande l'erreur qui fait vivre Sidi ʿAbd er-Raḥmân el-Yaʿqoubi au VIIIe siècle de l'hégire (Bouisson cité par Canal, *Mo-*

resta jusqu'à la conquête de cette ville par les Espagnols commandés par le comte d'Alcaudete (6 février 1543)[1] ; il alla alors à Ouardefou (واردفو)[2] et tenta de former une ligue contre les Chrétiens. Dans ce but, il réunit les cheikhs des Angads (انكاد)[3] ; des Beni Snous (سنوس)[4], des Trâras (ترارة) et des Madghârah (مدغارة)[5]. Cet acte

nographie de l'arrondissement de Tlemcen (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1887, p. 167).

1. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyan*, p. 449 et suivantes, où il a confondu les dates et les princes zeyanides. Cf. sur ce sujet Ruff, *La domination des Espagnols à Oran sous le gouvernement du comte d'Alcaudete*, Paris, 1900, in-8°, p. 74-102 et les sources citées.

2. Ce nom s'est conservé dans celui de l'oued Ouirdefou qui passe à Lalla Maghnia.

3. Tribu répartie sur la frontière, aux environs de Lalla Maghnia : une partie dépend de la France ; une autre du Maroc.

4. Les Beni Snous habitent au sud-ouest de Tlemcen un pays pittoresque et fertile. Ils sont mentionnés accidentellement par Ibn Khaldoun (*Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 113; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 7) comme une fraction des Koumia (ومن بني سنوس هي من بطون كومية), mais il n'en parle pas dans l'article qu'il consacre à cette tribu (voir plus haut). Cf. sur les Beni Snous, Lorral, *Tlemcen*, p. 346-347 ; R. Basset, *Mission scientifique en Algérie et au Maroc* (*Bulletin de la Société de géographie de l'Est* Nancy, 1883, in-8°).

5. Variantes مطغرة, مضغرة. D'après Ibn Khaldoun, les Madhghara sont frères des Koumia et forment une fraction des Beni Fâten, issus de Tamzit, fils de Daris, fils de Zahhik, fils de Mâdghis el-Abter (*Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 118; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 236), tandis qu'Ibn 'Adzari les donne pour frères des Maṭmaṭa, des Sadina, des Maghila, des Melzouz et des Midiouna et pour fils de Temzit, fils de Dzâri, fils de Zedjidj, fils de Mâdghis (*Bayân el-Moghrib*, t. I, p. 54). Une partie d'entre eux passa en Espagne au temps de la conquête musulmane; les autres, qui formaient la fraction la plus nombreuse et qui habitaient dans des gourbis, adoptèrent le kharedjisme des Ṣofrites et leur chef Maïsara est bien connu pour la guerre redoutable qu'il fit aux armées du khalife. Son successeur fut Yaḥya ben Ḥarith. Puis, lors de l'apparition d'Idris et la fondation de sa dynastie dans le Gharb, Behloul ben 'Abd el-Ouâḥed, chef des Madhgara, se déclara pour les 'Abbasides, gagné par Ibrahim ben El-Aghlab, ensuite il se réconcilia avec Idris; mais la désunion se mit chez les Madhghara qui s'affaiblirent rapidement. Ils se répandirent d'ailleurs dans tout l'ouest et

d'union, rédigé en 955 hég. (1548-1549) par Moḥammed el-'Oqbâni, fut signé par des personnages importants comme Sidi 'Abd er-Raḥmân ben Mousa, Sidi Aḥmed el-'Oqbâni et Sidi Moḥammed ben Merzouq, représentant la population de Tlemcen[1], Abou Sa'îd ech-Cherif, 'Ali bizamrah : *Mohammed Adjmir*, 'Ali ben Djemrah[2], Moḥammed ben Abou 'Abd Allah Moḥammed ben 'Aïssa ; le cheikh Ṭalḥa des Oulâd Mousa ; le cheïkh 'Ali ben Ya'qoub ; le cheikh Ibrahim des Oulâd Mousa ; le cheïkh Morâdjim (à lire مزاحم Mozâḥim pour مراجم?) ; le cheïkh El-'Abbâs ben Manṣour ben 'Abdallah ; le cheïkh 'Abd el-Modjâhir ; le cheïkh Ya'qoub ez-Zahoua ; le cheïkh 'Ali ben El-Hâmel, des Oulâd Mousa ; le cheïkh Mousa ben El-Hâmel, le cheïkh Mousa ben 'Abd Allah ben Manṣour ; le cheïkh Raḥo ben Moḥammed

peuplèrent Figuig et une partie du Tafilalet (Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. IV, p. 14 ; t. VI, p. 110-120 ; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 237-240 ; t. II, Appendice IV, p. 563 ; Ibn 'Adzâri, *Bayân el-Moghrib*, t. I, p. 39-41 ; En-Noueiri, *ap.* Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, p. 401) ; Fournel, *Les Berbers*, Paris, 1877-1881, 2 v. in-4°, t. I, p. 286-289 et les auteurs cités). Aḥmed-Baba de Tonbouktou cite un lettré de la fraction des Madhghara ou Maṭghara de cette région (المطغرى بالطاء مطغرة تلمسان) Abou 'l-Ḥasan 'Ali ben Mousa ben 'Ali ben Haroun, qui étudia 29 ans auprès du célèbre Ibn Ghâzi et mourut en dzou 'lqa'dah 951 hég. (janv.-fév. 1545) à plus de quatre-vingts ans (*Nil el-Ibtihâdj*, p. 205-206).

1. Cf. sur les deux grandes et illustres familles des 'Oqbani et des Merzouq, dont il existe encore des représentants : Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 312-313 ; *Histoire des Berbères*, t. IV, p. 347-349 ; Ibn Meriem, *Bostân*, f° 23, 25, 45-46, 80-83, 97, 106, 109 ; Aḥmed-Baba de Tonbouctou, *Nil el-Ibtihâdj*, p. 28, 42, 216, 272 ; Brosselard, *Revue africaine*, 1861 ; id., *Mémoire historique et épigraphique sur les tombeaux des émirs des Beni Zeiyan*, Paris, 1876, in-8°, p. 137-140 ; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyan*, p. 305-319 ; Delpech, *Résumé du Bostân*, *Revue africaine*, n° 161, p. 386, 387, 389-390 ; n° 164, p. 134-135, 146-148, 154, 157, 158.

2. Son tombeau existe près de Lalla Maghnia chez les Zemmârah.

ben Manṣour et son frère, le cheïkh Ya'qoub ben Moḥammed ben Manṣour; le cheikh 'Ali ben El-Yousi El-Mezouar, le cheïkh Moḥammed ben Bouz (?) el-Mohassar; le cheïkh Aḥmed El-Illouli[1]. Mais cette ligue ne paraît pas avoir donné de résultats; les Turks s'emparèrent de Tlemcen, et il semble que 'Abd er-Raḥmân, mécontent de leur domination, se soit tourné vers le Maroc. On lui attribue plusieurs miracles. Ainsi, un jour qu'il partait de Ṣabra (aujourd'hui Turenne), une arbre le salua[2]. Une autre fois, il se rendit chez les Trâras pour y rétablir la paix : un Trâri répondit qu'il n'en voulait pas. Sur quoi le saint s'écria : Que Dieu t'applique le feu, et, aussitôt, il fut couvert de brûlures et mourut. Dans une autre occasion, comme il quittait les Oulâd Ṭalḥa en proie à la discorde, il arriva à la Tafna grossie par les pluies; les eaux s'écoulèrent pour le laisser passer[3].

Nous ne savons à quelle époque mourut Sidi 'Abd er-Raḥmân et c'est par les lettres des Chorfa du Maroc et les inscriptions tombales, que j'ai pu reconstituer, en partie et approximativement, la généalogie de ses descendants.

1. Cf. à l'Appendice V la copie de ce document d'après le texte conservé à la zaouya d'el-Ya'qoubi et daté de redjeb 1111 hég. (fin décembre 1699).

2. Cf. sur ce genre de prodige le commentaire de ma traduction de la *Bordah* du cheïkh El-Bouṣiri, Paris, 1894, in-18, p. 72-74.

3. Ibn Meriem, *Bostân*, f° 59-60; Delpech, *Résumé « du Bostane »* (*Revue africaine*, n° 64, mars-avril 1884, p. 140-141); Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, p. 114.

'Abd er-Raḥmân

'Abd Allah — Sidi Brahim

Sidi Abou Zeïd 'Abd er-Raḥmân el-Ya'qoubi

Sidi 'Abd Allah vivait vers 999 (1590-1591) — Sidi Aḥmed el-Aïdouni — Sidi 'Ali — Sidi Ṣalaḥ

Moḥammed

Ya'qoub el-Ya'qoubi

Sidi 'Abd er-Raḥmân vivait vers 1092 hég. (1081)

'Abd Allah mort en 11.., hég.

Yousof vivait vers 1179 hég. (1665-1666)

Les descendants de Sidi 'Abd er-Raḥmân suivirent sa politique et, de leur côté, les Chorfa ne cessèrent de se montrer favorables aux chefs de cette famille. J'ai examiné à la zaouyaḥ une suite de lettres de recommandations qui se suivent, avec des interruptions, jusqu'à nos jours, mais elles sont dans un état de conservation déplorable.

1° Une lettre, déchirée et gâtée par l'humidité, du khalife Abou 'l-'Abbas Aḥmed el-Manṣour[1], en faveur d'Abou Moḥammed 'Abd Allah, fils de Sidi 'Abd er-Raḥmân el-Ya'qoubi, datée du 20 de djoumada I 991 de l'hég. (30 mai 1584)[2].

1. Sur le règne de ce chérif qui monta sur le trône après la bataille d'El-Qaṣr el-Kebir (Alcacer) en 986 hég. (1578) et mourut de la peste en 1012 (1603-1604), cf. El-Ofrâni, *Nozhat el-Hadi*, texte arabe, p. 78 et suiv., trad. franç., p. 140 et suiv.; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. III, p. 42-95; E. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1888-1891, 3 vol. in-8°, t. III, p. 124-125, 154-155, 156-159, 161-166, 171-172, 174-177.

2. Voici le texte de cette lettre, comme spécimen de cette correspondance :

بسم الله الرحمن الرحيم   صلى الله على سيدنا ومولانا محمد وعلى (آله)

من عبد ..... الله تعالى الامام الخليفة ابي العباس المنصور امير المومنين بن مولانا

2° Une lettre du même prince, adressée le 6 de ra-

الامام الخليفة امير المومنين وناصر الدين ابى عبد الله محمد شيخ (؟) ......ن الامام الخليفة امير [المومنين] (؟) عبد الله القائم بامر الله الشريف الحسنى ايد الله تعزيز نصره اوامره وظفر عساكره وابقى ا....... الى الفاضل الذى وصل فى حب هذا الجناب الكريم الاخلاص الحديث بالعديم ....جرى فى ...هذه الايالة (؟) الحسنية وتجيلها على سنن سلفهم اللاحب وطريقهم القويم الماجد المكرم الخير الدين الزكى... المعتبر المعتقر [ابى] محمد عبد الله بن الفاضل البركة العابد الناسك المبارك المحب الخلاصة السيد ابى زيد عبد الرحمن اليعقوبى وصل الله.... منكم ... فى هذه... دينية مقامتهم (؟) [ال]سلام عليكم ورحمة الله تعالى وبركاته اما بعد حمد الله الذى جعل محبة اهل البيت .....عمن.. بهم على جميع من اقله فله الارض ودار به سياج المعمور على الطول والعرض والصلاة والسلام على سيد....... الزعب (؟) والرضا عن الله ايمة الورى واسود الثرى وصحبه نجوم الهدى و...... الله المنتصر..... عن العدى وبه نسله (؟) وبـ.. هذه الخلافة العلوية بنصر تسنى به الفتوح وسعد لا تزال نسماته تعب على عرقات و....... يغبون .....وج بد... اليكم كتب الله لكم اعمالا تقف لكم على حضرة من نائه (؟) وهادة ربانية تقطعكم من منازل الجنان لا عرقانه (؟) من حضرتنا العلية ومقر كرسى خلافتنا العلوية مراكش حرسها الله وصنع نطـ....... الودق الهطال والعناية مصروفة الى الاعمال التى ترضى للرب الكبير المتعالى بحول الله وقوته هذا وقد وصل لمقامنا العلى كتاب املاه منكم ضمير الاخلاص وجنان الاعتراف والانصاف الذى استاثرتم به عن العام والخلاص تقررون فيه مذهب الجميل (؟) ....حب هذا الجنان الكريم واستجرون (؟) به رسوم المراعاة التى عهد (؟) بها فيكم سلفنا الكريم فى القديم فوافق لكم لدينا معتقدا لم يحل عن رعى الزمام فيكم حاله ولا استحالا.... تثار.... اف عقد الوكاء فيكم واتصاله وبحسب هذا تتعرفون انكم عندنا ان شاء الله فى كل الاحوال محرله فى هذه الحثاية المراع.... عن منصة التربيع تجلا ولحبه لدنيا اية بلسان التنويه على المدى تتلاع انتم من الاحباء المخلصين الذين منوا لهذا الجناب العلى بسابق الود الذى لا تزال عماد النعمى منا تروضه وعوامل التبجيل على الدوام ترفعه لدينا ولا تخفضه وثقوا هذا ان شاء الله المقام مقام رعيكم وايثاركم ومحل التنويه باثاركم فلا تزالوا تتعاهدوا بـ..تكم هذه الدار فانكم ممن لا يحل منه ان شاء الله فى ذ... التواتر والتكرار وهذا ما لوجبه اليكم السلام معاد عليكم ورحمة الله

وبتاريخ عشرين خلت من جمادى الاولى عام احد[ى] وتسعين وتسعمائة

madhân 992 hég. (11 septembre 1584), de Merrâkech, à Sidi 'Abd Allah.

3° Une lettre de recommandation, presque effacée et datée de (9)93 hég. (1585).

4° Une lettre donnée au commencement de dzou 'l-ḥidjdjah 999 (septembre 1591) en faveur de l'éminent 'Abd (Allah), fils de Sidi 'Abd er-Raḥmân el-Ya'qoubi. Le nom du prince est déchiré par l'usure du pli, mais la date permet de reconnaître qu'elle vient du même Chérif, Abou 'l-'Abbâs El-Manṣour.

5° Une lettre de recommandation pour Sidi 'Abd er-Raḥmân ben Ya'qoub el-Ya'qoubi en date du 2 de dzou 'l-ḥidjdjah 1092 (13 décembre 1681). Le sceau en tête est presque effacé. Il s'agit du Chérif Mouley Isma'ïl qui régna de 1083 hég. (1672-1673) à 1139 hég. (1726-1727)[1].

6° Une lettre du même prince datée du djoumada II 1093 hég. (juin-juillet 1682) recommandant les marabouts fils du cheïkh 'Abd er-Raḥmân (المرابطين اولاد الشيخ عبد الرحمن).

7° Une autre lettre de ce prince en faveur de 'Abd Allah ben 'Abd Allah ben Yousof, datée de rebi' II 1127 ou 1129 (سنة avril-mai 1715 ou mars-avril 1717).

1. Cf. sur ce prince El-Ofrani, *Nozhat el-Hâdi* texte arabe, p. 12-29; Ez-Ziani, *Le Maroc*, t. I, p. 305, 309; t. II, p. 504-513. trad. franç., p. 24-55; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣâ*, t. IV, p. 21-54; Guidotti, *Storia dei Mori*, Florence, 1775, pet. in-4°, p. 193-210; Ockley, *Relation des États de Fez et de Maroc*, Paris, 1726, in-12, p. 127-151; Busnot, *Histoire du règne de Mouley Ismael*, Rouen, 1714, in-12; Dombay, *Geschichte der Scherifen*, Agram, 1801, in-12, p. 33-95; Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. III, p. 277-280, 287-293; 307-310, 312-313, 317-319, 321-322, 329-331, 343-345; Plantet, *Mouley Ismaël et la princesse de Conti*, Paris, 1893, grand in-8°.

8° Lettre surmontée d'un sceau en faveur d'Es-Seïd Yousof ben Moḥammed ben ʻAbd Allah el-Yaʻqoubi, en date du 18 de dzou'l-ḥidjdjah 1179 (28 mai 1766). Le sultan du Maroc était à cette époque Mouley Moḥammed qui régna de ṣafar 1171 (octobre 1757) à redjeb 1204 (avril 1789)[1].

9° Une lettre de recommandation délivrée aux marabouts de la zaouyah, de la part de l'émir ʻAbd el-Qâder[2], au milieu de ṣafar 1247 hég. (fin juillet 1831).

10° Une lettre de recommandation pour Ibn ʻAbd el-Kerim et les autres marabouts descendants du cheïkh ʻAbd er-Raḥmân el-Yaʻqoubi. Elle est datée du 13 de redjeb 1259 hég. (10 juillet 1843). Le sceau placé au bas porte :

1. Cf. Ez-Ziani, *Le Maroc*, texte arabe, p. 70-86, tr. franç., p. 127-157 ; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. IV, p. 91-122 ; Dombay, *Geschichte der Scherifen*, p. 147-219 ; Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. III, p. 391-394 ; 397-398 ; 402-403 ; 409-410 ; 419-420.

2. الحمد لله وحده وصلى الله على سيدنا محمد واله لا نبي بعده وصلى الله وسلم على من...

يعلم من هذا ان جلته المرابطين (sic) اولاد سيدى عبد الرحان اليعقوبي موقرين محترمين لا يتعرض لهم احد بمكروه ومن تعرض لهم فلا يلوم الا نفسه لما بايديهم من رسوم ساداتنا الاقدمين رحمهم الله والسلام

(Sceau.)

On lit en marge, mais d'une autre écriture :

الحمد لله وحده

(Sceau de Salomon.)

وافق المنصور بالله الواضع خاتمه اعلاه وفقه الله على الحجو له وحرمة الماسكين فعلى الواقف عليه الحمل بمقتضاه وكما يسوغ له ان يتعداه ويبدل(؟) او غير فالله حسيبه باواسط صفر الخير سنة ١٢٤٧ عن اذنه الخليفة الاعظم مولانا الحاج عبد القادر بن الشيخ محى الدين ايده الله امين

بالله
خديف المقام
العالى احمد بن
على وفقه
الله

Mosquée et Qoubba de Sidi ʿAbd er-Raḥmân el-Yaʿqoubi.

Il est enterré à quelque distance du village auprès duquel est la zaouyah de ce nom. Autour se trouve encore un cimetière où l'on voit encore deux pierre tombales portant des inscriptions devenues illisibles, la pierre étant extrêmement friable. Devant la qoubba est un olivier plusieurs fois centenaire et probablement contemporain du saint. De la terrasse, ou domine toute la plaine du Mzaourou[1].

Mosquée de Sidi Moḥammed ben Aʿbd Allah, petit-fils du fondateur de la zaouyah.

Qoubba de Sidi El-Aïdouni, fils de Sidi ʿAbd er-Raḥmân.

La qoubba est située à droite du chemin qui mène du village au tombeau de son père.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah.

Ḥaouch de Sidi Brahim.

Ḥaouch de Sidi Ṣalah ben ʿAbd er-Raḥmân.

1. Le nom de Mzaourou donné à la plaine qui s'étend en avant de Nédromah pourrait être le même que celui d'Amezzaourou, nom de la capitale des Beni Selmân, tribu ghomara des Djebala.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les Trâras.

Quoique comprenant un certain nombre de tribus Koumia, la confédération des Trâras[1] ne correspond pas entièrement à ce dernier groupe. Elle se compose des B. Menir, des B. Mishel, des B. 'Abed et des B. Khalled (ou Khellad) de la commune mixte de Nédromah; des B. Ouarsous et des Oulhâṣa Gherâba de la commune mixte de Remchi. Il se pourrait, toutefois, qu'à une certaine époque, la confédération des Trâras ait été plus étendue et ait englobé, avec tous les Koumia, une partie des Madhghara.

Aucun auteur arabe, antérieur au xvie siècle, ne cite le nom des Trâras qui, suivant Mac Carthy[2], re-

1. Cf. sur les mœurs des Trâras, des renseignements exacts avec une carte des pays occupés par eux dans Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société de géographie d'Oran*, t. VII, p. 82-95), mais l'étymologie de *Trâra* par رَاجِل, piéton, n'a pas de valeur; Lorral, *Tlemcen*, p. 341, avec une carte moins détaillée de la région (p. 311); Montagnac, *Lettres d'un soldat*, p. 421-428; C. de Mauprix, *Six mois chez les Trâras*, p. 359, avec une carte du massif.

2. *Algeria romana*, p. 50-53.

présentent, ainsi que les B. Iznâcen, les Msirda, les Souahlia et les Djebâla, les Herpiditanes de Ptolémée. — Cette appellation ne date donc que du XVIe siècle, époque où se forma, nous ne savons dans quelles conditions, cette confédération. Contrairement à ce qui se passa ailleurs, elle ne prit pas le nom, soit d'un ancêtre éponyme, soit d'un marabout reconnu comme l'ancêtre spirituel[1]. Il n'est pas question d'eux dans Léon l'Africain et on les rencontre pour la première fois dans l'acte de confédération, conclu sous les auspices de Sidi 'Abd er-Raḥmân El-Ya'qoubi. A la fin du XVIe siècle, ils sont représentés comme placés, ainsi que les Oulhâṣa, (*Bulhaza*) sous l'autorité du gouverneur turk de Tlemcen : leur soumission avait sans doute suivi la conquête de cette ville en 1555 par Ṣalaḥ Raïs. Ils prirent part notamment au combat livré près de Honaïn en 1568 par D. Juan d'Autriche, contre deux galères turkes qu'il poursuivait depuis Rachgoun[2].

Les Trâras suivirent les destinées politiques de Nédromah qui ont été rapportées plus haut, mais ils se séparèrent d'elles pour prendre part à la révolte de 1845, marquée par le massacre de Sidi Brahim[3] chez

1. Toutefois une tradition fait d'un certain Sidi 'Amr et-Trâri, le père de Lalla Setti, une des femmes de Sidi Aḥmed ben Yousof (cf. R. Basset, *Les dictons attribués à Sidi Aḥmed ben Yousof*, p. 17), mais nous ne savons rien de ce personnage.

2. « Que también tienen escopetas y sirven á los Alcaides turcos de Tremecen, mando les llamar y son menester » (Diégo Suarez, *Historia del Maestre ultimo que fue de Montesa*, t. I, Madrid, 1889, in-8°, p. 206).

3. Cf. sur ce désastre amené par la confiance plus qu'imprudente du colonel de Montagnac dans le qaïd Moḥammed et-Trâri, et surtout par la conduite suspecte du colonel de Barral dont les lenteurs inexpliquées et inexplicables laissèrent au massacre le temps de s'accomplir, la préface

les Djebâla. Le général de Lamoricière, ayant fait le 9 octobre sa jonction à Bâb Taza[1], au-dessus de Nédromah, avec le général Cavaignac, alla se ravitailler à Djema' Ghazaouât (Nemours); puis il marcha contre les Trâras, les battit aux Oulâd Zekri, força le 13 octobre le passage de 'Aïn Kebira, remporta de nouveaux succès à Bâb Mteurba et à Bâb Mesmâr et accula les révoltés à la mer, où il ne tenait qu'à lui de les précipiter, tandis qu''Abd el-Qâder fuyait, abandonnant ceux qu'il avait soulevés. Le général français leur accorda généreusement l'aman, et depuis lors, le pays ne fut plus troublé[2].

mise en tête des *Lettres d'un soldat*, p. VIII-XXI et surtout la note 2 de la page XVIII.

1. Cf. une carte de la chaîne et du col de Bâb Taza *ap.* Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 162. Ce mot y est écrit à tort *Bab Thaza*, et en kabyle, *Taza*, ou *Thaza*, ne signifie pas *porte* (confusion avec *thizi*, col?).

2. Cf. Pellissier de Raynaud, *Annales algériennes*, t. III, p. 188; Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 305-319), avec un plan des environs de Souq el-Arba et de Bâb el-Mesmâr, et t. VIII, 1888, p. 260-261); C. de Mauprix, *Six mois chez les Trâras*, p. 368, 381-382.

CHAPITRE II

Beni Menir.

La tribu des B. Menir habite le territoire entre la commune de Nemours et les Souaḥlia à l'ouest, la mer au nord, les B. Khalled à l'est, les B. Ouarsous et le territoire de Nédromah au sud. Elle comprend les fractions suivantes :

§ 1. — *Ahl eṭ-Ṭahar.*

Il est probable que cette fraction, qui se nommait d'abord Oulâd Daoud, prit le nom d'un marabout qui se fixa chez elle : Mouley Aḥmed ben Ṭahar ben Maḥmoud ben ʿAbd es-Selâm ben Mechich. Suivant une autre tradition, ils seraient venus vers 1150 de l'hég. (1737-1738) du pays des Hachem.

Mosquée de Dâr ʿAmar, ancienne.

Mosquée des Oulâd Dâoud.

Elle date de la même époque que celle de Gharmasin.

Mosquée (neuve) **des Oulâd Dâoud.**

Elle date d'une vingtaine d'années.

Mosquée de Boqra, récente

Qoubba de Mouley Ahmed Ṭahar ben Moḥammed ben ʿAbd es-Selâm ben Mechich.

Mouley 'Abd es-Selâm ben Mechich est le célèbre marabout des Djebâla qui fut assassiné par les sectateurs d'un faux prophète, ou du moins d'un rival, Moḥammed ben Abou Taouadjin, en 622 hég. (1225 de J.-C.) ou, suivant d'autres, en 625 (1227-1228). Sa naissance fut marquée par le miracle des abeilles[1], et il fut salué (autre miracle) par Sidi 'Abd el-Qâder el-Djilâni qui vivait un siècle et demi avant lui. Son père le donna pour chef à la tribu des B. 'Arous chez qui il opéra de nombreux prodiges. C'est dans la fraction d'El-Ḥasan qu'il est enterré et son tombeau, objet d'un pèlerinage très fréquenté, est connu sous le nom de *Seba' Ridjâl* (les sept hommes), comprenant le saint, son père et ses frères[2].

Qoubba de Sidi 'Amar, ancienne.

A l'est de Tleta.

Ḥaouch de Mouley Dris (Idris), fils de Mouley Aḥmed Ṭahar,

Ḥaouch Sidi Lḥasen.

Ḥaouch Sidi Mesa'oud.

Ḥaoud Sidi 'Ali, ancien.

1. Cf. sur les miracles du même genre, une note de ma traduction de l'*Histoire de la conquête de l'Abyssinie*, fasc. I, Paris, 1897, in-8°, p. 26-28.

2. Cf. Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. I, p. 240; Rinn, *Marabouts et Khouân*, p. 218-219; Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses*, p. 444, note 1; Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, t. II, 112-113, 159-178, 758; Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, p. 50-51. Deux généalogies différentes l'une de l'autre, mais remontant toutes deux à Ḥasan fils de 'Ali ont été données la première (d'après Es-Selâoui) par Mouliéras (*op. cit.*, II, 175), la seconde par Depont et Coppolani (*op. cit.*, p. 444, note 2), mais c'est M. Doutté qui le premier a fait ressortir les invraisemblances de cette généalogie en raison des noms berbères qui s'y trouvent.

§ 2. — *Oulâd Sidhoum.*

Ils seraient d'origine saharienne et se seraient établis dans le pays vers 1050 hég. (1640-41). Leur ancêtre se nommait Aḥmed ben Aḥmed et descendait d'Aḥmed el-Maghraoui, un des huit fils de Moḥammed, fils du chérif ḥasani Abou Ya'qoub, par Sidi Moḥammed ben Yaḥya dont la postérité se fixa d'abord dans l'Eghris. Il existe chez les Beni Menir une généalogie qui les rattache à Ḥosaïn par Idris, mais elle est pleine de lacunes et de confusions.

Mosquée de Filfila.

Mosquée de Dhahr 'Aïssa.

Mosquée de Dhahr Gharmasin.

La plus ancienne de toutes. Faut-il voir dans ce nom une altération de Yaghmorasen[1]?

Mosquée de Qabla, récente.

Mosquée de 'Aïn Mas'oud.

Bâtie il y a dix ans.

Mosquée de Dâr Qadâḥ, ancienne.

Mosquée des Oulâd Miri, ancienne.

Mosquée des Oulâd Moḥammed ben Mesa'oud.

Moḥammed ben Mesa'oud vivait au temps des Espagnols.

Mosquée des Oulâd Mesa'oud, à Ṭahar.

1. Cf. Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, p. 57, note 1. Il y aurait en ce cas une métathèse de l'*r*.

Qoubba de Sidi Yousof.

Elle est située dans un fourré, au dessus de l'oued Riḥan. Sidi Yousof, d'après la tradition locale, était venu de l'Eghris, il y six ou sept siècles (?) et fut au service du marabout Sidi Moḥammed Cherif des Beni Ouarsous. Il exista un Sidi Yousof ben 'Ali, chérif originaire de l'Eghris, qui vivait au xe siècle de l'hégire, disciple de Sidi Moḥammed ben 'Ali des Medjadja[1], mais rien ne confirme qu'il s'agisse ici du même personnage.

Qoubba de Sidi 'Ali.

Il était des Oulâd Sidi Moḥammed ben Yaḥya de l'Eghris, vint de ce pays et fut l'ancêtre éponyme d'une tribu. Son ancêtre, Sidi Moḥammed ben Yaḥya El-Maghraoui, était des Oulâd Ya'qoub ben Moḥammed, de la branche de Solaïmân b. 'Abd Allah. Il suivit à Tlemcen les leçons de Sidi Moḥammed ben Yousof ben 'Amr es-Senousi qui le fit entrer dans la confrérie des Châdelya. Il est le commentateur d'un poème sur l'origine des sciences, par le savant marocain Moḥammed ben Yaḥya er-Raqsi qui vivait au viie siècle de l'hégire[2].

Ḥaouch Sidi 'l-Ma'zouz el-Baḥri.

Il s'agit du célèbre Sidi 'l-Ma'zouz d'Alméria qui, ne voulant pas rester dans un pays dont il prévoyait la conquête par les infidèles, ordonna qu'après sa mort on plaçât son cadavre sur une mule et qu'on l'enterrât là

1. Cf. Guin, *Le collier de perles précieuses*, traduit de 'Abd er-Raḥmân et Tidjâni, *Revue africaine*, n° 203, 1891, p. 269-271.

2. Ibn Meryem, *Bostân*, fos 115-116; Delpech, *Résumé « du Bostane »* (*Revue africaine*, n° 167, 1884, p. 360); 'Abd er-Raḥmân Tidjâni, *Le collier de perles précieuses*, tr. Guin (*Revue africaine*, n° 203, 1891, p. 274-295).

où elle s'arrêterait. La mule traversa la Méditerranée et mourut en arrivant à Mostaganem. On construisit sur l'emplacement où elle s'était abattue une qoubba où on enterra le saint et qui est encore aujourd'hui l'objet d'un pèlerinage[1]. Il est à remarquer qu'une fraction descendant d'Ibrahim el-Maghraoui existe chez les Beni Cha'bân, frères des Oulâd Sidi 'Afif, autre fraction des Oulâd Ibrahim, à Mostaganem.

Ḥaouch Medjma' eṣ-Ṣâliḥin, peu ancien.

Ḥaouch Sidi 'Abbou.

Récemment réparé. Une qoubba de son père existe chez les Beni Cha'bân. Peut-être est-il apparenté à Moḥammed ben 'Abbou des Beni Ournid, fraction des Oulâd 'Abd es-Selâm, près de Tlemcen, qui mourut après 970 hég. (1562-1563) et qui fut disciple de Sidi Aḥmed Aberkân, de Sidi Aḥmed ben El-Ḥâdj, etc.[2].

Ḥaouch Sidi Mouley Aḥmed[3].

Il était venu du Maghreb.

§ 3. — *Oulâd Ḥasan.*

Mosquée des Oulâd Abou 'Abd Allah.

Elle est ancienne et située dans le village de ce nom.

1. W. Esterhazy, *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*, p. 298; Desgodins de Souhesmes, *Tunis*, p. 194-195; Trumelet, *L'Algérie légendaire*, p. 451-452. Cf. un dicton attribué à Sidi 'l-Ma'zouz *ap.* Allaoua ben Yaḥya, *Dictons et légendes des Arabes dans Mostaganem et son arrondissement*, Mostaganem, 1892, in-8°, p. 187-188.
2. Cf. Ibn Meryem, *Bostân*, f° 116; Delpech, *Résumé du « Bostane »* (*Revue africaine*, 1884, n° 167, p. 361).
3. Cf., sur le village de Mouley Aḥmed, Canal, *Le littoral des Trâras* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, 1884, p. 10-11).

Mosquée des Oulâd ʿAbd es-Selâm, récente.

Mosquée de Dâr ez-Zein, récente.

Mosquée de Dhahr el-Ferṭas.

Mosquée des Beni Yaḥya.

Mosquée des Djerafa.

Qoubba de Sidi Mousa ben Brahim.

Il était originaire des Souaḥlia.

Ḥaouch de Sidi ʿAissa.

Près de la dechra des Oulâd Ikhlef. Sidi ʿAïssa était venu d'Oudjda.

Ḥaouch de Sidi Raḥmoun.

Près de l'oued Asifter.

Ḥaouch de Sidi Moḥammed ben Cherif.

Près de Taouéta. Il était des Beni Menir.

Ḥaouch de Sidi Aḥmed bou ʿAbd Allah.

Ḥaouch de Sidi ʿAmar ben Seroudj.

§ 4. — *Beni Chaʿbân.*

Depuis l'époque des B. Zeyân, les Beni Chaʿbân sont chargés, par un acte aujourd'hui disparu, mais confirmé, disent-ils, par Sidi Saʿïd el-Maqqari[1], Sidi

1. Sans doute Abou ʿOthmân Saʿïd ben Aḥmed ben Abou Yaḥya ben ʿAbd er-Raḥmân el-Maqqari, mufti de la grande mosquée de Tlemcen pendant quarante-cinq ans et oncle du célèbre historien Aḥmed el-Maqqari qu'il eut pour disciple et à qui il fit lire le *Ṣaḥiḥ* de Bokhâri. Saʿïd naquit vers 928 hég. (1521-1522); il étudia le Qorân avec Sidi 'l-Ḥafi el-Ouahrâni, la jurisprudence et la logique avec Moḥammed ben ʿAbd er-Raḥmân el-Ouahrâni, la philosophie avec Sidi ʿAli ben Yaḥya es-Selassini. Cf. Ibn Meryem, *Bostân*, f° 45, Delpech; *Résumé « du Bostane »* (*Revue africaine*, n° 164, 1884, p. 134); El-Maqqari, *Analectes*, t. I, introduction, p. XIX, XCVIII; Moḥammed el-Moḥibbi, *Kholâṣat el-Athar*, Le Qaire, 1284 hég., 4 v. in-8, t. I, p. 303; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeyian*, p. 484.

'Abd er-Raḥmân el-Ya'qoubi, les Oulâd 'Oqbâni et les Oulâd Sidi Marzouq, de veiller sur les biens constitués en ḥobous en faveur de la qoubba de Sidi Youcha', d'entretenir les bâtiments, de nourrir les pèlerins et de combattre les infidèles. Ils touchaient la dîme sur les céréales. L'acte dont il est question aurait été daté de l'an 1000 de l'hégire (1591-1592), postérieur évidemment à Sidi 'Abd er-Raḥmân et à Sidi Sa'ïd el-Maqqari. Peut-être s'agit-il du renouvellement d'un privilège antérieur confirmé par les Turks.

Mosquée Fedden Cheïkh.

De la même époque que celle de Gharmasin.

Mosquée El-Ḥadhara, ancienne.

Mosquée El-Ghza.

Mosquée et Qoubba de Sidi Oucha' (Youcha').

Le tombeau de Sidi Oucha' est situé dans la mosquée, mais le corps étant très long, dépasse le mur et vient finir dans une sorte de ḥaouiṭa[1]. Les traditions placent ailleurs le tombeau de Josué ; ainsi, d'après S. Jérôme, il aurait existé sur le mont Ephraïm[2]. C'est l'indication donnée par la Bible[3]. Cette opinion a été suivie par

1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, 1886, p. 171-172), avec une représentation assez rudimentaire du monument.

2. « Sepulcra quoque in monte Ephraïm Jesu filii Nave, et Eleazar, filii Aron, sacerdotis e regione venerata est (*sic*) quorum alter conditus est in Thamnatsara, a septentrionali parte montis Goas, alter in Gabaa » *Peregrinatio sanctae Paulae* (*Itinera hierosolymitana*, éd. Molinier et Kohler, Genève, 1885, in-8°, p. 37).

3. *Josué*, XXIV, 30.

Tabari[1] qui dit expressément que Josué fut enterré dans la montagne d'Ephraïm (افرايم), par l'auteur de l'*Eleh ha Massa'ot*, par Estori Parchi[2]; par Rebbi Ya'qob, auteur de la *Description des Tombeaux sacrés*, qui cite aussi dans les environs le tombeau de Noun, père de Josué, et celui de Kaleb, son compagnon. On remarquera, à ce propos, que la qoubba de Sidi Noun se trouve près du tombeau de Sidi Oucha'. Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadiqim*, dit la même chose que Rabbi Ya'qob[3], ainsi qu'Uri de Biel dans le *Yikhous ha Aboth*[4]. Josèphe, dans les *Antiquités hébraïques*[5], est d'accord avec ces renseignements : il dit que Josué fut enterré à Thamna, dans la tribu d'Ephraïm et Eléazar à Gabatha. C'est aussi ce que rapporte le Samaritain Abou 'l-Fatḥ : son tombeau est à Tamna qui est 'Aouratâ[6], tandis que l'auteur anonyme du *Livre de Josué* le place à Djouârah[7]. D'après Abou 'l-Féda, on l'ensevelit à Kefr Ḥârith[8] (كفر حارث) mais le même auteur ajoute que, d'après l'historien Ibn Sa'ïd, son tombeau se trouvait à El-Ma'arrah, ou Ma'arrat en-No'mân. Cette opinion est combattue par Yaqout qui, reproduisant dans son *Mo'djem*[9] les données de Josèphe et d'Abou 'l-Fatḥ, le place à 'Aourata,

1. *Annales*, t. I, 2e partie, p. 515.
2. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, Bruxelles, 1847, in-8, p. 212.
3. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 387.
4. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 444.
5. *Opera*, éd. Dindorf, Paris, 1845, 2 v. in-8, t. I, ch. I, § 29.
6. *Annales*, éd. Vilmar, Gotha, 1865, in-8°, p. 34.
7. *Chronicon samaritanum*, éd. Juynboll, Leyde, 1848, in-4°, p. 39 du texte. Cf. la note *f* de l'éditeur, p. 294-296.
8. *Historia anteislamica*, éd. Fleischer, p. 36.
9. *Geographisches Woerterbuch*, éd. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1870, 6 v. in-8, t. IV, p. 574-575.

dans les environs de Naplouse, avec celui d'El-'Ozaïr (Esdras) et de 70 prophètes[1], ou encore à Sarafah, district de Ma'ab, province de Balka[2]. C'est aussi l'opinion d'Abou 'l-Ḥasan el-Haraoui, mais il remplace El-'Ozaïr par Mofadhdhel fils d'Aron[3]. Toutefois, Naṣir eddin Khosrau[4] dans le *Sefer Nâmeh*, rapporte qu'il visita sa tombe à Tibériade, dans une mosquée appelée Mosquée des Jasmins, dans une galerie ouverte qui est du côté de l'orient. Sur la plate-forme, ajoute-t-il, reposent les corps de 72 prophètes mis à mort par les fils d'Israël. Enfin, Samuel bar Simon, en 1210, dans son *Itinéraire de Palestine*[5], rapporte qu'une tradition plaçait sa sépulture à Ḥittim, dans la tribu de Zabulon, mais que d'autres y voyaient le tombeau de Jéthro ou de Zephanias.

On remarque quelle confusion règne à propos de la détermination de la place véritable où fut enterré Josué. Le monument gardé par les B. Cha'bân est vénéré, non pas seulement par les Musulmans, mais par les Juifs des environs, et ceux de ces derniers, fait dont j'ai été témoin, qui peuvent pénétrer dans l'enceinte de la mosquée en rapportent de la terre qu'ils distribuent à leurs coreligionnaires moins favorisés. Du reste, la légende a conservé le souvenir de la punition qui frapperait quiconque contesterait l'authenticité de la sépulture de Sidi Oucha'. Un individu des Beni Cha'bân, moins

1. *Mo'djem*, t. III, p. 745; Guy Le Strange, *Palestina under the Moslems*, Londres, 1890, in-8°, p. 404.
2. *Mo'djem*, t. III, p. 619.
3. *Description des Lieux saints*, p. 15-16.
4. *Relation des voyages de Nassiri Khosrau*, éd. et trad. Schefer, Paris, 1881, in-8, p. 17 du texte, 57 de la trad.; Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 337.
5. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 70.

superstitieux que les autres, ayant prétendu, comme les auteurs musulmans cités plus haut, que Sidi Oucha' n'était pas enterré là, le vit en songe. Tire ta langue, dit le prophète. Il obéit. L'apparition la brûla et le lendemain, en s'éveillant, le sceptique s'aperçut qu'elle était noire comme du charbon et mourut trois jours après. Ce châtiment, toutefois, n'a pas convaincu tous les incrédules et j'ai rencontré plusieurs indigènes qui, persuadés que Sidi Oucha' est enterré en Syrie, n'en ont pas moins gardé leur langue intacte.

Une autre tradition rapporte qu'un homme des B. Cha'bân ayant fait faire des fouilles pour retrouver le corps du prophète, vit une rougeur extraordinaire et devint aveugle ainsi que ses enfants.

Mosquée de Bab Zinten.

Ḥaouch Sidi Noun.

En face de l'oued Seftar. C'est lui qui a donné au cap ce nom qu'on a ensuite altéré en cap Noé. Les traditions du pays le représentent comme étant le père de Sidi Oucha'. Ainsi une légende rapporte qu'un aveugle qui voulait faire un pèlerinage au tombeau de ce dernier pour guérir sa cécité, vit en songe Sidi Oucha' qui lui dit : Va d'abord visiter mon père Noun, puis viens me visiter ; tu obtiendras ce que tu désires. Cet aveugle guérit et vécut cent ans.

Ḥaouch Lalla Setti.

On raconte qu'elle était fille du cheïkh 'Abd el-Qâder et sœur de celle de Tlemcen[1], mais il est probable que

1. Cf. Bargès, *Tlemcen*, p. 131, 132, 309 ; E. de Lorral, *Tlemcen*, p. 309-310.

c'est une erreur. Son tombeau est situé sur un promontoire où l'on arrive par un sentier difficile qui longe la falaise en suivant une crête. C'est un simple ḥaouch avec un tombeau au-dessus de la grotte où habitait la sainte. Le promontoire s'avance entre deux anses assez profondes, limitées par le Ras Gharra et le Djebel Sidi Noun. Au fond de l'anse orientale se trouve la qoubba de Sidi Oucha'. Les montagnes qui l'entourent se terminent par des falaises à pic, couvertes d'une maigre végétation de palmiers nains et de lentisques. La grotte de la sainte, où l'on descend par un sentier encore plus raide, s'ouvre vers le nord-est, du côté opposé au ḥaouch. C'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage.

Ḥaouch Sidi Moḥammed bou 'Abbou

Père du saint dont une qoubba existe chez les Oulâd Sidhoum.

Ḥaouch Sidi Ikhlef.

Sidi Ikhlef était du pays : il habitait chez les Beni Khalled et vivait avant les Turks.

Ḥaouch Sidi Aḥmed ben 'Ali.

Puis de la mosquée de Fedden-Cheïkh.

Ḥaouch Sidi 'Aïssa.

Venu d'Oudjda.

§ 5. — *Oulâd 'Ichou.*

Le village des Oulâd 'Ichou est à 14 kilomètres de Nemours; il se compose de quelques maisons basses entourées d'oliviers.

Grande Mosquée.

Dans la Dachra Kebira. Elle est de la date de celle de Gharmasen.

Mosquée de Dar Bou Addi, récente.

Mosquée des Oulâd Malek, récente.

Mosquée des Oulâd Bou Snina.

Mosquée des Oulâd Bel Ḥamiti.

Mosquée d'El-Kahla.

Mosquée d'El-Berria.

Qoubba de Sidi 'Amar.

Près de la grande mosquée, ancienne.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben Haba.

Près de la précédente.

Qoubba de Sidi Aḥmed ben Ḥamida, ancienne.

Qoubba de Lalla Raḥma.

Elle est ancienne et située entre l'oued Zidi et Kaḥla. Lalla Raḥma était des Beni Menir.

Qoubba de Sidi Cheikh[1].

1. Cf. sur Sidi 'Abd el-Qâder, plus connu sous le nom de Sidi Cheïkh, Rinn, *Marabouts et Khouân*; Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, p. 469 et suiv., et les sources citées auxquelles il faut ajouter Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*, p. 285; Trumelet, *L'Algérie légendaire*, p. 135-174; Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, p. 21-22, citant La Martinière et Lacroix, *Documents sur l'Afrique du Nord*, II, 172.

CHAPITRE III

Beni Mishel.

La tribu des Beni Mishel est limitée par celles des Beni Menir et des Beni Ouarsous, au Nord; les Zenata et les Oulâd Riaḥ de Remchi, au Sud; le territoire de Nédromah, à l'Ouest[1]. Sous les Turks, les Beni Mishel payaient une lezma d'environ 2.000 francs qui était versée à Sidi Bou 'l-Gharou entre les mains du khalifah du bey d'Oran. En 1835 et en 1836, ils fournirent des contingents à 'Abd el-Qâder; en 1843, le général Bedeau les contraignit de livrer des otages; mais ils se soulevèrent en 1845 et furent écrasés par Lamoricière. Depuis lors, ils se tinrent en repos[2]. Le territoire comprend trois divisions, partagées chacune en trois fractions.

§ 1. — *Les Fouqaniïn.*

a) Les Oulâd Fadhel.

Mosquée de Sidi Moḥammed Cherif, ancienne.

1. Cf. sur les Beni Mishel, Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 53) avec un plan du douar-commune; C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 380.
2. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 58-59).

Mosquée des Oulad Ben Diab, récente.

Mosquée de Chebaita, ancienne.

Mosquée des Oulâd ben Ramdhân.

Ḥaouiṭa de Sidi Aḥmed el-Filâli.

Chez les Oulâd Bou Zra, fraction des Ghomara, dans les Djebâla, Sidi Aḥmed el-Filâli a une zaouya et un tombeau[1].

Ḥaouiṭa Sidi Mennân.

Ḥaouch Sidi 'l-Ḥadj ben 'Amar.

Haouch Sidi 'Abd el-Qâder el-Djilâli.

Ḥaouch Sidi Moḥammed es-Sahraoui.

Qoubba de Sidi 'l-Ḥasen.

Près de Chbaïta.

b) Les Oulâd ben Ya'qoub.

Mosquée de Mouley Idris ben Idris.

Mosquée de Boṭouia.

Sans doute élevée sur un territoire peuplé par une fraction de cette tribu du Rif. Suivant Ibn Khaldoun[2], les Bot'ouia se partagent en trois branches : les Boqioua de Taza, les B. Ouriagol d'El-Mazamma (Alhucemas), et les Oulâd Mahalli de Tafersit. Les Bot'ouia sont des Senhadja. On sait qu'au siècle dernier, une émigration de Boqioua s'établit au Vieil-Arzeu (Saint-Leu) qui porte encore aujourd'hui leur nom chez les indigènes[3].

1. Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, t. II, p. 336.

2. *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 206; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 123. — Cf. sur les Bot'ioua, Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, t. I, p. 90-103 ; et sur leur dialecte, mon *Étude sur les dialectes berbères du Rif*, Paris, 1899, in-8°.

3. Cf. Berbrugger, *Ruines du Vieil-Arzeu* (*Revue africaine*, t. II, 1857-58, p. 177), et sur leur dialecte, mon *Étude sur les dialectes berbères du Rif*, Appendice, p. 160-171.

Mosquée de Malah.
Ḥaouch de Sidi Ikhlef.

A ʿAïn Sada.

Ḥaouiṭa Sidi Mousa bel Hasen.
Ḥaouiṭa Sidi Berracud.

A ʿAïn Kebira.

Ḥaouiṭa Sidi Ali Zidouri.

Le pays de Zidour (زيدور) était, suivant El-Bekri[1], le nom donné à la plaine entre Tlemcen et Rachgoun, arrosée par la Tafna. Il désignait aussi le pays occupé autrefois par les Oulâd Khalfa près de ʿAïn Temouchent[2].

Ḥaouiṭa Sidi Slimân.

Près du village de Boṭouia.

c) Les Oulâd Berrâched.

Mosquée de Berrâched.

A Mridj, récente.

Mosquée de l'Oued Ghim.
Mosquée de Bâb ed-Decher.
Ḥaouch de Sidi 'l-Ḥasen.
Ḥaouiṭa de Sidi 'n-Naṣer.

Près de ʿAïn Kennou[3].

1. *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 77 ; trad. franç., p. 181.
2. Bargès, *Tlemcen*, p. 57.
3. Ce mot paraît d'origine berbère (la source de *la Courbure*) et se rattacher à la racine √K N qui a donné en Zouaoua *eknou* اكنو, se courber, se ployer ; *seknou* سكنو, courber, ployer ; *kennou* كنو, courbure ; à Taroudant *ken* كن, se pencher.

§ 2. — *Les Zeghadda.*

Ils se divisent en Ahl et-Taoui et Ahl edh-Dhahar. Ils seraient composés d'un mélange des Oulâd Brahim du Maroc, de Hachem, de Hamyân et de Chorfa[1].

a) Zeghadda Ahl edh-Dhahar.

Mosquée de Sidi Lakhdhar.

Sept ḥaouiṭa des Ḥamlil.

Près de 'Aïn el-Menzel.

Ḥaouiṭa de Sidi 'Abdallah.

b) Zeghadda Ahl et-Taoui.

Mosquée d'Er-Reqaya,

Sans doute Lalla Reqaya, fille de Sidi Ya'qoub Anejjâr.

Ḥaouch Sidi 'Aïssa.

Près de 'Aïn Taoui.

§ 3. — *Les Souamria*

D'après une tradition, les Souamria seraient formés d'un mélange de populations indigènes avec les Metaria, venus du Titteri et les O'Abbou, fraction des Beni Iznâcen[2].

1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888, p. 57).
2. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, 1888, t. VIII, p. 57).

a) Oulâd Bou Zebib.

Mosquée des Oulâd Ben Noun, ancienne.

Mosquée des Oulâd Bou Zebib, ancienne.

Qoubba de Sidi ʿAbd er-Raḥmân.

C'était un disciple de Sidi Aḥmed ben Nouïs.

Qoubba de Sidi Masʿoud.

Ḥaouch de Sidi Aḥmed ben Nouïs.

C'est le patron du pays et ses descendants qui se disent Chorfa vivent encore[1].

Ḥaouch de Sidi Moḥammed el-Ghandour.

Chez les Oulad ʿAbba.

Ḥaouiṭa de Sidi 'l-ʿAbed.

b) Oulâd Bou Dir.

Mosquée des Oulâd Bou Dir, ancienne.

Mosquée de Mataria, ancienne.

Bit Beradja.

Bit Sidi Saʿd Allah.

Ḥaouch Sidi Chaʿïb.

c) Beni Sellâm.

Mosquée des Beni Sellâm, ancienne.

Mosquée des Beni Taaṭa, ancienne.

Mosquée de la Zaouya des Oulâd Sidi Ben ʿAmar.

1. Cf. C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 380-381.

Ce marabout était originaire du pays; il vivait il y a trois siècles environ et aurait été contemporain de Mouley Ṭaïeb. La zaouya qu'il fonda appartient à la confrérie des Ṭayibia[1].

Au point de rencontre de la route de Tlemcen et de celle des B. Ouarsous.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben ʿAmar.

Qoubba de Sidi Mousa ben Ṣalḥa, à **Touares.**

Ḥaouch Sidi Ṭaqouq.

Ḥaouch Sidi Moḥammed el-Ḥoouâri.

Près du village des Beni Tala[2]. Il s'agit du cheïkh Moḥammed ben ʿOmar el-Hoouari qui étudia à Fas, puis à Bougie, puis au Qaire. Après son pèlerinage, il visita Médine, Jérusalem, puis revint se fixer à Oran où il mourut en 840 hég. (1436-1437), ou, suivant d'autres, le 2 de rabiʿ II 843 (12 septembre 1439). On lui attribue divers miracles ainsi que la prédiction qui livra Oran aux Chrétiens[3].

1. Cf. sur les Tayibia, Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 369-384; Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses*, p. 484-492.

2. Ce nom, d'origine berbère, signifie « source » et se rattache à la racine √L. Cf. O. Rir', Ouargla, Mzab *tala* تلا fontaine, pl. *taliouin* تليوين; Zouaoua, Bougie, *thala* ثلا : source, fontaine, pl. *thilioua* ثليوا; Beni Menacer, Aït Khalfoun, Ouarsenis *thala* ثلا, fontaine; Beni Menacer, Chaouia : *hala* هلا, fontaine; Zénaga : *il* يل, fleuve. En Rifain, on a la racine √R; Beni Ouriar'en, Bot'ioua, Temsaman, Bot'ioua d'Arzeu, *thara*, ثرا, fontaine.

3. Cf. Ibn Meryem, *Bostân*, f°s 97-101; Delpech, *Résumé du « Bostane »* (*Revue africaine*, n° 164, p. 155-156); Bou Râs, *Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, p. 299 et le texte arabe, *ap.* R. Basset, *Fastes chronologiques de la ville d'Oran*, Oran, 1892, in-8°, p. 25-26; W. Esterhazy, *De la*

Ḥaouch Sidi Hamed.

Près de 'Aïn el-Djemel.

§ 4. — *Oulâd Bekhâled.*

Mosquée Dar Zebbar, ancienne.

Mosquée Mekhalfa, ancienne.

Mosquée des Oulâd Bekhâled, ancienne.

Qoubba de Sidi 'Abd er-Rahmân bel Djilâli.

Ancienne. Près du village des Mekhalfa.

Ḥaouch Sidi 'Ali Berraḥo.

Il s'agit de Sidi 'Ali ben Raḥo (par contraction Berraḥo), disciple de Sidi Aḥmed ben El-Ḥâdj El-Manoui et de Sidi Moḥammed ben Mousa el-Oudjidji. Il mourut à la fin de 950 hég. (1543-1544)[1].

Ḥaouch Sidi Moḥammed Liemmouni.

Près de Dâr el-Fakhi.

Ḥaouch de Sidi Ya'qoub.

A Zailou[2].

domination turque dans l'ancienne régence d'Alger, p. 102-103; 298-299; Fey, *Histoire d'Oran*, Oran, 1858, in-8°, p. 51-52; Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*, p. 161-162 ; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, p. 346-348; R. Basset, *Les dictons attribués à Sidi Aḥmed ben Yousof*, p. 41-42; id., *Fastes chronologiques de la ville d'Oran*, p. 20.

1. Cf. Ibn Meryem, *Bostân*, f° 63; Delpech, *Résumé « du Bostane »* (*Revue africaine*, n° 164, 1884, p. 143).

2. Ce mot appartient à la racine berbère $\sqrt{\text{Z G L}}$ qui a donné en Zouaoua, à Bougie, au Djebel Nefousa *azaglou* ازڭلو, le joug, plur. *izougla* ازوڭلا. La variante $\sqrt{\text{Z I L}}$ a fourni chez les B. Menacer et à l'Ouarsenis *zailou* زيلو, le joug; la variante $\sqrt{\text{Z I R}}$, en Temsaman, *zairou* زيرو, le joug.

CHAPITRE IV

Beni Khalled.

On trouve leur nom écrit et prononcé quelquefois Khellad (خلاد). Le territoire de cette tribu est situé entre les Beni 'Abed à l'Ouest, la mer au Nord, les Oulḥaṣa Gheràba à l'Est, les Beni Ouarsous au Sud[1]. Elle comprend les fractions suivantes :

§ 1. — *Oulâd Ben Krima.*

Mosquée des Oulâd 'Ammar, ancienne.

Bit Sidi Moḥammed el-Ouardâni.

Il y est enterré.

Bit Sidi Moḥammed ed-Derqâoui.

Ḥaouiṭa Sidi Merizli.

Près du port de Sidi Moḥammed Merizli.

§ 2. — *Oulâd el-'Addasi.*

Mosquée des Oulâd bel Djilâli, récente.

Mosquée de Sidi Moftaḥ.

Elle est ancienne. Le saint est enterré un peu au-dessus.

Ḥaouch Sidi 'l-Gharib.

Le saint inconnu y est enterré.

1. Cf. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VIII, 1888), avec un plan des douars-communes des B. Khalled et des Beni 'Abed.

Ḥaouiṭa Sidi 'l-Bachir.

Il est enterré là.

Bit Sidi Moḥammed Mousa.

C'était autrefois une qoubba.

§ 3. *Oulâd Yousof ben 'Abd er-Raḥmân.*

Les descendants de Yousof ben 'Abd er-Raḥmân sont enterrés dans le cimetière qui est près de la mosquée de 'Afra. Ce douar parle un dialecte arabe mélangé de berbère : ainsi, au lieu de *djib* جيب, apporte, on dit *souq* سوق ; au lieu de مراس, pilon, ou emploie *addi* ادى[1] ; à la place de *ach* اش, quoi, on se sert de *iâs* ياس.

Mosquée des Oulâd 'Ali bel Ḥâdj.

Mosquée de 'Afra.

Mosquée des Oulâd 'Azzouz.

Ḥaouch de Sidi Ouriach.

Avec un cimetière. Ce saint est enterré chez les Oul haṣa Gherâba de Remchi.

1. Ce mot est berbère. Ainsi la racine $\sqrt{\text{D Z}}$ a donné en Zouaoua : *dez* دز, piler, IVe f. *thaddez* ثدز ; n. d'act. *thouddeza* ثودزا, martelage, action de piler ; $\sqrt{\text{D D}}$ a fourni : Mzab : *eddi* ادى, piler, Ve f. *teddi* ثدى, *idda* يدا, pulvérisation ; Ouargla : *teddi* ثدى, piler. A la forme secondaire $\sqrt{\text{F DH S}}$ se rattachent : Zouaoua : *afdhis* افضيس, pl. *ifdhisen*, يفضيسن et *thafdhist* ثفضيست, plur. *thifdhisin* ثفضيسين, marteau, pilon ; Taïtoq : *afadhis* ⊙∃][, pl. *ifidhas* ⊙∃][, marteau ; *tafadhist* +⊙∃][+ plur. *tifidhas* ⊙∃][+, marteau.

§ 4. — *Ouldâd Yousof ben Moḥammed.*

Mosquée de Dâr Midiouna.

Elle est ancienne, dans le village de ce nom. D'après Ibn 'Adzari[1], Midiouna aurait été fils de Temzit, fils de Dàri et frère de Maṭmata, Madhghara, Sadina, Maghila et Melzouza.

Mosquée de Remel Aḥmar.

Près du bord de la mer.

§ 5. — *Nejâjera.*

Ils se disent issus de Moḥammed Anejjâr qui est enterré dans la ḥaouita de ce nom. Il épousa Lalla Mahi et eut d'elle plusieurs enfants. Voici la généalogie qu'on m'a communiquée.

Sidi Ya'qoub Anejjàr
- Sidi Brahim
  - Sa'ïd
    - El-Ḥâdj Moḥammed Anejjâr
- Lalla Reqya

Mosquée de Sidi Ya'qoub.

Mosquée d'Ech-Chaif.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben 'Abd er-Raḥmân ben Chikhi.

Qoubba de Sidi Ikhlef ben Ikhlef.

Elle est ancienne et entourée d'un cimetière. Sidi Ikhlef y est enterré.

1. *Bayân el-Moghrib*, t. I, p. 54.

Qoubba de Mouley Sidi Ikhlef.

Qoubba de Sidi 'l-Hâdj ben Ikhlef.

Bit Oulâd bou 'Ammâni, récente.

Bit Sidi Moḥammed ben Sa'ïd.

Il serait venu d'Espagne au temps de 'Abd el-Moumen.

Bit Sidi Brahim.

Fils de Sidi Ya'qoub; il y est enterré.

Ḥaouch Sidi Ya'qoub.

Il y est enterré et près de lui, sa femme Lalla Mahi.

Ḥaouch Lalla Reqya.

Fille de Sidi Ya'qoub; elle y est enterrée. Il est à remarquer qu'une Lalla Reqya (Lella Rḳeja) est vénérée au Maroc[1].

Ḥaouch Sidi 'l-Mokhfi.

On ne sait qui il était : il est enterré là.

Ḥaouch Sidi 'l-Ḥâdj Moḥammed ben Sa'id, fils de Sidi Brahim.

Il y est enterré et sa femme Fâṭima avec lui.

Ḥaouiṭa Sidi Raḥo.

Il y est enterré, mais ses descendants habitent chez les Oulḥâṣa Gheraba de Remchi.

§ 6. — *El-Ḥioul.*

Leur ancêtre, Sidi Bel Aḥ'ioul, était venu de la Saguiat el-Ḥamra.

1. Westermarck, *The nature of the Arab Ǧinn*, Londres, 1900, in-8°, p. 258.

Mosquée de Bou Djebara.

Ḥaouiṭa de Sidi Bou Djebara.

Il y est enterré.

Ḥaouiṭa de Sidi 'l-Gharib.

§ 7. — *Kezâzla.*

Leur ancêtre serait un certain Kezzoul venu d'Oudjda.

Qoubba de Sidi Moḥammed el-Ouidân.

§ 8. — *Oulâd Mellouk.*

Mosquée de Sidi ʿAbd Allah.

Mosquée de Maʿafah.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben Mosṭafa ben Chikhi.

Elle est entourée d'un grand cimetière. Le saint y est enterré, mais ses descendants vivent chez les Maʿaziz, cercle de Lalla Maghnia.

Qoubba de Sidi ʿAbdallah.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben Merouân.

Sidi Moḥammed qui y est enterré, descendait, suivant la légende, d'un sultan de La Mekke.

Ḥaouch Sidi Dris, ancien.

CHAPITRE V

Beni 'Abed

Ibn Khaldoun[1] mentionne déjà les Beni 'Abed comme une des familles les plus illustres des Koumia. Il cite aussi, mais en la considérant comme fabriquée, au moins en ce qui dépasse Saṭfoura, la généalogie attribuée à 'Abd el-Moumen par les historiens de la dynastie almohade : 'Abd el-Moumen ben 'Ali ben Yakhlouf ben Ya'la (variantes Aloua, Yemla) ben Merouân ben Naṣr ben 'Ali, ben 'Amer, ben El-Amir ben Mousa ben 'Abd Allah ben Yaḥya ben Ourzaigh (?) ben Saṭfour (variante Mazhfour) ben Nefour (var. Inour) ben Maṭmaṭ ben Haoudedj ben Qaïs ben 'Aïlân ben Modar [2] On reconnaît ici la tendance des Berbères à se rattacher à une famille noble arabe. Sa famille aurait joui d'une certaine considération, d'après El-Marrâkochi[3]. Sa mère était une femme libre des Benou Modjber, fraction des Koumia et, du côté de son père, 'Abd el-Moumen se prétendait de pure race arabe. Mais on raconte, avec plus de vraisemblance, qu'il était potier, et que, dans sa jeunesse, son fils l'aida dans son métier. Il naquit à Tâdjera[4], petit village situé près de la mon-

1. *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 126 ; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 251-252.
2. Cette généalogie est aussi donnée par la continuation du *Tarikh ed-Daoulateïn* d'Ez-Zerkechi, p. 146.
3. *History of the Almohades*, p. 141.
4. En berbère, le plateau, l'assiette. La racine $\sqrt{\text{G R}}$ a donné, en Chelḥa

tagne qui porte ce nom et qu'on longe à l'ouest en allant de Honaïn à Nédromah[1]. C'est près de Tadjera qu'aurait eu lieu le miracle des abeilles qui s'abattirent sur l'enfant sans lui faire de mal. Un homme des environs, versé dans la science du *Djafa* et consulté par le père, prédit les plus hautes destinées à 'Abd el-Mou-

du Tazeroualt : *tegra* تڭرا, bassin, plur. *tigriouin* تڭريوين ; en Zénaga : *tegré* تڭرى, assiette, pl. *tegroun* تڭرون, *tagrē* تڭرى plur. *tagerin* تڭرين ; *tegara* تڭرا, petite calebasse, plur. *tegaroun* تڭرون ; *tagarad'* تڭراذ, assiette, pl. *tigarin* تڭرين. La variante √ J R a fourni : Ouargla : *aoujera* اوژرا, van, plur. *ioujarioun* يوژريون ; Djebel Nefousa : *aoujera* اوژرا, écuelle en bois ; Mzab *tajera* تژرا, plateau. A la variante √ DJ R se rattache au Djebel Nefousa : *aoudjera* اوجرا, écuelle, plur. *ioudjerain* يوجراين. Ce nom a été l'objet d'une erreur provenant d'une mauvaise leçon confondant Tadjera et Tadjrart (= Tagrart). Ainsi Ibn Khaldoun (*Kitâb el-Iber*, t. VI, p. 126 ; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 252) dit que 'Abd el-Moumen naquit à *Tadjerart*, château qui domine Ḥonaïn du côté de l'Ouest, et cette faute se trouve également dans Bargès (Préface de l'*Histoire des rois des Beni-Zeyiân* d'Et-Tenessi, p. LIII). Mais le *Roudh el-Qarṭâs* (p. 137) dit bien exactement que 'Abd el-Moumen était Zenâti, de la race des Koumia de Honaïn, d'un endroit appelé Tadjera. Yaqout (*Mo'djem el-Boldân*, t. I, p. 810 ; t. IV, p. 995) donne le même renseignement. Je ne sais sur quelle autorité s'appuie le très médiocre historien Abou Râs (*Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, p. 66-67) pour dire qu' « 'Abd el-Moumen naquit chez les Krioum, fraction des B. Aber (lis. '*Abed*) dont la montagne forme la partie centrale de la chaîne des Terara ». Plus loin (p. 187), il prétend que « ce souverain naquit à Tiagueraret (= Tadjera ?) dans la montagne qui domine Ahnaï ».

1. D'après une légende qui m'a été contée à Nédromah, le nom de Tadjera viendrait de ce que Tâdj (تاج), la mère du sultan qui assiégeait Tlemcen, se tenait sur une montagne d'où l'on voyait (راى) son fils. Canal cite une autre légende qui place la scène en 1522, au temps de Ḥasan ben Kheir eddin (!), père de Barberousse (!) « Baba Arodj » (*sic*), *Les ruines de Honaï* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*), t. IV, 1884, p. 149-150.

men[1]. El-Marrâkochi nous a conservé le souvenir de la visite que ce prince, maître de l'Afrique septentrionale et d'une partie de l'Espagne vint faire en 555 hég. (1160 de J.-C.) au pays où il était né. Le fils du potier arriva à la tête de toutes ses troupes, au milieu de plus de 500 drapeaux et escorté de plus de 200 énormes tambours qui faisaient un bruit effroyable. Il répandit ses bienfaits sur ceux de ses parents qui vivaient encore et visita la tombe de sa mère. Une vieille femme, amie de celle-ci, exprima dans une exclamation les sentiments secrets du prince : C'est ainsi, dit-elle, que l'exilé revient dans son pays[2] !

Malgré l'abaissement où ils étaient tombés depuis la décadence et la chute des Almohades, les Beni ʿAbed jouèrent un rôle au XIVe siècle, grâce à Ibrahim ben ʿAbd el-Melik, chef de cette tribu qui avait produit ʿAbd el-Moumen. Les troubles dont Tlemcen fut le théâtre, lorsque les émirs Abd el-Ouadites Abou Saʿïd et Abou Thâbit chassèrent l'usurpateur ʿOthmân ben Djerrâr, parurent fournir à ce cheikh l'occasion de se rendre indépendant. Se voyant appuyé par une foule de partisans, il alluma le feu de la guerre dans le pays des Koumia et sur le littoral. Le sulṭân Abou Thâbit marcha contre les insurgés, en tua plusieurs, fit un grand nombre de prisonniers et emporta d'assaut la ville de Honaïn, puis celle de Nédromah. Ibrahim ben ʿAbd el-Melik fut chargé de fers, conduit à Tlemcen et

1. Cf. Ibn Khallikân, *Ouefayât el-A'yân*, t. I, p. 390 qui nomme Tadjera le lieu de naissance de ʿAbd el-Moumen; Ed-Demiri, *Ḥaïat el-Ḥaïouan*, Le Qaire, 2 v. in-4, t. I, p. 376.

2. *History of the Almohades*, p. 165.

enfermé dans une prison où il subit quelques mois plus tard la peine capitale [1].

§ 1. — *Oulâd 'Abd Allah.*

C'est sur le territoire des Oulâd 'Abd Allah que se trouvent les ruines de Honaïn[2] qu'on écrit هنى ou هنين. Cette ville était située au fond d'une anse, près du cap Hone, formé par des terres plus basses que celles des environs vers l'intérieur et terminées par des falaises jaunâtres[3]. Il n'y reste aucune ruine romaine; on y a vu le Gypsaria portus de Ptolémée et l'Artisiga de l'*Itinéraire* d'Antonin[4]. La première mention de cette ville sous son nom actuel date de 237 hég. (831 J.-C.) : à cette époque un mueddin des environs de Tlemcen qui s'était avisé d'interpréter le Qorân à son gré et d'innover, prit la fuite pour échapper aux poursuites de l'émir de Tlemcen et alla s'embarquer à Honaïn pour

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 116-117; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 425.

2. Cf. sur Honaïn, Canal, *Le littoral des Traras* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, 1884, p. 16 et 135 avec quelques croquis rudimentaires de l'ensemble des environs); id. *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, 1886, p. 174-175 avec un plan des ruines de Honaïn; E. de Lorral, *Tlemcen*, p. 342 avec deux vues incomplètes des ruines de Honaïn. L'historique de cette ville donné dans ce dernier article est un tissu d'erreurs. On y lit entre autres qu'Abou' Obeïd el-Bekri, que le pseudo-Lorral n'avait sans doute pas lu, confirme les détails de la fondation de Honaïn par 'Abd el-Moumen (qui vivait un siècle *après* lui!). Il ajoute que la ville fut détruite « lors de l'insurrection d'Ibrahim ben Abd el-Melik et ne se serait plus relevée depuis » (p. 342), ce qui est une erreur comme on le verra plus loin.

3. Bérard, *Description nautique des côtes de l'Algérie*, Paris, 1860, p. 125.

4. Mac Carthy, *Algeria romana*, p. 30-31 ; Cat, *Essai sur la Maurétanie Césarienne*, p. 158.

l'Espagne, où plus tard il fut crucifié [1]. Deux siècles après (ve siècle de l'hégire = xie siècle de notre ère) El-Bekri cite Ḥiṣn Honaïn, séparé de Nédromah par le Tajera et dominant un mouillage fréquenté par les navires. « C'était, dit-il, la plus importante forteresse du littoral, grâce à ses jardins et à la variété de ses fruits » [2]. Cent ans plus tard, El-Edrisi représentait Honaïn comme une jolie petite ville florissante, ceinte de murailles et renfermant des bazars où l'on faisait un commerce assez actif. Les environs étaient couverts de champs cultivés [3]. Honaïn, dans les rares passages où il est mentionné, apparaît comme un des ports de Tlemcen, soumis comme Rachgoun et Oran, aux vicissitudes de cette capitale. En 557 hég. (1162) 'Abd el-Moumen, préparant une expédition en Espagne, fit construire des vaisseaux dans les divers ports de son empire, entre autres cent en Ifriqya, à Oran et à Honaïn [4]. En 698 hég. (1298-1299), lors du siège de Tlemcen par le Mérinide Abou Ya'qoub Yousof, les habitants de Honaïn contre lesquels il envoya un détachement de son armée, s'empressèrent de faire leur soumission et adressèrent au camp une députation de leurs chefs en cha'bân 698 (mai 1299 [5]). A la même épo-

1. Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarṭâs*, p. 168; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. I, p. 77.

2. *Description de l'Afrique*, texte arabe, p. 80; trad. franç., p. 186.

3. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 172 du texte, 206 de la traduction.

4. Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarṭâs*, p. 149.

5. Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarṭâs*, p. 285; Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 221 (il faut rétablir dans le texte le mot هنين), *Histoire des Berbères*, t. IV, p. 142.

que, Abou 'l-Féda, dans le *Teqouim el-boldân* parle de Honaïn comme d'une des plus célèbres places fortes dépendant de Tlemcen [1]. Sous la domination des Abd el-Ouadites, nous voyons en 724 hég. (1323), Hilal l'affranchi, favori d'Abou Tachfin dont il était le chambellan, s'embarquer à Honaïn pour faire le pèlerinage [2]. A cette époque vivait le chérif Abou 'Ali Ḥasan ben Abou Ya'qoub Yousof es-Sebti qui, après avoir voyagé en Orient et exercé les fonctions de qâdhi dans l'Ifriqya occupa cette charge à Oran, puis à Honaïn. De là, il passa dans la même qualité à Tlemcen où il mourut très considéré d'Abou Tachfin et de toute la population .

L'affaiblissement de la dynastie Abd el-Ouadite permit à la tribu arabe des Doui 'Obeïd Allah issus de Ma'akil, de s'établir dans le Tell et de se rendre maîtresse des communications entre Honaïn et Tlemcen, faisant payer à toute personne qui se rendait du port dans la capitale un droit de passage pendant la saison de l'année où ces demi-nomades habitaient la région [4];

1. *Géographie*, éd. Reinaud et de Slane, Paris, 1840, in-4, p. 137.
2. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 414; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 419.
3. Yaḥya ibn Khaldoun, *Bighyat er-rouâd*, cité par Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân*, p. 78-79 ; mais plus loin (p. 80-83) cet auteur le confond avec le Chérif Moḥammed ben Aḥmed dont il donne la biographie d'après le *Bostân*, où ne figure pas Abou 'Ali Ḥasan. Par une singulière inadvertance, Bargès répète plus loin cette biographie (p. 164-167).
4. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 61 ; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 120). Il en était encore de même un siècle et demi après, comme on le voit par une lettre d'Antonio Rico à Lope Hurtado de Mendoza, écrite d'Oran le 27 février 1518. « La caravane qui de Tlemcen s'était rendue à Hone (Honaïn) pour commercer, a été attaquée à son retour par les Arabes. Il y a eu un rude combat; 45 personnes ont été tuées entre autres.....

en 734 hég. (1334-35) le sulṭân Mérinide Abou 'l-Ḥasan, marchant contre Tlemcen, s'empara de Honaïn [1] et la chute de la dynastie 'Abd el-Ouadite livra le pays à l'anarchie. Nous voyons que Honaïn prit part à la révolte des Koumia, fomentée par Ibrahim ben 'Abd el-Melik, cheikh des Beni 'Abed, mais cette révolte fut étouffée par le sulṭân Abd el-Ouadite Abou Thâbit qui prit cette ville d'assaut en 749 (1348-49) [2].

Avec le rétablissement de la branche cadette des Beni Zeiyân, Honaïn prit de l'importance comme port. En 762 hég. (1360-61) le raïs Moḥammed ben Isma'ïl s'étant emparé de Grenade et se trouvant en termes d'hostilité avec le Mérinide Abou Sâlem [3], allié des Benou 'l-Aḥmar, envoya à Abou Ḥammou II, roi de Tlemcen, les fils du prétendant Mérinide Abou 'Ali : 'Abd el-Ḥalim et Abd el-Moumen et leur neveu Abd er-Raḥmân ben Abou Ifellousen, pour susciter en Afrique des embarras au prince Mérinide. Ces princes débarquèrent à Honaïn, peu de temps avant la mort d'Abou Sâlem. Abou Ḥammou les reçut avec de grands honneurs et reconnut 'Abd el-Ḥalim comme souverain du Maroc. Il entra immédiatement en campagne contre Tachfin,

maître de la maison de Cristoval Rejon et Abou..... frère d'Azouz ; mais les Arabes n'ont pu enlever la caravane ; elle l'aurait été certainement si elle n'avait pas été escortée par des Turcs ». E. de la Primaudaie, *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique*, Alger, 1875, in-8°, p. 25.

1. Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, p. 71.

2. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 117 ; *Histoire des Berbères*, III, 425.

3. Cf. sur les détails de cette guerre, Gaudefroy-Demombynes, *Histoire des Benou'l-Aḥmar*, traduite d'Ibn Khaldoun, Paris, 1898, in-8°, p. 32-33, les notes, l'appendice et les sources citées.

successeur d'Abou Sâlem, en moḥarrem 763 hég. (novembre 1361)[1].

C'est également à Honaïn que l'illustre historien et homme d'État, 'Abd er-Raḥman ibn Khaldoun, voulant quitter le service d'Abou Ḥammou, chercha en 772 hég. (1370-71) à s'embarquer pour gagner l'Espagne. Calomnié près du sulṭân Mérinide 'Abd el-Aziz, alors en marche sur Tlemcen, il fut arrêté, mais son innocence[2] fut reconnue. Il était de nouveau à Honaïn en 776 hég., car il nous raconte qu'il s'y rencontra avec Abou 'Abd Allah Moḥammed ibn Ouansoul. Celui-ci, né à Sidjilmasa, avait habité quelque temps Kaokao, dans le Soudan, et y avait exercé les fonctions de qâdhi. Il fournit à l'historien des renseignements sur les rois de Melli[3].

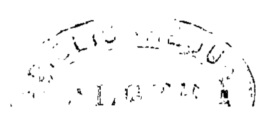
Pendant près d'un siècle et demi, l'histoire de Honaïn nous est inconnue[4]. Au commencement du XVI[e] siècle, c'était le centre d'un commerce qui la rendait prospère; ses maisons étaient ornées de mosaïques et leurs cours garnies de vignes; elle était très peuplée et on y fabriquait des étoffes de toile et de coton. Les environs comprenaient, dit Marmol, « diverses contrées d'oliviers, de vergers et de terres labourables, tant autour

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 316; *Histoire des Berbères*, t. IV, p. 356.

2. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 329; *Histoire des Berbères*, t. IV, p. 353.

3. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 201-202; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 114-115.

4. Suivant une lettre très suspecte de 1508, Aiarim (?), fils d'Agamarazen (Yaghmorasen), roi de Tlemcen aurait cédé à Ferdinand le Catholique Honaïn (Anaïn) et tous les autres ports qui lui appartenaient, ne se réservant que Tlemcen et ses dépendances, et, sur la côte, la ville de Re-



de la ville que le long d'une rivière qui la borde »[1]. Mais la prise d'Oran porta un coup à la prospérité de cette ville qui fut évacuée par les habitants : ceux-ci n'y revinrent que par la protection du roi de Tlemcen[2]. Cependant Honaïn bénéficia de l'occupation d'Oran par les Espagnols, car il devint le port principal par où les nations européennes en paix avec les Musulmans pouvaient commercer avec eux. Une dépêche du Sénat de Venise à Francesco Cornaro, ambassadeur de la Sérénissime République près de Charles-Quint, désigne Honaïn (One) comme un des points où les Vénitiens demandaient à établir des comptoirs dans le nord de l'Afrique[3]. Il dut cependant reconnaître l'autorité des Turks, lors de l'occupation de Tlemcen par 'Aroudj, mais elle retomba entre les mains des Beni Zeiyân. En 924 hég. (février 1518) plusieurs Maures de Tlemcen, partisans d'Abou Ḥammou, pénétrèrent à Honaïn avec l'aide des Trâras et après avoir tué huit Turks qui s'y trouvaient, prirent possession de la place au nom de l'émir de Tlemcen[4].

En 1531, les hostilités ayant repris entre les Espagnols et Mouley 'Abd Allah, roi de Tlemcen, D. Al-

meset (?) « per chè in quella è sepulto mio padre e mie avi ». Mas Latrie, *Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1868, in-4°, p. 264-265.

1. *L'Afrique*, t. II, p. 326.

2. Léon l'Africain, *Dell' Africa*, f° 58-59 *a*.

3. Mas Latrie, *Traités de paix et de commerce*, p. 272-275. Cf. aussi Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 326.

4. Lettre d'Antonio Rico à Lope Hurtado de Mendoza en date du 27 février 1518. (La Primaudaie, *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique*, p. 26.)

varo de Bazan, avec 11 galères et 2 brigantins munis de vivres pour deux mois, prit en passant 250 soldats à Oran et se présentant à l'improviste le 24 août devant Honaïn, s'empara de cette place avec une perte de 40 tués et de 100 blessés. En partant, il laissa pour garder la ville 700 hommes, dont 400 arquebusiers, avec des vivres pour quinze jours, et 20 pièces d'artillerie dont 16 petites et 4 grosses prises dans la Qasbah. L'archevêque de Tolède qui donne ces détails dans une lettre écrite d'Avila à Charles Quint, en date du 8 septembre, estimait, d'après D. Alvaro de Bazan, qu'une garnison de 400 soldats et 120 lances était suffisante pour garder ce poste, important pour la défense d'Oran et la surveillance de Tlemcen; aussi avait-il donné des ordres en conséquence [1]. En récompense de son exploit; D. Alvaro de Bazan reçut la lieutenance de Honaïn et se fit remplacer par Iñigo de Vallejo-Pacheco de qui une plainte dirigée contre le capitaine Miguel Perera, par devant l'alcade mayor de la ville, Juan de Godoy, jette un singulier jour sur les procédés de l'administration espagnole [2]. Iñigo de Vallejo Pacheco resta gouverneur de Honaïn jusqu'en 1534, n'ayant qu'un petit nombre d'hommes (400 soldats et 80 lances), pour garder une ville assez étendue, menacée à

1. E. de la Primaudaie, *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique*, p. 57-60. Il est regrettable que le plan du port et de la ville de Honaïn qui accompagnait la lettre de l'archevêque n'ait pas été retrouvé. Cf. Marmol, *L'Afrique*, t. II, l. V, ch. IX, p. 326; Pellissier, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie*, Paris, 1844, in-8, p. 42.

2. E. de la Primaudaie, *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique*, nº XXV, p. 61-63; Jacqueton, *Les archives espagnoles du gouvernement général de l'Algérie*, Alger, 1894, in-8, p. 48.

chaque instant par le roi de Tlemcen, sans approvisionnements ni argent pour s'en procurer. La détresse des soldats est telle, dit-il, dans une lettre du 26 avril 1534, qu'ils n'ont pas même de quoi acheter une sardine, bien qu'il y en ait en abondance [1]. Pour diminuer les dépenses, Honaïn fut évacué à la fin de 1534 et les canons emportés par la flotte servirent en partie à renforcer l'artillerie d'Oran. Le général des galères, D. Alvaro de Bazan y alla en personne faire sauter les murs et les tours, et démolir les maisons, de concert avec D. Alonso, fils aîné du comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, lequel remplaçait son père malade [2].

Depuis lors Honaïn ne se releva plus. Nous voyons toutefois qu'à la fin du XVIe siècle, un fonctionnaire turk, dépendant de Ṭlemcen, occupait ce point avec quelques janissaires pour percevoir la dîme sur les vaisseaux qui s'y arrêtaient [3].

On reconnaît, par les ruines actuelles de Honaïn que la ville, lorsqu'elle fut détruite, se composait de deux parties réunies par une même enceinte. A l'Ouest était la Qaṣbah, située sur un rocher et dominant le

1. E. de la Primaudaie, *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique*, n° XXIX-XXX, p. 71-76 ; Jacqueton, *Les archives espagnoles*, p. 49 ; Ruff, *La domination espagnole à Oran*, p. 35, note 4. Il existe aux archives de Simancas des lettres du comte d'Alcaudete sur la prise de Honaïn et les affaires d'Oran et de Mers el-Kebir (Jacqueton, *Les archives espagnoles*, p. 122).

2. E. de la Primaudaie, *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique*, n° LXIX, p. 196 ; Marmol, *L'Afrique*, t. II, ch. IX, p. 326 ; Diego Suarez, *Historia del Maestre ultimo que fue de Montesa*, Madrid, t. I, 1889, in-8°, p. 97-98 ; Ruff, *La domination espagnole à Oran*, p. 35 ; Pellissier, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie*, p. 43, citant Miñana, Quintanilla, Ferreros et Sandoval.

3. Gramaye, *Africa illustrata*, IIe partie, p. 46.

reste de la ville et la plage qui y donnait accès. Son enceinte est restée intacte. On remarque à l'angle est les restes d'une construction à laquelle on arrivait par une porte qui donnait aussi sur l'extérieur des remparts ; des traces d'arceaux s'aperçoivent encore sur trois côtés; les bois qui soutiennent le pisé dont on a construit cet édifice sont des poutres de thuya dont le parfum subsiste encore. L'enceinte de la ville a disparu presque complètement du côté Est où quelques débris seulement indiquent sa place et permettent de rétablir son passé ; elle s'est conservée d'une façon continue du côté du Nord vers la mer; en allant à l'Ouest, elle tourne perpendiculairement à celle-ci et forme un angle qui va rejoindre la Qaṣbah. Cette partie des fortifications de la ville, située au-dessous de la forteresse et formant une sorte de raccord, est visiblement de construction postérieure, comme on peut s'en convaincre en examinant les matériaux qui sont différents. Nous avons sans doute ici les restes d'une fortification complémentaire, bâtie par les Espagnols à la place des murs qu'ils avaient abattus en s'emparant de la ville.

On entre dans Honaïn du côté Est, par une brèche qui n'est qu'une porte agrandie; plusieurs figuiers ont poussé sur le haut du mur qu'ils finiront par désagréger et par ruiner comme le montrent les énormes blocs épars à terre. L'intérieur est rempli de vergers de figuiers, mêlés de lauriers roses et de lentisques : aucune maison n'est demeurée debout. Du fameux minaret, il ne reste plus que le soubassement du noyau central, qui s'est écroulé il y a six ans, faute d'être réparé et

classé, comme il aurait dû l'être, par le service des monuments historiques [1]. Au milieu des ruines, on voit la ḥaouiṭa de Sidi ʿAli ben Ikhlef, qui, au dire des indigènes, aurait été qâdhi de Honaïn. Malheureusement pour la vue d'ensemble de la ville, des cantines espagnoles se sont adossées du côté de la mer à une partie des murs dont elles ébranlent la solidité. Deux rivières arrosent les ruines; à l'Est l'oued Honaïn et son affluent, l'oued Reggou (appelé par Canal l'oued El-Msabi ou oued Bregou); elles ne devaient pas fournir beaucoup d'eau aux habitants : ceux-ci avaient recours à des puits dont quelques-uns existent encore et à des citernes dont on découvre les restes dans le sous-sol.

De l'autre côté de Honaïn, à l'Est, à mi-hauteur de la montagne, on remarque d'abord les ruines de deux constructions indépendantes, flanquées de tours. Puis, au-dessus, des restes de maisons arabes qui paraissent avoir été un faubourg de la ville. Le cap Bridj, qui limite la baie à l'Est est surmonté d'une tour en ruines; un peu plus haut, près de la qoubba de Sidi Brahim [2], on voit le Bordj Sbanioul (fort espagnol) dont le nom

1. Cf. une vue du noyau central du minaret avant sa destruction dans Lorral, *Tlemcen*, p. 341; Canal, *Les ruines d'Honaï* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, 1884, p. 44, et une vue très inexacte des ruines dans la description que leur a consacrée C. de Mauprix (*Six mois chez les Traras*, p. 396-398), où l'on trouve cette erreur que « ce fut vraisemblablement encore le Trara (*sic*) 'Abd el-Moumen qui construisit Honaïn ».

2. Cf. Canal, *Les ruines d'Honaï* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, 1884, p. 147-148, avec un croquis de la qoubba de Sidi Brahim, qu'il appelle Sidi Braham.

indique l'origine. Du côté de l'Ouest, sur une hauteur qui domine également la ville, existe une autre ruine appelée aussi Bordj Sbanioul.

Mosquée d'El-Menzel, ancienne.

Suivant une tradition, ce serait à Menzel que serait né 'Abd el-Moumen. Cet endroit représenterait donc le village de Tadjera des historiens.

Ḥaouiṭa de Sidi 'Ali ben Ikhlef.

Au milieu des ruines de Honaïn.

Ḥaouiṭa de Sidi 'Ali Ons Amor.

Elle est ancienne, avec une chambre où est enterré le saint.

Qoubba de Sidi Brahim.

Chez les Beni Yousef, dominant la mer et les ruines de Honaïn.

§ 2. — *Oulâd Zenaga.*

Ḥaouita de Sidi 'Abd el-Qâder el-Djilâli.

Ḥaouch Sidi Ṣalaḥ.

Le saint qui y est enterré est probablement l'ancêtre éponyme des Oulâd Ṣalaḥ, fraction des Beni 'Abed.

§ 3. — *Oulâd Ṣalaḥ*

Mosquée des Oulâd Ṣalaḥ.

Elle est grande et ancienne. Le cimetière qui est auprès renferme divers ḥaouch.

Mosquée de Moqra, ancienne.

Mosquée des Oulâd Sidi Cheïkh.

grande et ancienne.

Ḥaouiṭa et qoubba de Sidi Mas'oud.

Le saint qui était du pays y est enterré.

§ 4. — *Oulâd Châhed.*

CHAPITRE VI

Beni Ouarsous

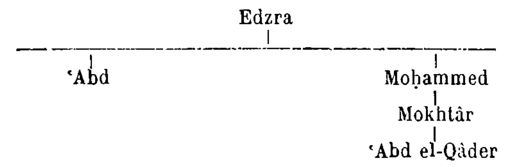
§ 1. — *Oulâd Aloui.*

Qoubba de Sidi 'Abd ben Edzra.

Avec un cimetière. Il serait venu du Gharb au temps des Turks.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben Edzra.

Il est enterré dans cette mosquée. Voici la généalogie de cette famille.



1. Cf. sur le pays des Beni Ouarsous, C. de Mauprix, *Six mois chez les Trâras*, p. 385.

Bit Sidi Moḥammed ben Djâhed.

Il était venu des Beni Ḥamlil et est enterré là. Les Beni Ḥamlil ou Ḥamlin sont une tribu marocaine, au sud d'Oudjda et des Beni Saʿïd : elle a fourni un grand nombre de marabouts aux Beni Ouarsous et aux Oulḥâṣa Gheraba.

Ḥaouch Sidi 'l-ʿAbid.

C'était un dévot (عابد) dont on ne sait pas le nom.

Ḥaouch Sidi Slimân.

Il était venu des Beni Ḥamlil.

Ḥaouch Sidi Moḥammed Amghar.

Il était venu des Beni Ḥamlil est enterré là[1].

1. Ce nom indique une origine berbère. La racine √M R' R a donné en Taïtoq et en Ahaggar *amr'ar* ⵔⵗⵎ, pl. *imr'aren* ⵏⵔⵗⵎ, chef; en Zouaoua, à Taroudant, en Temsaman, en Chaouia, en Chelḥa, à Bougie, en Tazeroualt, en Haraoua, en Zenaga; chez les B. Ḥalima : *amr'ar* امغار, vieux, vieillard; pl. *imr'aren* يمغارن, en Taïtoq : *tamr'ar* ⵔⵗⵎⵜ, dignité; en Zouaoua : *themr'er* تمغر, vieillesse; en Ahaggar : *timer'ri* ·ⵔⵗⵎⵜ, grandeur ; à Bougie : *thimr'erth* تمغرث, vieillesse; en Zouaoua : *themr'er* تمغر, vieillesse; en Taïtoq : *tamr'eri* ·ⵔⵗⵎⵜ, grandeur ; en Zouaoua : *themour'er* تموغر, grandeur ; *imr'our* يمغور grandir; f. hab. *tsemour'our* تموغور, f. fact. *semr'er* سمغر, agrandir; f. hab. *semour'ar* سموغار; dans les K'çour : *mr'ar* مغار, être grand; en Temsaman, chez les B. Ouriar'en *imr'er* يمغر, grandir; en Temsaman : *semr'er* سمغر vénérer; chez les B. Meṇacer : *mor'er* مغر, grandir; en Chaouia : *noumr'er* نومغر vieillir; en Zouaoua : *asmour'er* اسموغر, agrandissement; au Djebel Nefousa : *amr'er* امغر, grandir : *imr'ar* يمغار, action de grandir. La racine dérivée √M K' R a donné au Djebel Nefousa : *mok'ri* مقرى, être grand; à Aoudjila : *mok'ar* مقار, être grand; en Taïtoq, chez les Aouelimmiden, à Ghat : *ammek'k'ar* ⵔ···ⵎ, grand, frère aîné; à Ghdamès : *mok'our* مقور, grand; au Djebel Nefousa : *mok'k'or* مقر, être grand; en Zouaoua : *mouk'k'ar* موقر, être grand; à Taroudant ; *mek'k'our* مقور, grandir; à Bougie : *mek'k'er* مقر, grand; *imek'h'er* يمقر, grandir continuellement; à Ghat :

Ḥaouch Sa'dah.

On croit qu'il était venu du Maghrib : il est enterré là.

Ḥaouch Sidi Bou 'Azza.

Client de Sidi Aḥmed ben Dra' : il est enterré là.

Ḥaouch Sidi 'Isa.

Ce saint est ancien et venu des Beni Ḥamlin.

Ḥaouch Sidi 'Ali ben 'Ameur.

C'était un solitaire qui fut enterré là.

§ 2. — *Znina* [1].

Ḥaouch Sidi 'l-Ḥasen.

Il était venu des Beni Ḥamlin et est enterré là.

§ 3. — *Fentrousa.*

Bit Sidi 'l-Mokhtâr.

Fils de Sidi Moḥammed ben Dra'.

mak'ornen /|O···⊐, les grands ; chez les B. Menacer, les A. Khalfoun, B. Ḥalima, au Mzab, au Dj. Nefousa, en Zouaoua, en Harakta, en Temsaman, en Chelh'a, chez les Bot'ioua ; *amok'ran* امقران, grand ; à Doubdou . *imek'k'our* يقور, être grand; au Gourara : *amek'k'ar* امقار, grand ; à Bougie : *amek'ran* امقران, grand ; à Taroudant : *imek'k'ouren* يقورن, grand; au Mzab, chez les B. Ḥalima, dans les K'çour, au Djebel Nefousa, en Harakta, à Tiattaf, chez les B. Iznacen, au Djerid, chez les A'chacha : *amek'k'eran* امقران, grand; chez les Aouelimmiden : *amek'k'eran* |O···⊐, grand ; chez les Kibdana, les Guélâia, les Haraoua : *amok'k'eran* امقران, grand ; chez les Temsaman, les B. Ouriar'en : *amek'k'aren* امقارن, grand. On trouve la variante $\sqrt{\text{M G R}}$ en Sergou · *amgar* O¡⊐, vieux ; en Chelḥa *moggar* مݣار, être grand ; et la variante $\sqrt{\text{M J R}}$ en Zénaga : *amjer* امزر, roi.

1. Cf. sur Znina, altéré en Aznaina, C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 366.

Ḥaouiṭa Sidi Bel Ḥarech.

Il descendait des chérifs de Fâs et est enterré là.

Ḥaouch Sidi 'l-Garib.

C'était un étranger qui fut assassiné et dont on ne savait pas le nom ; il est enterré là.

§ 4. — *Oulâd Haroun.*

C'est la fraction la plus riche et la plus peuplée des Beni Ouarsous[1].

Mosquée de Sidi 'l-Akhal.

Il était venu du côté du Chelif de chez Sidi Lakhdhar ben Khallouf.

Bit Sidi 'Ameur.

Il était venu des Beni Ḥamlin et est enterré là.

Bit Sidi 'Ali ben Qachouch.

Son origine est inconnue ; il est enterré là.

Bit Sidi 'Abd er-Raḥman.

Il était venu anciennement des Beni Ḥamlin ; il est enterré là.

§ 5. — *Oulâd Zekri.*

Qoubba de Sidi 'Abd el-Ḥaqq, ancienne.

Qoubba de Sidi Mohammed (ben Bou Djema'a) ben Mousa.

C'est celui qui est appelé par erreur Sidi Mousa par C. de Mauprix. « Au sommet du plateau, une coupole

1. Cf. sur les Oulâd Ḥaroun, C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 372-374.

blanche ; c'est le marabout de Sidi Mousa, Monseigneur Moïse, et, isolés à cinquante mètres l'un de l'autre, deux magnifiques oliviers étendant leurs rameaux : ce sont les plus beaux que j'aie jamais vus avec leurs bras puissants tordus en tous sens[1] ». D'après une tradition, ce serait le marabout qui aurait planté ces arbres. Voici la généalogie que m'a communiquée son descendant.

Sidi Aḥmed el-Mokhfi
venu de la Saguiat el-Ḥamra et enterré à Géryville
|
Sidi Moḥammed el-Khaoual
Il a une qoubba sur le territoire de Nédromah et avait étudié à Tlemcen
près de Sidi Senousi
|

Sidi Mousa	Sidi Aḥmed el-Khaoual	Sidi 'Ali	Sidi 'Aïssa
Bou djema'a		enterrés chez les Beni Mishel.	
Moḥammed			
Sidi Bou Nouar			
Sidi Aḥmed			

Ḥaouch Sidi 'l-Madani.

Il était venu des Oulâd Hasin ben Mousa, des Oulâd Sidi Cheïkh et est enterré là. « Un petit monument à tour hexagonale, qui a dû être autrefois surmonté d'une coupole, couronne le plateau bordé de rochers. Au pied de ce marabout qui tombe en ruines et sous la protection de Sidi 'l-Madani auquel il est dédié, les Oulâd Zekri qui ont leurs maisons sur ce terrain, enterrent leurs morts dans un petit cimetière au milieu des champs d'orge[2] ».

1. C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 364.
2. C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 362, avec une vue des environs.

§ 6. — *Gaouâsem.*

Qoubba de Sidi Moḥammed Chérif.

Venu du Gharb.

Qoubba de Sidi Mouley Baghdâdi.

Venu de l'Orient. Il a donné son nom à une rivière, l'Oued Mta' Mouley Baghdâdi, affluent de l'Oued El-Ḥammâm[1].

Ḥaouch Sidi Bou Ṣâber.

C'était un ṭâleb dont on ignore l'origine.

§ 7. — *Souâber.*

Peut-être ont-ils pris leur nom de Ṣâber, enterré chez les Gaouâsem.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben Dhiaf.

Il y eṣt enterré. Il était originaire et était antérieur à Sidi Guendouz.

§ 8. — *Oulâd Bou Ḥassoun.*

Qoubba de Sidi Ṭâïr, ancienne.

Qoubba de Sidi 'Abd er-Raḥmân.

Il était qâdhi de la zaouyah d'El-Khaouaṣ.

§. — *Oulâd Mazaraïn.*

Au pied du Djebel Gorina (la petite corne), dans le

1. Cf. une vue de la vallée de l'Oued el-Baghdâdi, dans C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 387. D'après lui, ce Mouley El-Baghdâdi serait Sidi 'Abd el-Qâder el-Djilâli. Il est à remarquer toutefois que dans les endroits qui sont consacrés à ce dernier, il a gardé son nom. Cf. une description de *Oua'da* en son honneur avec une vue de la fête, dans C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 388, 390.

douar Mazaraïn, il existe un ḥaouch portant le nom de Sidi ʿAbd el-Moumen, mais celui-ci n'a que le nom de commun avec le fondateur de la dynastie des Almohades. Suivant les traditions du pays, ce ʿAbd el-Moumen dont le nom n'est pas connu, était venu, à une époque reculée, de la tribu des Msirda dans le cercle de Lalla Maghnia. Sa famille était originaire d'Espagne et elle a encore des représentants chez les Beni Iznacen. Il mourut chez les Mezaraïn et fut enterré dans le ḥaouch qui existe encore aujourd'hui

Mosquée de Mouley Idris, ancienne.

Il était venu de Fâs.

Ḥaouch Sidi Moḥammed ben Guennoun.

Il était venu de Mascara.

Ḥaouch Sidi ʿAoun Allah, ancien.

C'était un chérif du Gharb qui y est enterré.

Bit Sidi Sfiyân (Sofyân) eth-Thaouri.

La montagne de Sidi Sfyân « est, après le Tadjera, le sommet le plus élevé de ce rameau littoral de la chaîne des Trâras; ces deux montagnes, séparées par une profonde cassure, offrent une similitude d'aspect étonnante. Ce sont deux énormes masses abruptes de rochers qui forment un singulier contraste par leur blancheur et leur stérilité absolue avec les pentes toutes couvertes de jardins et de vergers, du sein desquelles elles émergent. Vu du Sud-Est, leur profil est exactement le même[1] ». Sofyân eth-Thaouri naquit en 95

1. C. de Mauprix *Six mois chez les Traras*, p. 392. Cf. *op. laud.*, p. 394-396 quatre vues de Sidi Sfyân et des environs.

hég. (713-714), ou suivant d'autres en 96 (714-715) ou en 97 (715-716) à Koufa qu'il quitta pour se rendre à Basra en 199 hég. où il mourut en 161 hég. (777-778). Il passait pour le plus instruit en ce qui concerne ce qui est licite ou ce qui est défendu[1]. Il avait le don des miracles : ainsi, il raconte lui-même que tandis qu'il voyageait avec Cha'bân et Râ'i, ils rencontrèrent un lion qui s'adoucit à leur vue et les flatta comme un chien [2]. Sa renommée dut être portée dans le Maghreb par 'Omar ben Moḥammed ben Sa'ad qui fut nommé qâdhi par Idris II. Il avait suivi en Orient les leçons de Mâlek et de Sofyân eth-Thaouri [3].

Bit Sidi Yaḥya.

Il était venu anciennement des Beni Ḥamlil et est enterré là.

Bit Sidi Sa'id.

Il était venu des Beni Ḥamlil et est enterré là.

1. Cf. sa biographie dans Ibn Khallikân, *Ouefayât el-'Ayân*, Boulaq, 1299 hég. 2 v. in-4, t. I, p. 263 ; Ech-Cha'arâni, *Eṭ Tabaqat el-Kobra*, Le Qaire, 1305 hég., 2 v. in-8°, t. I, p. 46-49 ; Goldziher, *Mohammedanische Studien*, t. II, p. 48, 201.

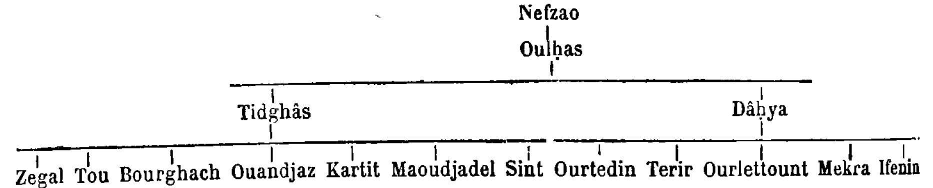
2. Aḥmed el-Yafe'i, *Roudh er-riah'in*, Le Qaire, 1302 hég., in-8°, p. 145. Une autre anecdote lui attribue une vision céleste (*ibid.*, p. 241). Cf. aussi une recommandation de Sofyân eth-Thaouri dans Behâ eddîn El-'Amili (*Kechkoul*, Le Qaire, 1316 hég., in-4°, p. 102-102) et ses conseils sur la dot (El-Ibchihi, *Mostat'ref*, Boulaq, 1292 hég., 2 v. in-4°, t. II, p. 68), sa réponse à La Mekke à une question sur le monde (El-Qalyoubi, *Naouâdir*, Le Qaire, 1302 hég., in-8°, p. 78), son respect pour Abou Ḥanifah (Dugat, *Histoire des philosophes et des théologiens musulmans*, Paris, 1878, in-8°, p. 258).

3. Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarṭâs*, p. 25.

CHAPITRE VII

Oulhâṣa Gheraba[1].

Le nom des Oulhâṣa (ولهاصة) est celui d'une fraction qui joua un certain rôle dans l'histoire du Maghreb central et de l'Ifriqyah. C'était, suivant Ibn Khaldoun [2], une des branches de la tribu des Nefzaoua, fils de Loua l'aîné, issu par Botr de Zaḥḥik, fils de Madghis el-Abter. Leur famille descendait de deux aïeux : Tidghas (تيدغاس) et Dâḥya (داحية), fils de Nefzao. Tidghâs est aussi l'ancêtre des Ouarfadjoumma dont les excès à Qaïrouân soulevèrent contre eux jusqu'aux Kharedjites [3]. Voici la généalogie que donne Ibn Khaldoun.



On remarquera qu'aucun de ces noms, à moins qu'on ne rapproche Terir de Trâra, ne s'accorde avec

1. Cf. une carte de leur territoire dans Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VII, 1887, p. 6.

2. *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 91-92, 114-115 ; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 170-173, 227.

3. Cf. mon mémoire sur les *Sanctuaires du Djebel-Nefousa*, Paris, 1899, in-8°, p. 22 et les sources citées.

ceux des fractions actuelles des Oulḥâṣa Gheraba. Les Ouarfadjoumma, du reste, habitèrent dans l'est du Maghreb, et même Ibn Sabiq et les généalogistes berbères de son école prétendaient que les descendants de Tidghâs appartenaient à la branche des Loouaṭa et habitaient l'Aourâs [1].

Nous ne savons ni à quelle époque, ni dans quelles conditions une fraction des Oulḥâṣa s'établit dans la région qu'elle occupe aujourd'hui [2], mais Ibn Khaldoun [3] nous rapporte que, tandis qu'une fraction des Oulḥâṣa habitait dans la plaine de Bône où elle s'était complètement arabisée, une autre, celle qui nous occupe, établie dans la région maritime de Tlemcen, était l'alliée des Koumia, tant à cause de la communauté d'origine que des liens d'une alliance formelle [4]. Les Oulḥâṣa

1. N'y aurait-il pas lieu, cependant, de rapprocher du nom de Tidghâs celui de Tidghighest, donné à une rivière qui suit en partie la route de 'Ammi Mousa à Tiharet?

2. D'après Mac Carthy (*Algeria romana*, p. 50, 51, 53) le pays des Oulḥâṣa, comme celui des Oulâd Khelfa, des Oulâd Abd Allah et des Oulâd Zaïr, aurait été occupé par les Teladousii de Ptolémée. Cf. aussi Cat, *Essai sur la province de la Maurétanie césarienne*, p. 76-77.

3. *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 115; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 230.

4. Bou Râs (*Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, p. 188), rapporte que le célèbre qâdhi de Cordoue, El-Mondzir ben Sa'ïd, mort en dzou'l qa'dah 366 hég. (juin-juillet 977) (var. 383 hég.) était né chez les Oulḥâṣa. Fatḥ ibn Khaqân (*Maṭmaḥ el-Anfos*, Constantinople, 1302 hég., p. 37-46) et El-Maqqari (*Analectes*, t. I, p. 400-475) lui donnent le surnom d'El-Ballouṭi (البلوطي); de même Edh-Dhebbi (*Bighyat el-Moltamis*, éd. Codera et Ribera, Madrid, 1885, in-8° p. 450-452). Cf. aussi El-Khochani, *Histoire des qadhis d'Espagne*, cité par Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, Leyde, 1860, 4 v. in-12, t. III, p. 117 et Ibn el-Athir, *Kâmil*, Le Qaire, 12 v. in-8°, t. VIII, p. 267. Ce surnom de Ballouṭi venait de Faḥs el-Ballouṭ, près de Cordoue. La famille d'El Mondzir était seulement originaire des Soumata, une des fractions nomades des Oul-

embrassèrent avec ardeur le parti des Almohades et leur affaiblissement coïncida avec celui de cette dynastie[1]. A la fin du XVIe siècle, Gramaye mentionne les Oulḥâṣa sous le nom de Gualaza et parle de leurs villages habités par une nombreuse population, mais il ne fait pas l'éloge de leur agriculture[2].

En 1242 hég. (1826-27) les Oulḥâṣa établis dans les plaines de Zidour, se révoltèrent contre Ḥasan, le dernier bey d'Oran, refusèrent de payer l'impôt et massacrèrent les cavaliers du bey. Celui-ci marcha contre eux, resta trois jours dans la plaine qu'il ravagea mais ne put atteindre les Oulḥâṣa qui s'étaient réfugiés dans les montagnes et n'en descendirent que lorsqu'ils eurent obtenu une diminution d'impôts[3]. Depuis la conquête, les Oulḥâṣa partagèrent la destinée du reste des Trâras.

§ 1. — *Zouanif* (زوانيف).

Ils tirent leur nom de leur ancêtre Sidi 'Ali Zinef.

Mosquée de Sidi Moḥammed Choaïref, ancienne.

Ce saint était venu des Oulâd Khalfa, de 'Aïn Temouchent. Il est enterré dans la mosquée.

ḥasa, sans doute de ceux des environs de Bône. Cf. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber* t. VI, 105-106; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 204.

1. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 127-128; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 254-255.

2. « Hordeumque et carduos, peponesque magis quam frumentum producentes » (*Africa illustrata*, IIe partie, p. 49).

3. Walsin Esterhazy, *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*, p. 225.

Mosquée de Sidi Moḥammed bel Madani.

Elle est de construction française. Ce saint, qui était frère de Sidi Ḥosaïn bel Madani, est enterré dans sa qoubba, voisine de la mosquée.

Mosquée de Mouley Idris.

Là est enterré Sidi ʿOthmân, ancien marabout.

Mosquée d'El-Qsabi, ancienne.

Ḥaouiṭa de Sidi Bou Bekr.

Ḥaouiṭa d'Omm Khansa.

Avec un cimetière.

Ḥaouiṭa de Sidi Djama ʿAgharem.

On raconte qu'au dessus de la qoubba est une ville arabe dont il est resté des ruines ; mais la plus grande partie a glissé dans la mer. Le nom de ce personnage est assez singulier, il signifie : Monseigneur (de) la mosquée de la ville. Le dernier mot est d'origine berbère [1].

Ḥaouch Sidi Raḥmoun, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et fut enterré là. Ses descendants vivent encore dans le pays. On trouve dans une ḥaouiṭa, au dessous de Nédromah, à droite de la route de cette ville à Nemours, une tombe avec l'inscription suivante,

1. Il se rattache à la racine $\sqrt{\overline{\text{R' R M}}}$ qui a donné au Mzab : *ar'erem* اغرم, ville, pluriel *ir'ermaouen* يغرماون ; en Ahaggar et en Taïtoq : *ar'erem* ⊐O⁝, ville, plur. *ir'erman* I⊐O⁝; chez les Aouelimmiden : *ar'erem* ⊐O⁝, ville ; à Ghat : *ar'ar'am* ⊐⁝O, ville. On peut y rattacher la variante $\sqrt{\overline{\text{R' R B}}}$, qui a donné en Chelḥa de Tazeroualt *ar'erab* اغراب, ville, plur. *ir'orban* يغربان. La variante $\sqrt{\overline{\text{I R M}}}$, fournit en Zenaga *irmi* يرمى, ville, plur. *armoun* ارمون.

qui paraît être celle d'un personnage de la même famille :

هذا قبر الاسعد (؟) 1
الشاب ملا (*sic*) 2
منصور بن الشريف الحسنى 3
والحاج . . . . ن رحمون 4
رحمة الله عليه 5

1. Ceci (est) le tombeau du très fortuné
2. Le jeune Moula
3. Manṣour fils du Chérif el-Hasani
4. et pèlerin...... n Rahmoun
5. La miséricorde de Dieu soit sur lui.

D'après la tradition du pays, cette tombe serait vieille de trois siècles. Sur une autre pierre martelée qui se trouve auprès, on peut encore déchiffrer رحمون.

Ḥaouch Sidi 'Abd Allah ben Dzi 'l-Kaḥla.

Il est enterré près de la mosquée du douar.

Ḥaouch Sidi Yaḥya ben Cheritat.

Il y fut enterré à l'époque de l'arrivée des Français.

§ 2. — *Beni Ikhlef.*

Peut-être tirent-ils leur nom de Sidi Ikhlef, enterré dans une ḥaouiṭa du douar Ṭirbân. Il y a aussi une mosquée de Sidi Ikhlef chez les Beni Ikhlef. Suivant la tradition, le saint vivait au temps des Turks. Il est possible aussi, malgré la prétention des gens du douar Ṭirbân de posséder son tombeau, qu'il s'agisse ici d'un Sidi Ikhlef originaire de l'Ouest. Parti de la Saguiat el-Ḥamra, il

vint s'établir chez les Hachem Gheraba de l'Eghris, où il recruta des serviteurs religieux, puis alla demeurer chez les Sa'ouda, près de Tala Yezid, au dessus de Blida, où il eut à soutenir une lutte contre le marabout suspect, Bou Rkhiṣa ; vainqueur grâce à divers miracles, il finit ses jours dans ce pays au milieu du XVIe siècle; on montre encore son tombeau sur la rive droite de l'Oued er-Reḥṭa [1].

Mosquée de Sidi Ikhlef.

Ḥaouiṭa de Sidi En-Nâṣer, ancienne.

§ 3. — *Ṭirbân* (طيربان).

Une tradition locale explique ce nom par طير بان « un oiseau est apparu ».

Mosquée de Tirbân.

Ce saint paraît être l'ancêtre éponyme de la tribu. Auprès de la mosquée est un cimetière où sont enterrés Sidi Moḥammed ben Raḥo qui y a une ḥaouiṭa et Sidi Moḥammed Bou-Chtati qui y a une qoubba.

Qoubba de Sidi 'Ameur ben 'Aïcha.

Il était des Oulḥâṣa et fut enterré dans cette qoubba. Ses descendants vivent encore.

Qoubba de Sidi 'Abdallah ben 'Ameur.

Qoubba de Sidi 'Ameur ben 'Abdallah ben 'Ameur ben 'Aïcha.

Qoubba de Sidi Moḥammed ben Raḥo.

1. Cf. Trumelet, *Les Saints de l'islam*, p. 108-155.

Ḥaouch de Sidi Mouley ʿAli, ancien.

Il y est enterré.

Ḥaouch Sidi Saʿïd, ancien.

Il y est enterré.

Ḥaouch Sidi Baqenâdil.

Ce saint était des Oulḥâṣa. Il est ainsi nommé des lumières (قنادل) qu'on allume près de son tombeau. On trouve aussi au Maroc un Sidi Boknâdel (= Bou Qenâdil ou Ba-Qenâdîl)[1] dont le nom doit avoir la même origine.

Ḥaouch Sidi Bel Gharib.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Bou Nouâr.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Moḥammed Gherisi.

Comme son nom l'indique, il s'agit d'un marabout de l'Eghris, peut être Sidi Moḥammed ben ʿAbd el-Djebbâr, dont la famille était de Figuig et qui alla s'établir dans l'Eghris vers la fin du XIe siècle de l'hégire[2].

Ḥaouch Sidi Moḥammed Daḥoui.

Quoique les gens prétendent qu'il est enterré là, il est probable qu'il s'agit de Sidi Moḥammed, un des douze fils de Sidi Abd er-Raḥmân ben ʿAli, plus connu sous le nom de Sidi Daḥo, qui se prétendait chérif issu de Ḥasan et qui mourut en 1060 de l'hégire (1650 J.-C.); il est enterré à Râs el-Ma de Toudmam, près de

1. Westermarck, *The nature of the Arab Ginn*, Londres, 1900, grand in-8°, p. 258.
2. Cf. ʿAbd er-Raḥmân et Tidjânî, *Le collier de perles précieuses*, trad. Guin, *Revue africaine*, n° 203, 1891, p. 256.

Mascara, dans le haut bassin de l'Oued Fergoug. Il est l'objet d'un ouvrage intitulé الياقوت والمرجان في مناقب سيدي عبد الرحمان. Une fraction du douar-commune des Oulâd Sidi Daḥo, dans l'arrondissement de Mascara, porte encore le nom d'Oulâd Sidi Moḥammed[1].

Ḥaouch Sidi 'l-Beyâ'.

Le nom de ce saint (le *Vendeur*) vient de ce que, quand on veut vendre une vache ou autre chose, on dépose un peu de terre sur son tombeau[2].

Ḥaouch Sidi Ikhlef.

§ 4. — *Oulâd Bou Nouâr.*

Mosquée de Bou Nouâr.

Ce saint était venu de l'Ouest. Il est enterré dans un endroit appelé Bet'ioua et a encore des descendants dans le pays. La tradition rapporte que sa mosquée fut bâtie par Sidi Moḥammed ben 'Ali Kebir (Sidi Moḥammed el-Kebir, le bey d'Oran?). Elle est située sur le bord de la Tafna[3].

Zaouya de Sidi Moḥammed el-Djazouli, des Bet'ioua.

On trouve auprès d'elle une qoubba. Si ce saint est originaire du Maroc, il pourrait être le même que le cheikh Abou Abdallah Moḥammed ben 'Abdallah ben 'Othmân el-Djazouli et-Tamtarouti (التمتروتي) qui mourut

1. Cf. 'Abd er-Raḥmân et Tidjâni, *Le collier de pierres précieuses*, tr Guin; *Revue africaine*, nº 203, 1891, p. 25-264.

2. Cf. chez les chrétiens, la croyance à S. Expédit; *Mélusine*, t. IX, 1890, in-4º, p. 169, 170, 287.

3. Cf. une reproduction dans C. de Mauprix, *Six mois chez les Traras*, p. 355 et la description d'une *oua'ada* (*ibid.*, p. 390).

en 1012 hég. (1603-1604)[1]. Nous trouvons aussi un autre Moḥammed ben ʿAli el-Djazouli El-Kefif qui mourut en 1009 hég. (1600-1601), fut enterré dans la zaouya de Sidi ʿAbd Allah ben Saʿïd et dont le tombeau était l'objet de visites pieuses[2].

Ḥaouch Sidi Moḥammed.

Il est enterré là. Une tribu de la commune de Remchi porte ce nom[3].

Ḥaouiṭa de Sidi 'l-Manqor, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Ghilès, ancien.

Il est enterré là. Le nom, altération d'*Aghilas ar'ilas*, indique une origine berbère[4].

Ḥaouch Sidi 'n-Nâṣer.

Près de celui de Sidi Ghilès. Il était venu des Beni Ḥamlil.

Ḥaouiṭa de Sidi Moḥammed, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

§ 5. — *Beraṭla* (براطلة).

Mosquée de Sidi Maḥboub.

Ce saint est enterré dans le cimetière de Sidi Aḥmed Ouchteti.

1. Cf. Moḥammed El-Ofrani, *Ṣafouah*, p. 88.
2. El-Ofrani, *Ṣafouah*, p. 134.
3. Cf. sur les descendants de Sidi Ouriach, Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, p. 48-49, et les sources citées, note 1 de la p. 49.
4. Il appartient à la racine √R' L S qui a donné dans les K'çour, en Zouaoua, chez les Aït Khalfoun, les B. Ḥalima, les Beni Menacer, les Haraoua, les Aʿchacha, à Bougie, à l'Ouarsenis : *ar'ilas* اغيلاس, panthère, pl. *ir'ilasen* يغيلاسن. La variante √R' R S a formé chez les Guelâia et les Bot'ioua : *ar'iras* اغيراس, panthère, plur. *ir'irasen* يغيراسن.

La mosquée est de construction ancienne, mais elle a été réparée.

Ḥaouch Sidi Moḥammed ben ʿAbd Allah.

Il vivait au temps des Turks et est enterré là.

Ḥaouch Sidi ʿAbd Allah, ancien.

Il était venu des Beni Ḥamlil et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Bou Midian ben ʿAllâl.

Il mourut il y a soixante ans environ et est enterré là.

Ḥaouch Sidi ʿAbd el-Djelli ancien.

Il est enterré là.

Ḥaouiṭa Sidi Aḥmed et-Trâri.

Il était originaire des Beni ʿAbed, vivait il y a une vingtaine d'années et fut enterré près de Sidi Moḥammed ben Raḥo.

§6. — *Lebghâl.*

Mosquée de Sidi 'l-Akhdhar Bou Khallouf.

Ḥaouch Sidi Ouriach Agherem, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et n'est pas à confondre avec le saint du même nom, originaire des B. Ouriach, près de Sebdou, qui au VIIe de l'hégire passa en Espagne, puis revint au Maroc où il est enterré chez les Guelâya.

Ḥaouch de Sidi Brahim.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouiṭa de Sidi Mousa, très ancien.

Il était de Bâb el-Fatḥ, Oulḥâṣi d'origine, et est enterré là.

Ḥaouiṭa Sidi ʿAissa ben Douma Oulḥaṣi.

Ses descendants vivent encore chez les Oulḥâsa Cheraga.

§ 7. — *Chabla.*

Zaouya de Sidi Moḥammed ben ʿAli.

Ce saint qui est des Oulḥâṣa, y est enterré dans une qoubba d'origine récente.

Qoubba de Sidi Aḥmed et-Tedjini.

Il naquit en 1150 de l'hégire (1737-1738) à ʿAïn Mâdhi. Son père se nommait Sidi Moḥammed ben El-Mokhtâr et prétendait remonter à Ḥasan, fils de ʿAli. Il est le fondateur de l'ordre religieux des Tidjânya. Il mourut le 14 de chaouâl 1230 (19 septembre 1815) et fut enterré dans sa zaouya à Ḥoumat el-Blidah el-Gharouryah. Sa vie et ses doctrines sont exposées dans le جواهر المعانى فى مناقب ابى العباس احمد التجانى[1] qu'on désigne généralement sous le nom de *Kounnech* et qui fut composé par un de ses disciples, ʿAli el-Harâzimi el-Fâsi vers 1213 hég. (1798-99)[2].

§ 8. — *Oulâd Bachir.*

Ḥaouiṭa Sidi Embarek.

Ḥaouiṭa de Sidi ʿAmer, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

1. Publié à Fâs, en 2 vol. in-4°.
2. Cf. Arnaud, *Histoire de l'Ouali Sidi Aḥmed et-Tidjani* (*Revue africaine*, t. V, 1861, p. 468-471) ; Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 416-451 ; R. Basset, *Les manuscrits des Zaouyas de Aïn Madhi et Temasin*, Alger, 1886, in-8°, p. 14-15; Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, p. 413-441 ; Doutté, *L'islam algérien en 1900*, p. 77-78.

Qoubba de Sidi ʿAmarah.

Il y est enterré.

Ḥaouch Sidi ’l-Fadhâil.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Bel-Lebna, ancien.

Il est enterré là.

Ḥaouch Sidi Mahmaz.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Bou Qichcha, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Deux Ardjâm (tas de pierres) et Mâqâmât.

Ils sont anciens, près d’un cimetière.

§ 9. — *Beni Ziana.*

Qoubba de Sidi Aḥmed bou Delâl.

Il était des Oulḥâṣa et mourut au temps de Sidi ’Abd el-Qâder el-Dijlâli (?).

Ḥaouiṭa de Sidi ’l-Aradj.

Il était des Oulḥâṣa, vivait il y a environ un demi-siècle et est enterré là.

Ḥaouiṭa de Sidi ʿAbd el-Qâder el-Djilâli.

Qoubba de Sidi Bachir ben Agheras.

Il vivait il y a une soixantaine d’années et est enterré là. Sa postérité existe encore. Son nom est d’origine berbère[1].

1. Il appartient à la racine $\sqrt{\text{R' R S}}$ qui a donné chez les Beni Menacer : *ar’eras* اغراس, ruche ; Ouarsenis : *ar’ras* اغراس, et les diminutifs ; Chelḥa :

§ 10. — *Ouláâd Bou Ḥamidi.*

Ḥaouiṭa de Sidi 'l-Akhdhar, ancien

Il était des Oulḥaṣa. La ḥaouita est située près de la Tafna.

Ḥaouiṭa des Beni Ḥamlil.

Venus du Gharb.

Ḥaouiṭa Sidi Sa'da.

Il est enterré là.

§ 11. — *Hedahda.*

Ḥaouch Sidi Moḥammed el-Ouirdâni.

ancien.

Ce saint était Oulḥâṣi et le ḥaouch se trouve sur le port Ouardânya qui aurait été, d'après Mac Carthy[1], suivi par Cat[2], le Portus Cæcilii de l'Itinéraire d'Antonin. Ḥiṣn el-Ouardânya (حصن الوردانية) à deux milles de Ḥiṣn el-Forous et à quatre milles de Honaïn est mentionné par El-Bekri[3] comme un château situé sur le sommet d'une montagne qui touche à la mer. El-Edrisi se contente de le nommer[4].

thar'erast ثغراست, ruche, pl. *thir'ourasin* ثغوراسين; Bougie : *thar'erasth* ثغراست, ruche, pl. *thir'arasin* ثغراسين; Zouaoua : *thar'ourast* ثغوراست, ruche, pl. *thir'ourasin* ثغوراسين; Guelâia : pl. *thir'erasen* ثغراسن, ruches.

1. *Algeria romana*, p. 32.

2. *Essai sur la province romaine de Maurétanie césarienne*, p. 158. C'est par erreur que Hartmann (*Edrisii Africa*, Goettingen, 1796, in-8°, p. 187) dit que Ouardânya est peut-être le port de Honaïn.

3. *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 80; trad. franç., p. 186.

4. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 172 du texte, p. 206 de la traduction.

Ḥaouch Sidi Mousa ben ʿAli, ancien.

Il était des Oulḥâṣa, vivait au temps de Sidi Yaʿqoub et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Aḥmed Ould Moḥammed, ancien.

Il est enterré là.

Ḥaouch Sidi Bel Maṣabiḥ.

Derviche d'origine inconnue; il est enterré là.

Ḥaouch Sidi Aḥmed ben Ṣalaḥ.

Près d'un grand cimetière. Ce saint est ancien et est enterré là.

Maqâm Mouley ʿAbd el-Qâder El-Djilâli.

§ 12. — *Oulâd ʿAïcha.*

Cette fraction descend d'Ibrahim el-Maghrâoui fils de Moḥammed fils d'Abou Yaʿqoub, le chérif ḥasani. Elle est apparentée à la fraction des Oulâd Sidi ʿAfif de Mostaganem, des Oulâd Sidi Moḥammed ben Yaḥya de l'Eghris.

Mosquée de Sidi Ḥosaïn.

Ce saint qui était du pays, vivait il y a cinq siècles. Il est enterré dans une qoubba près de la mosquée et n'a pas laissé de postérité.

Mosquée de Sidi 'l-ʿAkhdhar, ancienne.

Ḥaouch Sidi 'n-Nâṣer.

Venu anciennement de chez les Beni Ḥamlil; il est enterré là.

Ḥaouch Sidi Belqâsem, ancien.

Originaire des Oulḥâṣa. Il est enterré là.

Ḥaouch d'Ommat el-Barka.

La tradition la donne pour une des filles de Sidi 'Abd el-Qâder el-Djilâli. Toutefois je n'ai pas trouvé ce nom, qui n'est peut-être qu'un surnom, parmi ceux des filles de ce saint, qui, suivant quelques-uns, en aurait laissé 22, en plus de ses 27 fils.

Ḥaouch Sidi Mahdi, ancien.

Originaire des Oulḥâṣa et enterré là.

Ḥaouch Sidi Bou Dris.

Auprès d'un cimetière. Ce saint qui était ancien est enterré là.

Ḥaouch Sidi Mohammed ech-Chérif.

Il était venu anciennement des Beni Ḥamlil. Peut-être est-il le fils du chérif ḥasani Abou Yâ'qoub, et le père de huit fils, parmi lesquels Ibrahim el-Maghraoui, l'ancêtre de la fraction des Oulâd 'Aïcha.

Ḥaouch de Sidi Mas'oud, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouch de Sidi 'Ali ben Drider, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouiṭa de Sidi Abd el-Qâder El-Djilâli.

Ḥaouiṭa de Sidi Ahmed ben 'Amar, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Qoubba de Sidi 'l-Ḥosaïn.

§ 13. — *Oulâd Bou Haddou.*

Ḥaouch de Sidi Mohammed el-Ḥabib, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouch de Sidi Daḥman bou Chikhi.

Il était originaire des Oulâd Sidi Cheïkh et a donné son nom à l'oued Daḥmân.

Ḥaouch de Sidi Bou ʿAmâmah.

Il était venu anciennement des Beni Ḥamlil et est enterré là.

Ḥaouch de Sidi Ben Alimân bou Delal.

Mort depuis trois ou quatre ans.

Ḥaouch de Sidi Ben Zhira bou Delal.

Il est enterré là.

Ḥaouiṭa de Sidi Sâlem.

Il était venu anciennement des Beni Ḥamlil et est enterré là.

§ 14. — *Chebâbna.*

Mosquée de Sidi Ḥosaïn bel-Madani.

Il était frère de Sidi Moḥammed bel Madani. Ses ancêtres sont enterrés chez les Beni Khalled. D'après certaines traditions, ils seraient venus des Oulâd Sidi Cheïkh

Mosquée de Sidi Yaʿqoub

Le minaret est de construction française. Près de la mosquée se trouve une zaouya. Sidi Yaʿqoub était du pays, il est enterré dans une qoubba de ce nom, ainsi que son petit-fils Sidi 'l-Ḥâdj Moḥammed, fils de Sidi ʿAbd el-Qâder, dont la tombe porte une inscription. On remarquera l'analogie qui existe entre les noms de cette famille et ceux de la famille de Sidi Yaʿqoub Anejjâr enterré chez les Beni Khalled.

C'est près de la mosquée de Sidi Ya'qoub qu'en 1836, l'impéritie du général d'Arlanges, parti avec la division d'Oran pour ravitailler Tlemcen, faillit amener un désastre. L'avidité de 'Abd el-Qâder qui voulut enlever à la fois le camp et la colonne, et le courage des soldats sauvèrent la situation, mais l'effet moral produit chez les indigènes par la retraite des troupes qui perdirent 300 hommes, fut plus funeste pour l'influence française que les pertes éprouvées [1].

Ḥaouch de Sidi Bou Zenina, ancien.

Il est enterré là.

§ 15. — *Beni Ghannân.*

Ḥaouiṭa de Sidi 'Ali Berradhi el-Habouba, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

§ 16. — *Hadadna.*

Maqam et ḥaouch de Mouley 'Abd el-Qâder el-Djilâli.

Ḥaouch de Sidi Moḥammed Berrabaḥ.

Ḥaouch de Sidi Moḥammed ben 'Ameur, ancien.

Il était des Oulḥâṣa et est enterré là.

Ḥaouch Sidi Mousa Berrabaḥ.

1. Pellissier, *Annales algériennes*, t. II, p. 92-97 ; Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, 1886, p. 180-185.

APPENDICE I

LE DIALECTE BERBÈRE DE LA RÉGION ET LE DIALECTE DES BENI BOU SA'ID

On a vu que la région de Nédromah, des Koumia et des Traras était peuplée de Berbères et, quoique l'arabe se soit substitué à leur langue, la toponymie nous permet de reconnaître qu'elle se rattachait, avec quelques modifications sans importance, au groupe qui comprend encore aujourd'hui les dialectes des Haraoua, de l'Ouarsenis, des Bel Ḥalima, si voisins de ceux des A'chacha et des Beni Menacer[1]. J'ai eu l'occasion, dans les pages qui précèdent, de signaler en passant le développement de diverses racines. Voici une nouvelle liste de noms géographiques appartenant au berbère :

1° Chez les Djebala : Mersa *Tefsout* ($\sqrt{\text{F S}}$)[2]; *Ternana* sur l'Oued El-'Ayoun, affluent de droite de l'Oued *Taïma*; le Djebel *Tanerourt* : le Koudiat *Youfaf*

1. Cf. mon *Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, Paris, 1895, in-8.

2. Zouaoua : *efsou* افسو, s'épanouir, f. hab. *fessou* فسو; *ifessou* يفسو, épanouissement; *thafsa* ثفسا, éclosion; *thefsouth* ثفسوث, printemps ; Bougie : *thafsouith* ثفسويث, fin du printemps.

(√F F)[1]; le Djebel *Takrirt* (√K R R)[2]; l'Oued Mezian (√M Z I)[3]; Koudiat *Tazouggar't* (√Z OU R')[4] à l'est de la route de Lalla Maghnia; Oued *Irsi* (I R S)[5], affluent de droite de l'Oued Taïma; 'Aïn *Azelfan* (√Z L F)[6] Djebel *Tisrar*, à gauche de la route allant à Nemours.

2° Dans la Zaouyat el-Mira, le Djebel *Kerkour;* le Douar *Tafit* (√F)[7]; Douar ben *Tir'ozerin* (√R' Z R)[8]; *Tiliouin* (L)[9].

1. Zouaoua et Djebel Nefousa : *afaf* افاف, aor. *ioufaf* يوفاف, être fin, délicat; Harakta : *sefaf* سفاف, passer au crible. Cf. Zouaoua *sif* سيف, IVe-IXe f. *tsifi* تفي, passer au crible; Dj. Nefousa : *sif* سيف, cribler.

2. Cf. Dj. Nefousa : *akerra* اكرّا, caillou roulé, pl. *ikerrain* يكرّاين.

3. Voir plus loin, *s. v°* : PETIT.

4. Voir plus loin, *s. v°* : ROUGE.

5. Zouaoua : *thiirsi* ثيرسي, gorge, nœud, pl. *thiirsiouin* ثيرسيوين; Bougie : *thirsi* ثيرسي, nœud, pl. *thirsiouin* ثيرسيوين √K R S; Zouaoua, Bougie : *ekres* اكرس, nouer, VIe f. *kerres* كرّس; Zouaoua : IIIe f., *tsouakres*, تواكرس; être noué; IVe f. *tsakres*, تكرس; être noué; IIIe-VIIIe f. *tsouakras* تواكراس; IVe-VIIIe f. *tsèkras* تكراس; *akras* اكراس; action de nouer; Bougie : *thikersi* ثكرسي, nœud, pl. *thikersiouin* ثكرسيوين; *thakerrousth* ثكروست, nœud, pl. *thikerrousin* ثكروسين; *thikresth* ثكرست, nœud, pl. *thikersin* ثكرسين √I R Z Bougie : *irzi* يرزي nœud, d'un arbre, pl. *irrizen* يرّيزن √TCH R S; Mzab *atcherous* اچروس, nœud, pl. *itchrousen* يچروسن √CH R S; Ouarsenis : *acherous* اشروس; nœud.

6. Ouargla : *azelaf* ازلاف, jonc, pl. *izelafen* يزلافن.

7. Sur le développement de cette racine, cf. mes *Études sur les dialectes berbères*, Paris, 1895, in-8, p. 60-63.

8. Diminutif : *les ravins*. Voir plus loin, *s. v°* : FLEUVE.

9. Zouaoua et Bougie : *thala* ثالا, fontaine, source, pl. *thilioua* ثليوا; B. Menacer, A. Khalfoun, Ouarsenis : *thala* ثالا, fontaine; Oued-Rir', Ouargla, Mzab *tala* تالا, pl. *taliouin*, fontaine, source; Chaouia et B. Menacer : *hala* هالا, fontaine; Chaouia, Dj. Nefousa : *tala* تالا, fontaine, source; Zénaga : *il* يل, fleuve, √R; B. Ouriar'en, Bot'ioua, Temsaman, Bot'ioua d'Arzeu : *thara* ثارا, fontaine; √DJ; Bot'ioua : *thadja* ثاجا, fontaine; pl. *thadjiouen* ثجيوين.

3° Souahlia : *Tient;* Bou *Yaddes;* Si ben *Tachfin;* Si El-*Guendouz* $\sqrt{\text{G N D Z}}$[1]; Djebel *Sasnou*[2]; *Tigraou* $\sqrt{\text{G R}}$[3]; *Tassalt; Beghaoun*; Sidi 'Ali ben *Lemmou; Tabouchkourt.*

4° B. Menir : Cap *Tarse*; Bir *Tarbount*; Bab *Tairsa* ($\sqrt{\text{I R S}}$)[4]; Djebel *Settout*, près de l'O. Tléta; Aïn *Zemmour* ($\sqrt{\text{Z M R}}$)[5]; Djerf el-*Argou*; Aïn *Edment*; Douar *Mellala* ($\sqrt{\text{M L L}}$)[6].

1. Ce mot est étrange. La forme du pays serait *aiendouz* ايندوز. Cf. plus haut, p. 43, note 1; et plus loin, *s. v°* : VEAU.
2. Cf. plus loin, *s. v°* : ARBOUSE.
3. Ahaggar : *egrou* :OΓ, rencontre ; *ettigrou* :OΓ+, se rencontrer ; Ahaggar et Zouaoua *amager* OΓ⊐, rencontre ; Ahaggar : *tagerraout* +:OΓ+, rencontre ; Zouaoua : *mager* ماڤر, se rencontrer ; IV° f. *tsemager* تماڤر ; Taroudant : *mouger* موڤر, se rencontrer ; Bougie : *miger* ميڤر, rencontrer ; Zénaga : *tmegr* تمڤر, se rencontrer $\sqrt{\text{M J R}}$; Taïtoq : *amedjar* O⌶⊐, rencontre; $\sqrt{\text{J R}}$; Bot'ioua, Guélâia, Temsaman . *jerou* ژرو, rassembler; Bot'ioua . *ajerou* اژرو, foule.
4. B. H'alima, Ouarsenis : *thaiersa* ثيرسا, pl. *thiirsiouin* ثيرسيوين ; B. Menacer : *aiersa* ايرسا, soc ; $\sqrt{\text{I R Z}}$; Zouaoua : *thaierza* ثيرزا, labour, pl. *thiirza* ثيرزا ; Bougie, B. H'alima : *thairza* ثيرزا, labour ; $\sqrt{\text{G R S}}$, Zouaoua : *thagersa* ثڤرسا, soc, pl. *thegersiouin* ثڤرسيوين ; Bougie : *thagoursa* ثڤورسا, soc, pl. *thigoursiouin* ثڤورسيوين ; Dj. Nefousa : *tegirsa* تڤيرسا, soc, pl. *tegirsiouin* تڤيرسيوين $\sqrt{\text{G' R S}}$; Haraoua *thag'ersa* تڤرسا, soc, pl. *thigersiouin* ثڤرسيوين $\sqrt{\text{K R Z}}$; Bougie, Dj. Nefousa : *ekrez* اكرز, labourer, VI° f. *kerrez* كرز ; Zouaoua : *kerez* كرز, labourer ; VI° f. *kerrez* ; Touat : VI° f. *kerrez* ; Bougie : *thikerza* ثكرزا et *thakerza* ثكرزا, labour ; Dj. Nefousa : *amekraz* امكراز, laboureur ; A'chacha : *akriz* اكرز, labourer ; $\sqrt{\text{CH R Z}}$; Guélâia : *charez* شرز, labourer, VI° f. *charrez* شرز.
5. Cf. plus loin, *s. v°* : OLIVIER.
6. Cf. plus loin, *s. v°* : BLANC.

5° Nédromah : Aïn *Ar'balou*[1]; Aïn ben *Settout.*

6° B. Mishel : Bab *Tafrent* ($\sqrt{\text{F R N}}$)[2]; *Tar'ia* (R')[3]; Dar *Zardallou*; Oued *Zailou* ($\sqrt{\text{Z I L}}$)[4], affluent de la *Tafna*; Dar *Ar'erem*[5] Sr'ir sur la rive droite de cette rivière; Rokba *Tamelriret*; *Tahatrit*; Dar *Tir'ermaden*[6]; O. *Bekiou.*

7° B. 'Abed : Ras *Taounsait* ($\sqrt{\text{OU N S}}$)[7]; Aïn *Tamza*[8]; Aïn *Taouramma*; Djebel *Taouerta*; *Aoudjra.*

1. Ce mot qui se rencontre dans divers noms de lieu de l'Algérie. Ar'bal, dans la Mléta (dép. d'Oran), Bir Rabalou (Bir Ar'balou) entre Aumale et Alger, paraît être une altération de l'arabe غربال qu'on retrouve en Zouaoua : *ar'erbal.* La terminaison *ou* est quelquefois ajoutée aux mots empruntés. Cf. en Zouaoua *doud'iou* de l'arabe عود.

2. Zouaoua, Bougie : *efren* افرن, choisir, Ire f. *sefren* سفرن; VIe f. *ferren* فرن; Mzab *afren* افرن, choisir; Ghat : *afran* ⵏⵔⴼ, choisir; Zouaoua . *afren* افرن, choix; *thiferni* تفرنى, élite; Ahaggar et Taïtoq : *nefren* ⵏⵔⴼⵏ, être choisi; Ire f. Ahaggar : *sennefren* ⵏⵔⴼⵏⵙ et Taïtoq : *senefren* ⵏⵔⴼⵙ, choisir. Peut-être y a-t-il lieu de signaler la ressemblance de cette racine avec le nom des Beni Ifren qui dominèrent à Tlemcen.

3. Cf. Dj. Nefousa : *tir'i* تغى, pl. *tir'iouin* تغيوين, champ (?).

4. Beni Menacer, Ouarsenis : *zailou* زايلو, joug, $\sqrt{\text{Z I R}}$; Temsaman : *zairou* زيرو, joug, $\sqrt{\text{Z G L}}$; Zouaoua : *azaglou* ازاڭلو, pl. *izougla* يزوڭلا; Dj. Nefousa . *zaglou* زاڭلو, joug, pl. *izougla* يزوڭلا; Bougie : *azougel* ازوڭل, joug, pl. *izougla* يزوڭلا.

5. Cf. plus haut, p. 117, note 1.

6. Peut être une métathèse pour *Tir'erdamen*, scorpion? Cf. plus loin, *s. h. v°.*

7. Peut être de la même racine qui a donné : Zouaoua et A. Khalfoun : *thaounist* ثونيست, boucle d'oreille, pl. *thiounisin* ثونيسين; Mzab et Dj. Nefousa : *touinest* توينست, boucle d'oreille, pl. *touinas* تويناس; Ouarsenis : *thiouinast* ثويناست, boucle d'oreille.

8. Tazeroualt : *amez* امز, prendre; Taroudant *amz* امز, prendre : Ve f. *tamz* تامز; Doubdou, Chelh'a . *amez* امز, prendre; Guélâia : *amza* امزا, ogre; K'çour et Ouargla *amza* امزا, ogre, pl. *imziouan* يمزيوان et

8° B. Khalled : Bled *Tadourian* ; Aïn *Aghram* ($\sqrt{\text{R' R M}}$), *Adjdir* ; Si *Ouriach* ; Mers *Agla* ($\sqrt{\text{G L}}$)[1].

Dans le cercle de Lalla Maghnia, une tribu, les Beni Bou Sa'ïd[2] ont conservé l'usage d'un dialecte berbère. Le peu que j'en ai vu et que je donne plus loin m'a convaincu qu'il est à peu près identique à celui des Beni Iznacen[3]. Il doit être aussi très rapproché de celui des Beni Snous et représente avec eux la langue parlée au-

Ouargla, pl. *amziouan* امزيوان ; B. Menacer : *amez*, امز, ogre, pl. *imziouan* يمزيوان ; B. Menacer : *thamza* ثمزا, ogresse ; K'çour et Ouargla : *tamzat* تمزات, ogresse, pl. *timziouin* تمزيوين et Ouargla : pl. *tamziouin* تمزيوين ; Zouaoua : *thoumezth* ثومزث, coup de poing, pl. *thoumaz* ثوماز : Tazeroualt : *toumazt* تومازت, poignée, $\sqrt{\text{M TCH}}$; Zénaga : *ametch* امچ, saisir. Le sens d'ogre et d'ogresse est suffisamment prouvé pour qu'on puisse reconnaître l'exactitude de l'observation d'Ibn Khaldoun suivant laquelle le mot *tamza* en berbère veut dire *ogre* ومعنا تمصا بلسان البربر الغول (*Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 50). Ici le ص est employé en permutation avec le ز (cf. sur cette permutation mon travail sur les *Noms des métaux et des couleurs chez les Berbères*, p. 8-9). C'est donc à tort que M. de Slane contredit cette assertion d'Ibn Khaldoun, quand après avoir dit que *tamza* signifie l'interstice entre les dents incisives, il ajoute. « La signification qu'Ibn Khaldoun assigne à ce mot n'y est pas connue ». *Histoire des Berbères*, t. III, p. 283, note 2).

1. Cf. Bougie, Zouaoua : *agla* اڨلا, bien, richesses ; B. Menacer : *agl* اڨل, bien, $\sqrt{\text{G R}}$; Temsaman : *aigra* ايڨرا, bien ; $\sqrt{\text{I L}}$, Zouaoua, *aila* ايلا, bien, richesse. Cf. Mzab et Djebel Nefousa : *aitli* ايتلي, bien.

2. D'après Mac Carthy (*Algeria romana*, p. 51-52, 53) ils occuperaient une partie des pays des Dryites de Ptolémée. Le reste est habité aujourd'hui par les B. Snous, les B. H'ediel, les B. Ouriech, les B. Ournid, etc. Ils ne peuvent être les mêmes que ceux dont parle Ibn Khaldoun qui habitaient des montagnes dans la vallée du moyen Chélif, sans doute le pâté montagneux qui s'étend à l'est de Mazouna, c'est-à-dire à l'autre extrémité du département d'Oran.

3. Cf. ma *Notice sur le dialecte berbère des Beni Iznacen*, Florence, 1898, in-8.

trefois dans cette région, comme on peut le reconnaître par la comparaison avec les mots berbères que les noms propres nous ont conservés. Le glossaire que je donne plus loin est très court, en raison du peu de temps pendant lequel un terrassier de cette tribu, Moḥammed Ould Moḥammed, a été à ma disposition, et aussi de la profonde inintelligence du sujet. Il suffira néanmoins à établir ce que j'avançais plus haut. Il est à désirer, d'ailleurs, que cette enquête soit reprise en détail et que nous possédions un lexique aussi complet que possible des dialectes des B. Iznacen, des B. Bou Sa'ïd et des B. Snous. La comparaison avec ceux du Maghreb central permettra alors de reconstituer la langue berbère parlée au moyen-âge dans toute la partie occidentale du nord de l'Algérie[1].

NOTES GRAMMATICALES

Chez moi, (j'ai)	*r'eri* غرى	ma main	*fous inou* فوس ينو
— toi	*r'eriχ* غريك	ta —	*fous enniχ* فوس انيك
— — (fém.)	*r'erem* غرم	ta — (f.)	*fous ennem* فوس انم
— lui, elle	*r'eres* غرس	sa —	*fous ennis* فوس انس
— nous	*r'ernar'* غرناغ	nos mains	*ifassen ennar'* يفاسن اناغ
— vous (m.)	*r'erkoun* غركون	vos —	*ifassen enkoun* يفاسن انكون
— — (f.)	*r'erouent* غرونت	— — (f.)	*ifassen ennouent* يفاسن انونت
— eux	*r'ersen* غرسن	leurs mains (m.)	*ifassen ensen* يفاسن انسن
— elles	*r'ersent* غرسنت	— — (f.)	*ifassen ensent* يفاسن انسنت

1. Dans le vocabulaire qui suit, j'ai rapproché les mots de ceux du dialecte des B. Iznacen, et à défauts de ceux-ci, des dialectes du Maghreb central et de quelques autres. J'ai pris comme point de comparaison le Zouaoua, le plus étudié de tous. Les mots empruntés à l'arabe ont été marqués d'un astérisque.

Je n'ai pas : *ou r'eri ch* وغرى شى.

Cet homme : *ariaz enni* اريار انى. Cette femme : *thamet't'outh enni* ثمطوث انى. Ces hommes : *iriazen enni* يريازن انى. Ces femmes : *thisednan enni* ثسدنان انى.

Conjugaison du verbe *zenz*, زنز, vendre (1re forme de *enz* انز).

Sing.	1re p.	*zenzer'* زنزغ.	
	2e p.	*thezenzedh* ثزنزض,	*adzenzedh* ادزنزض.
	3e p. m.	*izenz* يزنز.	
	3e p. f.	*tezenz* تزنز.	
Plur.	1re p.	*nezenz* نزنز.	
	2e p.	*tezenzem* تزنزم.	
	3e p.	*zenzen* زنزن.	

A

ABCÈS, *tihabbit** تحبيت.

ABEILLES, *thizizoua* ثزيزوا ($\sqrt{\text{Z}}$) ; Zouaoua *thizizouith*, ثزيزويث, pl. *thizizoua* ثزيزوا.

ABOYER, *ithala* يثالا, 3e p. aor.

ABRICOT, *mechmach** مشمش.

ACIDE, *asemmam* اسمام ($\sqrt{\text{S M M}}$); Zouaoua : *asemmam* اسمام, aigre ; *semmoum* سموم, être aigre.

AGNEAU, *izmer* يزمر, pl. *izmaren* يزمارن ($\sqrt{\text{Z M R}}$) ; Zouaoua : *izimer* يزيمر, pl. *izamaren* يزامارن, agneau.

AIGUILLE, *tasineft* تسينفت, *tisinaf* تسيناف, Zouaoua : *thisignith*, ثسڭنيث, aiguille, pl. *thisignathin* ثسيڭناثين. On trouve se rattachant à la $\sqrt{\text{S N F}}$, comme en Beni Bou Sa'ïd, les formes suivantes : A'chacha : *isineft* يسينفت, aiguille, pl. *isinfathin* يسينفاثين ; Guelâia et Temsaman : *thisineft* ثسينفت, aiguille, pl. *thisinaf* ثسيناف ; K'çour : *tisineft* تسينفت, aiguille, pl. *tisinfaouin* تسينفاوين ; Ouarsenis : *thisineft* ثسينفت, aiguille [1].

1. Cf. sur la dérivation de ce mot, mes *Études sur les dialectes berbères*, Paris, 1894, in-8, p. 74-75.

AIL, *eththoum* *.
AISSELLE, *t'abq* طبق*.
ALLER, *rouh'* روح*.
ALLUMER, *châl* شعل*.
AMANDE, *louz* لوز*.
ANE, *ar'ioul* اغيول, pl. *ir'ial* يغيال √R' I L[1].
ANESSE, *thar'ioult* ثغيولت, pl. *thir'ial* ثغيال √R' L L.
ANON, *ajoûk* ازعوك, pl. *ijâouak* يزعواك.
APPORTER, *aoui* اوي √OU I; Zouaoua et B. Iznacen : *id.*
ARBOUSE, *sasnou* سسنو √S S N; B. Menacer, B. Ḥalima, Haraoua : *id.* Zouaoua, *isisnou* يسسنو.
ARBRES, *ejjour* ازّور*.
ARGENT (monnayé), *timouzounin** ثموزونين.
— (métal), *fodhdha* فضة[2].
ARTICHAUT, *thifar'outs* ثفاغوت, pl. *thifar'ouin* ثفاغوين √F R'; Zouaoua : *thifr'outs* ثفغوت, pl. *thifr'oua* ثفغوا. Cf. Haraoua : *thifar'ouin* ثفاغوين.
ASPERGE, *asekkoum* اسكوم, pl. *isekoumen* يسكومن; √S K M. Haraoua : *id.*
ASSEOIR, *k'aim* قيم*; assieds-toi là, *k'aim siissa* قيم سيسا.
ASSIETTE, *tobsi* ثبسي, pl. *tebasa* ثباسا*.
AVEC, *akid'* اكيد; Zouaoua : *id.*
AVOINE, *thametchirt* ثمجيرت √M TCH R.
AVOIR, *r'eri* غري, j'ai; Zouaoua : *id.*

B

BAGUE, *khatemt* خاتمت*.
BARBE, *thamarth* ثمارث √M R; B. Iznacen : *thmart* ثمارت; Zouaoua : *thamarth* ثمارث, pl. *thimira* ثميرا.
BEURRE, *eddehen* الدهن*.

1. Voir plus haut le développement de cette racine, p. 53-54, note 2.
2. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 7-10.

BLANC, *d amellal* املال د. Zouaoua, B. Iznacen : *amellal* املال √M L L[1].

BLÉ, *ird'en* يردن √R D' ; Zouaoua : *id.*

BLEU, VERT, *aziza* ازيزا. Zouaoua : *azigzaou* ازيكزاو √Z G Z ; La forme *aziza* ازيزا, se retrouve en B. Menacer, B. H'alima, K'çour, Haraoua, Ouarsenis, Chaouia, Bot'ioua d'Arzeu[2].

BOIRE, *sou* سو √S OU ; Zouaoua : *souou* سو. La forme *sou* existe au Mzab, Haraoua, Ouargla, Ouarsenis, Temsaman, Guélâia, Taroudant, Tount, Syoua.

BON, *d aouah'di* د اوحدى*.

BOUC, *âthrous* عثروس ; pl. *iâthras* يعثراس.

BOUCHE, *ak'ammoum* اقوم √K M M ; Zouaoua : *akamoum* اقوم, bec. On trouve *ak'ammoum* en Temsaman et en Haraoua[3].

BOUCHER, *agezzar* اكزار* ; pl. *igazzaren* يكزارن.

BOUCLE DE CHEVEUX, *chebbous* شبوس.

BRANCHE, *elârf* العرف*.

BRAS, *ar'il* اغيل ; pl. *ir'allen* يغالن √R' L ; Zouaoua : *ir'il* يغيل, pl. *ir'allen* يغالن. La forme *ar'il* اغيل, existe en Bel H'alima, Haraoua, Ouarsenis, K'çour ; en Ahaggar et en Taïtoq : *ar'il*, ‖:; pl. *ir'allen*, /‖:.

BREBIS, *thikhsi* تخسى ; pl. *thikhsiouin* تخسيون √KH S ; Zouaoua et B. Iznacen : *thikhsi* تخسى. Le pluriel *thikhsiouin* تخسيون se trouve à Ouargla, au Mzab et au Djérid.

BRIQUE, *liajour* لياجور*.

C

CAPUCHON, *agelmoun* اكلمون*.

CAROTTE, *zerroudia* زروديا*.

1. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 13-17.
2. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 24-26.
3. Cf. sur la composition de ce mot mon *Étude sur les dialectes berbères*, p. 64-65.

CAROUBIER, *kharoubth* خروبث*.

CERVELLE, *alli* الي. Zouaoua : *allar'* الاغ[1]. On trouve en B. Menacer : *alli* الي √L I; cerveau.

CHAISE, *elkorsi* الكرسي*.

CHAMEAU, *alr'em* الغم, pl. *iler'man'* يلغمان* de l'ar. لغم. Zouaoua : *alr'oum* الغوم, pl. *ilourman* يلوغمان

CHAMELLE, *thalr'emt* ثلغمت, pl. *thiler'min* ثلغمين.

CHAMPIGNON, *ioursel* يورسل, pl. *iourselen* يورسلن; Zouaoua : *agoursal* اڭورسال, pl. *igoursalen* يڭورسالن √G R S L. La forme *ioursel*, pl. *iourselen* √I R S L existe à l'Ouarsenis.

CHANDELIER, *haska* هسكة*.

CHARPENTIER, *nejjar* نژار*.

CHAT, *mouch* موش, pl. *imouchen* يموشن √M CH; Zouaoua : *amchich* امشيش, pl. *imchach* يمشاش. On rencontre en Guelâia : *mouch* موش, pl. *imouchchen* يموشن; au Gourara : *mouchch* موش, pl. *mouchchen* موشن. Chez les B. H'alima : *amouch* اموش, pl. *imouchchen* يموشن.

CHATTE, *thamechchouth* ثمشوث, √M CH.

CHAUX, *djir* جير*.

CHEMIN, *abrid'* ابريذ √B R D'; Zouaoua : *id.*, pl. *iberd'an* يبرذان.

CHÊNE, *akhliχ* اخليك.

CHÊNE-LIÈGE, *fernan* فرنان.

CHEVAL, *iis* ييس, pl. *gisan* ڭيسان.

CHEVEU, *zaf* زاف √Z OU. La forme *zaf* زاف √Z F, existe en B. H'alima. Cf. K'çour : *azzaf* ازاف, pl. *izzafen* يزافن, cheveu; Touat : *azfou* ازفو, pl. *izafen* يزافن; cheveu.

CHÈVRE, *thr'at'* ثغاط, pl. *thir'at'tin* ثغاطين; √R'. Cf. Zouaoua : *thr'at'* ثغاط, pl. *thir'et'ten* ثغطن; B. Iznacen : *thr'at'* ثغاط, pl. *thir'at'in* ثغاطين. La forme *thr'at'*, pl. *thir'at't'in* existe à l'Ouarsenis et en Haraoua.

CHEVREAU, *ir'id'* يغيذ, pl. *ir'aid'en* يغايذن √R' D'; Zouaoua : *ir'id'* يغيذ, pl. *ir'id'en* يغيذن. Le pluriel *ir'aid'en* se trouve

1. Sur le changement de *r'* en *i* observé surtout en Zénaga. Cf. mes *Étude sur les dialectes berbères*, p. 46.

en Temsaman, Cf. aussi B. H'alima : *ir'aiden* يغيذن √R' D.

CHIEN, *aid'i* ايذى, pl. *iid'an* يذان. Zouaoua : *aidhi* ايض, pl. *iid-han* يضان ; √I D H. La forme *aid'i* ايذى √I D' existe aussi en Zouaoua, en Haraoua, Aït Khalfoun, A'chacha, B. Halima, B. Menacer.

CHIH', *izeri* يزرى √Z R ; Mzab et Djérid : *id.*

CIEL, *ajenna* اژنا ; Zouaoua : *igenni* يگنى, pl. *igennouan* يگنوان √G N N ; B. Iznacen : *ajenna* اژنا √J N N.

CIGALE, *abziz* ابزيز*.

CILS, *lechfar* لشفار*.

CIRE, *chemâ* شمع*.

CITERNE, *thijent* تژنت, pl. *thijan* تژان √J N ; Dj. Nefousa : *tijent* تژنت, réservoir.

CITROUILLE, *thakhsaith* تخسايت, pl. *thikhsain* تخسايں √KH S I ; Zouaoua : *id.*

CLEF, *meftah'* مفتاح*.

CLOU, *anesmir* انسمير, pl. *inesmar* ينسمار*.

CŒUR, *oul* ول, pl. *oulaoun* ولاون √OU L ; Zouaoua et B. Iz-nacen : *id.*

COING, *theferdjel* تفرجل, pl. *thiferdjelin* تفرجلين*.

CONCOMBRE, *lekhiar* لخيار*.

CONTENT. Je suis content, *ferh'ar'* فرحاغ*.

CONTINUER, *erni* ارنى √R N ; Zouaoua : *ernou* ارنو. La forme *erni* ارنى, existe au Mzab, Ouargla, Chaouia, Dj. Nefousa, A'chacha, Harakta, Temsaman et dans le Zouaoua : *nerni* نرنى.

COQUELICOT, *Ben Na'man* بن نعمان*[1].

CORDE (de haïk), *thilou* تلو (√L).

CORNE, *ichch* يش, pl. *achchaoun* اشاون √S R ; Zouaoua : *ich*

1. Altération de شقيق النعمان qui désignait l'anémone (coquelicot d'En No'man). Cf. sur les noms populaires de cette fleur, E. Rolland, *Flore populaire*, t. I, Paris, 1896, in-8, p. 162-179.

ريش, pl. *achioun* اشياون. La forme *ichch*, pl. *achchaoun* √CH CH se rencontre à l'Ouarsenis.

COU, *ajarnidh* ازرنيض √J R N D H.

COUCHER (SE), *ens* انس √N S ; Zouaoua : *id.*

COURT, *akoud'id'* اقوذيذ √K' D' D'; B. Iznacen : *akkod'a* اكذا √K D'.

COUTEAU, *thakhedmiγ* تخدميك*.

CRANE, *lemfaçel* لمفاصل*.

CRESSON, *gernounech* ڭرنونش*.

CRUCHE, *ak'ellal* اقلال; pl. *ik'ellalen* يقلالن*.

CUILLER, *thafellik'* تفليق, pl. *thifellik'in* تفليقين*.

CUISSE, *thamasat'* تمساط, pl. *thimesdhin* تمسضين √M S DH; Zouaoua : *thameçat'* تمصاط, gigot.

CUIVRE, *ennah'as* النحاس*[1].

D

DANS, *g* ڭ.

DATTE, *thini* تين; √N. Zouaoua : *id.*

DE, *n* ن.

DÉFILÉ, *thizi* تزي; √Z. Zouaoua : *id.*

DEHORS, *barra* برا*.

DEMAIN, *alaitcha*; après demain *r'er ouaitcha* غروايچا; Zouaoua : *azekka* ازكا √Z K. La forme *aitcha* √I TCH existe en B. Menacer, K'çour, B. H'alima, Ouarsenis, Haraoua, Djerid.

DENT, *thir'mest* تغمست, pl. *thir'mas* تغماس, √R' M S; B. Iznacen : *id.*, pl. *thir'amas* تغاماس; Zouaoua : *thour'masth* تورغمست, dent molaire, pl. *thour'mas* تورغماس.

DESCENDRE, *ad'er* اذر √D' R; Zouaoua : *id.*

DEUX, *thnein* ثنين*.

DIRE, *ini* ين, j'ai dit : *ennir'* انيغ; Zouaoua : *id.*, √N, f. h. *ek'kar* اقار; Zouaoua : *id.*

1. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 12.

DJELLABA, *ajellab* ازلاب*.

DOIGT, *adhad'* اضاذ, pl. *idhoud'an* يضوذان √DH D'; Zouaoua : *id.* B. Iznacen : *dhad* ضاد; doigt, pl. *idhoudan* يضودان √DH D.

DONNER, *ouch* وش. Donne-moi à boire : *ouch ii asouar'* وش يي اسواغ √OU K CH. La forme *ouch* √OU CH se trouve chez les B. Iznacen.

DORMIR, *et't'es* اطس √DH S; Zouaoua : *id.* √T' S.

DOS, *ârour* عرور √A R R; Zouaoua : *id.*, pl. *iârouren* يعرورن.

DROITE, *afousi* افوسي √F S; Zouaoua : *aifous* ايفوس, droite. Cf. Temsaman : *khoufousi* خوفوسي, à droite.

E

EAU, *aman* امان √M; B. Iznacen, Zouaoua : *id.*

ÉCORCE, *ak'chour* اقشور, pl. *ik'ouchar* يقوشار*.

ÉCRIRE, *ari* اري, f. hab. *tari* تاري √R. Zouaoua : *arou* ارو écrire. La forme *ari* existe à Djerba, Ouargla, B. Menacer, A'chacha, B. H'alima, K'çour, Haraoua, Bot'ioua, Temsaman; Gourara, Ouarsenis, O. Rir', Ahaggar : *ari* O écrire.

ENCLUME, *zebra* زبرة*.

ENFANTS, *arraou* اراو √R OU; Zouaoua : *id.*

ENTENDRE, *sel* سل √S L; Zouaoua : *id.* je t'ai entendu *eslir'aχ* اسليغ اك.

ENTRER, *ad'ef* اذف √D' F; Zouaoua : *id.*

ÉPAULE, *thar'erout'* ثغروط, pl. *thir'ardhin* ثغاردن √R' R D H; Zouaoua : *id.*; B. Iznacen : *thir'ardin* ثغاردن √R' R D.

ESCALIER, *doroudj* دروج*.

ESCARGOT, *bou jar'lal* بو ژغلال.

ÉTÉ, *anebd'ou* انبذو √N B D'; Zouaoua : *anebd'ou* انبذو, printemps.

ÉTENDRE, *serr* سر √S R; Chaouia : *sari* سري, tirer.

ÉTOILE, *ithri* يثري, pl. *ithran* يثران √T H R; Zouaoua et B. Iznacen : *id.*

ÊTRE, *ili* يلي √L; Zouaoua : *id.* Je suis : *ak'li* اقلي (voici moi).

F

FAIBLE, *id'âf* يذعف*.

FAIM, il a faim, *iallouz* يلوز √L Z; Zouaoua et B. Iznacen : *id.*

FARINE, *aren* ارن √R N; Zouaoua : *id.*

FATIGUÉ (il est), *iouh'el* يوحل*.

FEMME, *thamet't'outh* ثمطوث, pl. *thisednan* ثسدنان. 1° √M D H; Zouaoua et B. Iznacen : *id.* √M T; 2° √S D' N. Ouarsenis : *thised'nan* ثسذنان.

FENÊTRE, *t'ak'* طاق*.

FENOUIL, *amsa* امسا; √M S.

FER, *ouzzel* وزل √Z L; Zouaoua: *ouzzal* وزال, fer. La forme *ouzzel* se trouve en B. Menacer, Ouarsenis, K'çour, Gourara, Ouargla, Sergou et Aouelimmiden : *ouzzel* ||#[1].

FERMER, *ak'k'en* اقن √R' N; Zouaoua : *id.* √K' N.

FEU, *thimessi* ثمسي √M S; B. Iznacen : *thimsi* ثمسي; Zouaoua : *thimes* ثمس. On trouve en Temsaman et en Bot'ioua la forme *thimessi*.

FEUILLE, *afar* افار, pl. *afrioun* افريون √F R; Zouaoua : *afer* افر, feuille, pl. *afrioun* افريون et *iferraoun* يفراون.

FÈVE, *ibou* يبو, pl. *ibaoun* يباون √OU; B. Iznacen : *ibaoun* √B OU; Zouaoua : *ibiou* يبيو, pl. *ibaoun* يباون.

FIANCÉ, *asli* اسلي, pl. *islan* يسلان √S L; B. Iznacen : *id.*, Zouaoua : *isli* يسلي, pl. *islan* يسلان.

FIANCÉE, *thaslith* ثاسليث, pl. *thislan* ثسلان √S L; B. Iznacen; *thaslit* ثسليت; Zouaoua : *thislith* ثسليث, pl. *thislathin* ثسلاثين.

1. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 10-11.

FIGUE, *thazarth* ثزارث √Z R; Zouaoua : *id.*
FIL, *thinelli* ثنلي √N L; Ouargla et Mzab : *tinelli* تنلي, fil.
FILLE, *ielli* يلي √L L; Zouaoua : *illi* يلي. La forme *ielli* se rencontre en Taïtoq ·II≲

FILS, *memmi* ممي √M M; Zouaoua : *emmi* امي. La forme *memmi* existe à Bougie, Mzab, B. Menacer, B. H'alima, A. Khalfoun, Guélâia, K'çour, Djérid.

FLEUVE, *ir'zer* يغزر, pl. *irezran* يغزران √R' Z R; Zouaoua : *id.*; B. Iznacen : *ir'zar* يغزار, pl. *ir'zaren* يغزارن.

FOIE, *etsa* اتسا √S; Zouaoua : *thasa* ثسا : foie, pl. *thasouin* ثسوين.

FORÊT, *elr'abth* الغابث*.
FORGERON, *maâllem* معلم*.
FOURMI, *thit'fet* ثيطفث, pl. *thioudhfin* ثيوضفين. Zouaoua : *thaout't'oufth* ثوطوفث et *thout't'oufth* ثوطوفث; (OU T' F), pl. *thioudhfin* ثيوضفين √OU D H F, et pl. *thigedfin* ثكضفين √G DH F. La forme Ahaggar : *thait't'ouft* (√I T' F) +ΙΙƎ≲+ se rapproche le plus du singulier *thiit'fet*.

FOURREAU, *elr'amr* الغمر*.
FRAPPER, *aouth* اوث √OU TH; Zouaoua : *oueth* وث. La forme *aouth* existe en B. Menacer, Ouarsenis, A. Khalfoun, Bougie.

FRELONS, *irzezza* ارززا √R Z Z. Chez les B. H'alima, *arziz* ارزيز, signifie sauterelle.
FROMAGE, *eljeben* الجبن*.

G

GAUCHE, *azelmadh* ازلماض √Z L M D H; Zouaoua : *id.*
GENÊT ÉPINEUX, *azezzou* اززو √Z Z; Zouaoua : *id.*
GENÉVRIER, *amerzi* امرزي; B. Menacer, B. H'alima, Ouarsenis, Haraoua : *amelzi* املزي √M L Z. La forme *amerzi* √M R Z est peut-être due à une influence rifaine.

GÉNISSE, *thaiendouzt* ثيندوزت, pl. *thiindouzin* ثيندوزين ; √G N D Z[1].

GENOU, *foud'* فود √F D', pl. *ifadden* يفادن √F D. Cette forme existe en Haraoua et Temsaman ; B. Iznacen : *foud'* فود, pl. *ifad'en* يفاذن.

GENS, *midden* √D' ; B. Iznacen et Zouaoua : *id.*

GLAND, *bellout'* بلوط.

GORGE, *aierjoum* ايرژوم √I R J M ; Zouaoua : *agerjoum* اكرژوم, pl. *igerjoumen* يكرژومن √G R J M.

GRAND, *d'amek'k'eran* √M R' R ; B. Iznacen : *id.* √M K' R ; Zouaoua : *amok'ran* امقران.

GRAPPE, *ângoud'* عنكود*.

GRENADE, *tharoumman* ترومان, pl. *thiroummanin* ترومانين*.

GRENOUILLE, *thajerouth* ثژروث √G R ; Ahaggar : *agerou*, plur. *igerouten*, ⵏ+ⵔⵜ. La racine √J R se trouve au Djérid, Mzab, Ouarsenis, Haraoua, Timimoun : *ajerou* اژرو, grenouille, pl. *ijera* يژرا ; à Ouargla : *ajerou* اژرو, pl. *ijerouan* يژروان ; Bot'ioua : *ajerou* اژرو, pl. *ijerouen* يژراون. Cf. Guélâia : *ajarou* اژارو, sauterelle, pl. *ijarouen* يژارون. On peut se demander toutefois si ce dernier ne serait pas une altération de l'arabe جراد.

H

HAIK, *khasi* خسي.

HALFA, *ari* √R. Ce mot se trouve au Djérid, au Guélâia, Haraoua, Ouarsenis; B. H'alima, A'chacha.

HARICOT, *loubia** لوبيا.

HÉRISSON, *iinsi* يِنسي, pl. *iinsaien* يِنسايِن √I N S ; Zouaoua : *inisi* ينيسي ; hérisson, pl. *inisan* ينيسان et *inisouen* ينيسون. On trouve la forme *inisi*, pl. *insaien* chez les B. H'alima et à l'Ouarsenis.

HIER, *assennadh* اس اناض ; avant- : *ouassenadh* واس اناض.

1. Sur les racines √G N D Z et √I N D Z. Cf. plus haut, p. 43, note 1.

HOMME, *ariaz* ارياز, pl. *iriazen* يريازن √R I Z ; B. Iznacen : *id.* Zouaoua : *argaz* ارڭاز, pl. *irgazen* يرڭازن √R G Z.

HOTE, *anouji* انوزى, pl. *inoujiouen* ينوزيون √N B G ; Zouaoua : *inebgi* ينبڭى, pl. *inebgaoun* ينبڭاون. La forme *anouji* √N OU J existe entre Bot'ioua, Ouarsenis, B. Halima, Temsaman.

HYÈNE, *ifis* يفيس ; pl. *ifisin* يفيسين √F S ; Zouaoua : *id.*

I

ICI, *d'a* ذا.

J

JARDIN, *ourthou* ورثو, pl. *ourthan* ورثان √OU R TH ; Zouaoua : *ourthi* ورثى, pl. *ourthan* ورثان. On rencontre la forme *ourthou* en B. Menacer, B. H'alima, A'chacha, Ouarsenis, Haraoua, Temsaman, Bot'ioua.

JAUNE, *daourar'* داوراغ √OU R R' ; Zouaoua et B. Iznacen : *id.*[1].

JOUE, *aggai* اڭاى √G I ; Ouargla : *aggai* اڭاى, pl. *iggaien* يڭاين.

JOUR, *ass* اس, pl. *oussan* وسان √S S ; B. Iznacen, Zouaoua, *id.*

JUJUBIER SAUVAGE, *thazouggouarth* ثزوڭوارث, pl. *thizourin* ثزورين √Z OU R et √Z G R ; Zouaoua : *thazouggarth* ثزوڭارث. La forme qui se rapproche le plus de celle des B. Bou Sa'id est le mzabite, *tazouggouart* تزوڭوارت.

JUMENT, *thaimarth* ثيمارث, pl. *thiimarin* ثيمارين ; Zouaoua : *thagmarth* ثڭمارث, jument, pl. *thigmarin* ثڭمارين √G M R. La forme *thaimart* √I M R existe en B. Menacer, Ouarsenis, B. H'alima.

JUSQU'ICI, *r'er d'a*, غرذا.

L

LA, *dis* ديس.

LAIT AIGRE, *ar'i asemmam* اغى اسمام.

1. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 3-7.

LAIT DOUX, *ar'i* اغي √R'; B. Iznacen : *id*; Zouaoua : *ir'i* يغي.

LAMPE, *k'andil* قنديل*.

LANGUE, *iles* يلس, pl. *elsaoun* السلاون √L S; Zouaoua : *id.*, pl. *ilsan* يلسان. Le pluriel *ilsaoun* يلساون existe au Dj. Nefousa ; *ilsaouen* chez les A. Khalfoun, à Ouargla et au Gourara.

LAPIN, *thaknennicht* تكننيشت, pl. *thiknennai* ثكننای*[1].

LARMES, *imet't'aoun* عطاون √M T'; Zouaoua : *imet't'i* عطي, pl. *imet't'aoun* عطاون.

LAURIER ROSE, *alili* اليلي √L L; Bougie, B. Menacer, K'çour, B. H'alima, Haraoua, Ouarsenis, Chelh'a : *id.* Zouaoua : *ilili* يليلي[2].

LENTISQUE, *thadis* ثديس, *fadis* فديس; Zouaoua : *imid'ek* عيذك √M D' K, *imid'eg*, عيذڭ (M D' G) et *thid'ekth* ثذكث (D' K). La forme *thad'is* (*t*) √D' S se trouve en Haraoua, Ouarsenis, B. H'alima, A'chacha[3].

LÈVRE, *anchouch* انشوش √N CH CH.

LÉZARD, *thazermoumith* ثزرموميث, pl. *thizermemma* ثزرمما √Z R M M; Ouarsenis : *id.*; B. Menacer : *id.*, pl. *thizermoumiin* ثزرموميين.

LIÈVRE, *aierzist* ايرزيست, pl. *ierzas* يرزاس √R G G; cf. Zouaoua : *ergigi* اركيكي. La racine √R Z S existe dans les dialectes suivants ; B. Menacer : *thaierzist* ثيرزيست, *haierzist* هيرزيست, *aierzist* ايريست, pl. *thiarzas* ثيرزاس; Ouarsenis : *thaierzist* ثيرزيست; K'çour : *aierzist* ايرزيست et *taierzist* تيرزيست, pl. *aiarzioun* ايرزيون; Mzab : *taierzast* تيرزاست, hase.

LION, *airad'* ايراذ, pl. *irad'en* يراذن √I R D'; Zouaoua : *id.*, pl. *iirad'en* يراذن.

1. Cf. sur ce mot mes *Notes de lexicographie berbère*, IIe série, Paris, 1885, in-8 ; p. 65.

2. Cf. mes *Notes de lexicographie berbère*, IIe série, p. 65.

3. Cf. mes *Etudes sur les dialectes berbères*, p. 65.

LIONNE, *thairat* تيرات, pl. *tairad'in* تيراذن √I R D'

LONG, *azirar* ازرار √Z I R R; B. Iznacen : *id.*, √Z G R R; Chaouia : *azigrar* ازيگرار.

LUMIÈRE, *thbicha* ثبيشا √B CH.

LUNE, *thaziri* ثزري √Z R; B. Iznacen : *id.*; Zouaoua : *thiziri* ثزري, clair de lune.

M

MAIN, *fous* فوس, pl. *ifassen* يفاسن √F S; B. Iznacen : *id.*; Zouaoua : *afous* افوس, pl. *ifassen* يفاسن.

MAISON, *thaddarth* ثدارث, pl. *thoud'rin* ثوذرين √D' R; Zouaoua : *id'ir* يذير, vivre. Cf. B. H'alima : *thadarth* ثدارث, maison, pl. *thoudrin* ثودرين √D R.

MALADE, *amahlouch* امهلوش, peut-être de l'arabe هلك. Cf. cependant B. Iznacen : *h'lich* حليش, être malade, *ih'lich* يحليش, malade*; Haraoua : *mah'lachou* محلشو, malade √H' L CH; B. Menacer : *ah'lix* احليك, f. hab. *h'allex* حلك, être malade, *tih'allax* تحلاك, maladie; Ouarsenis : *ih'allix* يحلك, malade √H' L χ.

MANGER, *ech* اج √TCH; f. hab., *tett* تت √T T; B. Iznacen, Zouaoua : *id.*

MARMITE, *thaidourth* ثيدورث, pl. *thioudar* ثيودار*.

MARTEAU, *thafdist* ثفديست, pl. *thifdisin* ثفديسين √F D S[1].

MELON, *bettikh* بتيخ*.

MENTHE, *nânâ* نعناع*.

MIEL, *thamemt* ثممت √M M; B. Iznacen et Zouaoua : *id.*

MIROIR, *thisith* ثسيث, pl. *thisithin* ثسيثين √S; B. H'alima et B. Menacer : *id.*; B. Iznacen : *thisi* ثسي, verre.

MONTAGNE, *ad'rar* اذرار, pl. *id'ourar* يذورار √D' R R; Zouaoua : *id.*; B. Iznacen : *d'rar* ذرار, pl. *id'raren* يذرارن.

MONTER, *ali* الي √L; Zouaoua : *id.*

1. Voir plus haut, p. 88, note 1.

MOUCHE, *izi* يزى, pl. *izan* يزان $\sqrt{\overline{Z}}$; Zouaoua : *id.*

MOULIN, *thasirth* ثسيرث, pl. *thisira* ثسيرا $\sqrt{\overline{S\ R}}$; B. Iznacen, pl. *thisar* ثسار; Zouaoua : *thisirth* ثسيرث, pl. *thisiar* ثسيار. La forme *thasirth*, pl. *thisira* existe en B. Menacer, Ouarsenis, Haraoua. Cf. Djérid : *tasirt* تسيرت, pl. *tisira* تسيرا.

MOUSTACHE, *chelar'em* شلاغم*.

MOUTON, *iχerri* يكرى, pl. *aχraren* اكرارن $\sqrt{\overline{K\ R\ R}}$ et $\sqrt{\overline{\chi\ R\ R}}$. La forme *ikerri* يكرى se trouve en Zouaoua (pl. *akraren* اكرارن) et le pluriel *aχraren* اكرارن en B. Iznacen (singulier *χerri* كرى).

MULE, *thaserdount* ثسردونت, pl. *thiserdan* ثسردان $\sqrt{\overline{S\ R\ D\ N}}$.

MULET, *aserdoun* اسردون, pl. *iserdan* يسردان $\sqrt{\overline{S\ R\ D\ N}}$[1].

MURE, *thabr'a* ثبغا, pl. *thabr'iouin* ثبغيوين $\sqrt{\overline{B\ R'}}$; B. Menacer, Ouarsenis, Haraoua : *id.*; A'chacha : *habr'a* هبغا; Zouaoua : *thizouelt* ثزولت, pl. *thizoual* ثزوال.

MYRTE, *rih'an* ريحان*.

N

NATTE, *ajerthil* اژرثيل, pl. *ijerthal* يژرثال; Zouaoua : *agerthil* اگرثيل, pl. *igerthial* يگرثيال $\sqrt{\overline{G\ R\ TH\ L}}$. La forme *ajerthil*, *ijerthal* existe en Haraoua, Ouarsenis, B. H'alima, Harakta.

NAVET, *elleft* اللفت*.

NE... PAS. Il n'est pas : *our illi ch* ورىلىش.

NEIGE, *ad'fel* اذفل $\sqrt{\overline{D'\ F\ L}}$; Zouaoua : *id.*

NERFS, *lâçoub* لعصوب*.

NEZ, *tinzert* تنزرت, pl. *anzaren* انزارن $\sqrt{\overline{N\ Z\ R}}$; B. Iznacen et Zouaoua : *inzer* ينزر. La forme *tinzert* se trouve dans les K'çour et au Mzab : le pluriel *anzaren* en Zouaoua et à Bougie.

1. Voir plus haut, p. 48, note 2.

NOIR, *aberχan* ابرڭان; Beni Iznacen : *id.* √B R χ; Zouaoua : *aberkan* ابركان[1].

NUIT, *aggidh* اڭيض; Zouaoua : *idh* يض √I DH. Cf. Gourara *deggidh* دڭيض, nuit.

O

ŒIL, *thit'* ثيط, pl. *thit'aouin* ثيطاون √DH; Zénaga : *toudh* توض, pl. *toudhan* توضان; Zouaoua : *thit'* ثيط, pl. *allen* الن. On rencontre le pluriel *thit'aouin* dans les dialectes suivants : Haraoua, Guélâia, Kibdana, Temsaman, Ouarsenis, B. H'alima, A. Khalfoun, Chelh'a.

OIGNON, *bçol* بصل.

OLIVIER, *azizoun* ازيزون (le vert).

— SAUVAGE, *azemmour* ازمور √Z M R.

ONGLE, *ichcher* يشر, pl. *achcharen* اشارن √S K R; Chelh'a : *askar* اسكار, pl. *askaren* اسكارن. La forme *ichcher*, pl. *achcharen* √CH CH R existe en Zouaoua.

OR, *eddeheb* الذهب*.

OREILLE, *thimejit* ثمزيت, pl. *thimedjin* ثمجين; Zouaoua : *amezzour'* امزوغ, pl. *imezzour'en* يمزوغن √M Z R'; B. Iznacen : *imejjid* √M J D. Cf. Djérid et Ouargla : *timedjet* تمجت pl. *timedjen* تمجن.

ORGE, *thamzin* ثمزين √M Z N; Zouaoua : *thimzin* ثمزين.

ORPHELIN, *aioujil* ايوجيل, pl. *ioujilen* يوجيلن; Zouaoua : *agoujil* اڭوجيل, pl. *igoujilen* يڭوجيلن √G J L. La forme *aioujil* √I J L se rencontre dans les K'çour et à l'Ouarsenis.

OS, *ir'es* يغس, pl. *ir'esan* يغسان √R' S; Zouaoua : *id.*

OUVRIR, *efçel* افصل*.

P

PAILLE, *loum* لوم √L M; B. Menacer, Harakta, Haraoua,

1. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 27.

K'çour, Chaouia, Syoua, Mzab, Ouargla : *id.* ; Zouaoua : *alim* الم.

PAIN, *ar'eroum* اغروم √R' R M; B. Iznacen et Zouaoua : *id.*

PALMIER NAIN, *tiizzemt* تيزمت √I Z M ; B. H'alima : *thiizemth* تيزمث ; Haraoua : *thiizzemt* تيزمت, pl. *thiizemin* تيزمين ; Ouarsenis : *aiezzoumt* ايزومت.

PANTHÈRE, *ar'ilas* اغيلاس, pl. *ir'ilasen* يغيلاسن √R' L S[1].

PAPILLON, *afert'ettou* افرطتو √F R T' T; Zouaoua : *afert'et'ou* افرططو, pl. *ifert'et'a* يفرططا √F R T' T'.

PARLER, *siouel* سيول √L; Zouaoua : *id.* Parle berbère *siouel sthemazitkht* سيول ستمازيغت.

PASTÈQUE, *afek'k'ous* افقوس*.

PAUME, *keff* كف*.

PAUPIÈRE, *abel* ابل, pl. *abliouen* ابليون √B L ; Ouargla : *id.*; Mzab : *abliou* ابليو.

PEAU, *ah'id'our* احيذور √H' D' R; Zouaoua : *aglim* اڭليم √G L M; B. Iznacen : *ilem* يلم √I L M.

PÊCHE, *khoukh* خوخ*.

PENDANTS D'OREILLES, *thikharzin* ثخرزين*.

PETIT, *amezzian* امزيان √M Z I[2].

PEUPLIER, *sefsaf* سفساف*.

PIED, *adhar* اضار, pl. *idharen* يضارن √DH R; B. Iznacen et Chelh'a, *id.*

PIQUET, *jij* ژيژ, pl. *ijajen* يژاژن √J J ; Zénaga : *geggen* ڭڭن √G G. Mzab *jij* ژيژ; *djidj* جج Harakta et Mzab, pl. *idjadjen* يجاجن √DJ DJ.

PLACER, *sers* سرس √R S; Zouaoua : *id.*

PLAFOND, *sk'if* سقيف*

PLANCHE, *louh'* لوح*.

PLOMB, *erreçaç* الرصاص*, *aldoun* الدون √Z D N; Zouaoua : *id*[3].

1. Voir plus haut, p, 122, note 4.
2. Voir plus haut, 40, note 2.
3. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 12 13.

PLEUREa, *trou* ترو √R; Zouaoua, *rou* رو, f. h. *tserou* ترو.

POIGNÉE (de sabre), *thak'ebdicht** *n taferroust* تقبضيشت نتفروست.

POISSON, *aselm* اسلم, pl. *iselman* يسلمان √S L M; B. Iznacen et Zouaoua : *aslem* اسلم, pl. *iselman* يسلمان. La forme *aselm* existe à Bougie, en Chaouia et en Haraoua.

POITRINE, *id'maren* يذمارن; Zouaoua et B. Iznacen : *idhmaren* يضمارن √DH M R. La forme *id'maren* √D' M R se trouve aussi en Zouaoua.

POIVRE ROUGE, *ifelfel* يفلفل*.

PORC-ÉPIC, *aroui* اروي, pl. *arouiin* اروين √R OU I; Zouaoua : *id*[1].

PORTE, *lbab* لباب*.

POU *thouchchith* توشيت, pl. *thouchchiin* توشين √OU CH; Zouaoua : *thilkets* تلكت, pl. *thilkin* تلكين √L K. Les formes qui se rapprochent le plus de *thouchchith* sont : Haraoua et Ouarsenis, *thiichet* تيشت, pl. *thiichin* تيشين; B. Menacer · *thiicht* تيشت, pl. *thiichin* تيشين; Guélâia : *thiichchith* تيشيت, pl. *thiichchin* تيشين; Syoua : *tachit* تشيت; Chaouia : *ichet* يشت, pl. *tichchin* تشين √I CH.

PUCE, *iχourd'ou* يكورذو, pl. *iχourd'an* يكورذان √χ R D'. Zouaoua : *akoured'* اكورذ, pl. *ikourd'an* يكورذان √K R D'. On trouve en Harakta *χoured* كورد, pl. *χourdan* كوردان √χ R D.

Q

QUAND, *mi* مي.

R

RACINE, *azouar* ازوار, pl. *izouran* يزوارن √Z R; Zouaoua, *azar* ازار, pl. *izouran* يزران et *azouran* ازوران. La forme *azouar* existe en B. H'alima, Haraoua et Gourara.

RAISIN, *asemmoum* اسموم √S M M; B. Iznacen : *id.*

1. Voir plus haut, p. 53, note 1.

RAT, *ar'erd'a* اغرذا, pl. *ir'erd'ain* يغرذاين √R' R D'; Zouaoua : *id*; B. Iznacen : *ar'ard'a* اغرذا, pl. *ir'ard'ain* يغرذاين.

RENARD, *aχâb* اكعب, pl. *iχâben* يكعبن √χ A B; Zouaoua (B. Jennad) : *akâb* اكعب √K A B.

RIRE (il rit), *k'a iouchach* قا يوشاش √CH CH.

ROCHER, *azek'k'our* ازقور, pl. *izer'ran* يزغران √Z K' R et √Z R' R; cf. Haraoua : *azek'k'our* ازقور.

RONCE, *âlleg* علڭ*.

RONGER, *itr'azza* يتغزا*.

ROSEAU, *r'anim* غانيم, pl. *ir'animen* يغانيمن √R' N M; Zouaoua : *ar'anim* اغانيم, pl. *ir'ounam* يغونام. La forme *r'anim*, pl. *ir'animen* existe en Haraoua, Ouarsenis, K'çour, Bot'ioua, Temsaman; cf. Dj. Nefousa : *r'anim* غانيم, pl. *ir'ounam* يغونام.

ROUGE, *azouggouar'* ازوڭواغ; Zouaoua : *id.*, √Z G R'; B. Iznacen : *azouggar'* ازوڭاغ[1].

ROUILLE, *çedid* صديد*.

RUCHE, *ar'eras* اغراس √R' R S[2].

S

SABLE, *remla* رملة*.

SABRE, *thaferoust* تفروست, pl. *thiferousin* تفروسين √F R S.

SANDALES, *thisila* تسيلا √S L.

SANG, *id'ammen* يذامن √D' M; Zouaoua : *id*.

SANGLIER, *ilef* يلف, pl. *ilfan* يلفان √L F; Zouaoua : *id*.

SANGSUE, *thiïbda* تيبدا, pl. *thibdaouin* تبداوين √B D; Zouaoua : *ad'r'or* اذغر, pl. *id'r'oren* يذغرن √D' R' R.

SAUTERELLE, *djerad* جراد*.

SCIE, *menchar* منشار*.

SCORPION, *r'erdemt* غردمت, pl. *tir'erdmaouin* تغردماوين; Zoua-

1. Cf. mes *Noms de métaux et de couleurs chez les Berbères*, p. 18-20.
2. Voir plus haut, p. 125, note 1.

oua : *thir'ird'emt* ثغرذمت, pl. *thir'ird'emiouin* ثغرذميون √R' R D' M. La racine √R' R D M existe à Taroudant : *tir'erdemt* تغردمت ; K'çour : *tir'ardemt* تغردمت, pl. *tir'ourdmaouin* تغوردماون ; Mzab, O. Rir', Ouargla, Dj. Nefousa, Djérid : *tr'ardemt* تغردمت, pl. *tir'ourdam* تغوردام ; Aoudjila : *ter'ardim* تغردم.

SEL, *melh'* ملح*.

SELLE, *thriχth* ثريكث, pl. *tharχa* ثركا √R χ; Zouaoua : *tharikth* ثريكث, pl. *thirika* ثريكا √R K.

SERPENT, *sat'* ساط, pl. *isat't'en* يساطن √S T'.

SERRURE, *lak'fel* القفل*.

SOIF (IL A SOIF), *iffoud* يفود ; Zouaoua : *fad'* فاذ, soif. La forme *iffoud* √F D se rencontre en Guélâia, Ouarsenis, Ouargla, K'çour, Zénaga, Bougie, Djérid, Mzab, Chelh'a et en Ahaggar ⵏⵎⵎ.

SOLEIL, *thfouchth* ثفوشث √F; cf. Ahaggar : *afa* ·ⵎ, lumière ; Zouaoua : *itt'ij* يطيژ, soleil. La racine √F OU CH existe en Haraoua, Guélâia, Temsaman, Kibdana[1].

SORGHO, *thafsouχth* ثفسوكث √F S χ.

SORTIR, *effer'* افغ √F R' ; Zouaoua : *id.*

SOUFFLET, *h'anet* حانت*.

SOURCIL, *h'ajb* حزب*, pl. *h'aouajeb* حوازب.

SUEUR, *thid'i* ثيذي √D' ; Zouaoua : *id.*

T

TAIRE (SE), *sousem* سوسم √S S M ; Zouaoua : *id.*

TALON, *elak'dam* القدام*.

TAPIS, *thazerb'ith* ثزربيث*.

TEIGNE, *aferdhas* افرضاس*.

TÉNÈBRES, *thallest* ثلست √L S ; Haraoua, Bougie : *id.*

TERRE, 1° *thamourth* ثمورث √M OU R ; B. Iznacen et Zouaoua : *id.* ; 2° *chal* شال ; Zouaoua : *akal* اكال. La forme

1. Cf. mes *Études sur les dialectes berbères*, p. 60-63.

chal √C H L se trouve en Haraoua; B. H'alima, Djérid, Gourara, Touat.

TÊTE, *azellif* ازليف √Z L F; B. Iznacen : *id.*; pl. *izellifen* يزليفن.

THUYA, *thaia* ثيا, pl. *thaiaouin* ثياوين √I.

THYM, *zâtir* زعتر*.

TOI, mas. *chekki* شكي, *chekkiten* شكيتن; fém. *chemmi* شمي, *chemmiten* شميتن.

TROUVER, *af* اف, *a. ioufa* يوفا √F; B. Iznacen et Zouaoua : *id.*

TUER, *enr'* انغ; j'ai tué : *enr'ir'* انغيغ √N R'; Zouaoua : *id.*

U

UN, *idjen* يجن, f. *icht* يشت.

V

VACHE, *thafounast* ثفوناست, pl. *thifounasin* ثفوناسين √F N S; B. Iznacen : *id.* Zouaoua : *thafounasth* ثفوناست.

VEAU, *aiendouz* ايندوز, pl. *iindouzen* ييندوزن[1].

VENDRE, *zenz* زنز; f. h. *zenouz* زنوز √N Z; Zouaoua : *id.*, f. h. *zenouzou* زنوزو. La forme *zenouz* existe au Mzab. Bougie, Temsaman.

VENIR, *as d* اسد, a. *ioused* يوسد. Il n'est pas venu : *oul d iousi ch* ول ديوسي ش. Il ne viendra pas : *oul itas d ech* ول يتاس دش √S. B. Iznacen, Zouaoua : *id.*

VENT, *asommidh* اسميض √S M DH; Zouaoua : *asemmidh* اسميض, fraîcheur. B. Iznacen : *asommad* اسماد √S M D.

VENTRE, *âddis* عديس √A D S; Guélâia, Temsaman : *id.*; B. Iznacen : *thaâddis* ثعديس. Zouaoua : *thâbout'* ثعبوط √A B T.

VER, *thaitcha* ثيچا √I TCH, pl. *thikchaouin* ثكشاوين √K CH; Zouaoua : *thaouka* ثوكا, pl. *thioukaouin* ثوكاوين √OU K.

1. Voir plus haut, p. 43, note 1.

La forme *thaitcha* se rapproche du Guélâia et du Kibdana : *thichchaouin* تشاوين √CH CH.

VERRES, *kisan* كيسان*.

VIANDE, *aisoum* ايسوم √I S M ; Haraoua, B. H'alima, Gourara, K'çour, Djerba, Doubdou, Mzab, Ouargla : *id* ; Zouaoua : *akthoum* اكثوم √K TH M ; B. Iznacen : *aithoum* ايثوم √I TH M.

VIGNE, *douali* دوالي*.

VISAGE, 1° *akhenchouch* اخنشوش √KH N CH CH ; Haraoua : *id.*, nez ; B. Iznacen : *id.*, joue[1] ; 2° *oud'em* وذم, plur. *oud'maouen* وذماون √D' M ; B. Iznacen et Zouaoua : *id.*

VOICI, *ad'a* اذا.

VOILE, *asebnith* اسبنيث √S B N.

VOIR, *zer* زر, aor. *izerou* يزرو √Z R ; B. Iznacen et Zouaoua : *id.*

1. Cf. mes *Études sur les dialectes berbères*, p. 63-65.

APPENDICE II

LES TOMBEAUX DES PRINCIPAUX PERSONNAGES DE LA BIBLE

Pour établir que la vénération du tombeau de Josué a pour point de départ une pratique juive, il suffit de rassembler des exemples du même genre, ayant pour objet les personnages de la Bible dont les *tombeaux*[1] ont été et sont encore vénérés par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans. On verra par ce qui suit que la pluralité des sépultures n'a pas été un obstacle aux dévotions des fidèles et que Josué n'est pas le seul de qui le tombeau ait été vénéré en même temps à plusieurs endroits.

§ 1. Des légendes chrétiennes d'origine juive, conservées en arabe, en syriaque et en éthiopien prétendent que le corps d'Adam fut déposé après sa mort, par son fils Seth, dans la caverne des Trésors[2] qu'on place

1. J'insiste sur le mot *tombeaux*, c'est-à-dire l'endroit où la tradition place les corps des personnages qu'on vénère en raison des miracles qu'ils opèrent. Il en est autrement de simples monuments commémoratifs.

2. C'est cette caverne des Trésors qui est confondue par les écrivains arabes avec celle d'Abou Qobaïs à la Mekke (Et-Tabari, *Annales*, partie I, t. I, Leyde, 1879, in-8, p. 162: Ibn El-Athir, *Kâmil*, t. I, p. 24 ; Eth-Tha'alebi, *Qiṣaṣ el-Anbyâ*, p. 41).

quelquefois au pays d'Eden[1]. Lors du déluge, ses ossements furent transportés dans l'arche[2], et après la retraite des eaux, à l'endroit où fut plus tard Jérusalem, par Sem, sur l'ordre de Noé[3]. Mais une légende slave prétend qu'il y fut enterré par les anges, à l'endroit où Jésus-Christ devait être plus tard crucifié[4]. Cette légende se trouve aussi rapportée par Tertullien, saint Basile, saint Jean Chrysostôme et saint Épiphane. Suivant une autre tradition, ce serait seulement son crâne qui serait enterré sur le Golgotha qui aurait tiré son nom de là[5], c'est ce que rapportent les pèlerins russes au moyen âge; ainsi l'hégoumène Daniel[6], Ignace de Smolensk[7], l'archimandrite Grethénios[8], le marchand

1. Cf. Bezold, *Die Schatzhöhle*, Leipzig, 1883, in-8, p. 10 ; le *Gadla Adam*, texte éthiopien, publié par Trumpp, *Der Kampf Adams*, Munich, 1880, in-4, p. 102 ; trad. allemande : Dillmann, *Das christliche Adambuch des Morgenlandes*, Gœttingen, 1853, in-8, p. 82 ; trad. française : Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. I, Paris, 1856, grand in-8, col. 342 ; trad. anglaise : Malan, *The book of Adam and Eve*, Londres, 1882, in-8, p. 117-118 ; Le *Koufalé*, texte éthiopien, éd. Dillmann, *Liber Jubilaeorum*, Gœttingen, 1859, in-4, p. 19 ; éd. Charles, *The ethiopic version of the hebrew Book of Jubilees*, Oxford, 1895, in-4, p. 18; trad. anglaise, Schodde, *The book of Jubilees*, Oberlin, 1888, in-8, p. 18.

2. Eth-Tha'alibi, *Qiṣaṣ el-Anbyâ*, p. 41 ; Malan, *The book of Adams*, p. 121 et les autres versions de ce livre.

3. Bezold, *Die Schatzhöhle*, p. 26-27 ; Tabari, *Annales*, Ire partie, t. I, p. 163 ; Ibn el-Athir, *Kâmil*, t. I, p. 24 ; Abou'lfaradj, *Kitâb ed-Doual*, Beyrout, 1890, in-8, p. 16.

4. Jagić, *Beitraege zu den biblischen Apocryphen*, *Die altkirchenslavischen Texte Adambuches*, Vienne, 1893, in-4, p. 62-63.

5. *Synaxare éthiopien*, ap. Dillmann, *Chrestomathia aethiopica*, Leipzig, 1866, in-8, p. 16.

6. *Vie et Voyages*, ap. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*, t. I, Genève, 1889, p. 14-15.

7. *Pèlerinage*, ap. *Itinéraires russes*, t. I, p. 150.

8. *Pèlerinage*, ap. *Itinéraires russes*, t. I, p. 170.

Basile[1], Basile Posniakov[2], les Français Denis Possot et Charles Philippe[3] et le pèlerin catalan Guillem Oliver[4] : suivant une légende serbe, c'est Salomon qui l'aurait obtenu par sa puissance sur les génies[5] Ibn el-Faqih El-Hamadzàni place aussi son tombeau à Jérusalem et ajoute Isaac et Jacob[6].

Une autre tradition, plus conforme aux traditions juives postérieures[7] l'associe à Abraham et d'autres patriarches dans la sépulture d'Hébron. Saint Jérôme (en 404) en parle, mais avec doute, ne sachant pas si le quatrième personnage, enterré avec Abraham, Isaac et Jacob, est Adam ou bien Kaleb[8]. Arculphe, plus affirmatif, cite (vers 670) Adam, Abraham, Isaac[9]; Béda le Vénérable (vers 720) en parlant des patriarches ne nomme qu'Adam[10]. Le scepticisme de saint Jérôme se

1. *Pèlerinage*, ap. *Itinéraires russes*, p. 253.

2. *Pèlerinage*, ap. *Itinéraires russes*, p. 311.

3. *Le Voyage de la Terre Sainte*, éd. Schefer, Paris, 1890, in-8, p. 179.

4. *Romiatge de Jherusalem*, éd. Jaume Collell, *Catalunya à Palestina*, t. I, Barcelone, 1900, petit in-8, p. 10.

5. Jagić, *Beitraege*, I, p. 62; Gaster, *Literatura populara română*, Bucharest, 1883, in-12, p. 289-290; id. *Greeko-Slavonic Literature*, Londres, 1887, in-8, p. 37.

6. *Compendium libri Kitâb el-Boldân*, éd. de Goeje, Leyde, 1885, in-8, p. 95.

7. Cf. la liste dans Grünbaum, *Neue Beitraege zur semitischen Sagenkunde*, Leyden, 1882, in-8, p. 77.

8. Hæc (*Hebron*) est Cariatarba, id est oppidum virorum quatuor Abraham, Isaac, Jacob et Adami magni, quam ibi conditum iuxta librum Jesu Nave Hebræi autumant, licet plerique Caleb quartum putant, unius ex latere memoria monstratur (*Peregrinatio Sanctæ Paulæ*, p. 35, ap. Tobler et Molinier, *Itinera Hierosolymitana et Descriptiones Terræ Sanctæ*, Genève, t. I, 1877-80).

9. *De locis sanctis*, l. II, § IX, p. 172-173; ap. Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I.

10. *De locis sanctis*, § IX, p. 224; ap. Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I.

retrouve chez Abou 'l-Ḥasan el-Haraoui : « A Hébron, dit-il, est la caverne où sont déposés les corps d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Sara, et aussi, dit-on, d'Adam, de Noé et de Sem »[1]. Thietmar de Mersebourg, vers 1217, supprime Joseph et maintient Adam[2]. Le continuateur de Guillaume de Tyr (1261) cite les patriarches Abraham, Isaac, Jacob et Joseph avec leurs femmes, ainsi qu'Adam et Ève[3]. La tradition d'après laquelle Adam est enterré à Hébron dans la caverne d'Abraham est encore rapportée par Yaqout[4], le Frère Jean Thénaud qui supprime aussi Joseph (vers 1512)[5]; Schildtberger[6] puis Brochart (en 1533) qui mentionne à Hébron[7] les tombeaux d'Adam, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de leurs femmes, Ève, Sara, Rebecca et Lia[8] dans une église dont les infidèles prenaient grand soin[9]. Au

1. *Description des lieux saints*, trad. Schefer, Gênes, 1881, in-4, p. 22.

2. *Peregrinatio*, éd. Laurent, Hambourg, 1857, in-4, p. 20.

3. *La sainte cité de Iherusalem*, p. 170; ap. Michelant et Raynaud, *Itinéraires français*.

4. *Mo'djem*, éd. Wüstenfeld, t. II, Leipzig, 1867, in-8, p. 195.

5. *Voyage d'Outremer*, éd. Schefer, Paris, 1884, in-8, p. 88.

6. *Reisen*, éd. Neumann, Munich, 1859, in-8, p. 117; *The bondage and Travels*, tr. Telfer, Londres, 1879, in-8, p. 60.

7. *Description de la Terre Sainte*, manuscrit de l'Arsenal, cité par Schefer dans l'édition du *Voyage d'Outremer* de Bertrand de la Broquière, Paris, 1892, in-8, p. 17.

8. Il est à remarquer, d'après une observation de Modjir ed-Din (*El-Ins el-Djelil*, Le Qaire, 1283 hég., 2 v. in-8, p. 42; Sauvaire, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, Paris, 1876, in-8) que « la pierre qui portait à Hébron l'inscription de Lia, femme de Jacob, était célèbre, parmi les gens, sous le nom de *Maqâm Adam* et on prétendait qu'elle renfermait la tête d'Adam ».

9. Cf. aussi sur les diverses sépultures d'Adam, les témoignages modernes rapportés par Fabricius, *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, Hambourg, 1713-1723, 2 v. pet. in-8, t. I, p. 59-62; Weil, *Biblische Legenden der Musulmänner*, Francfort-sur-le-Main, 1845, in-12, p. 43; Guy

moyen âge, les pèlerins juifs suivent cette tradition : Rabbi Ya'qob, dans la *Description des Tombeaux sacrés*[1] ; Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadiqim*[2] ; Uri de Biel, dans le *Yikhous ha Abot*[3]. Enfin El-Moqaddesi résume les opinions d'après lesquelles il était, soit près du minaret de la mosquée d'El-Khaif, soit du tombeau d'Ibrahim, soit même dans l'Inde (confusion qui prend son origine dans l'assimilation du pied de Bouddha au pied d'Adam à Ceylan), soit encore dans le désert de Tih[4].

§ 2. Des fils d'Adam, Seth fut le seul dont le tombeau fut vénéré. D'après le *Combat d'Adam*[5] et la *Caverne des Trésors*[6], son corps fut déposé près de celui d'Adam, dans la caverne des Trésors, et cette tradition judéo-chrétienne est reproduite par Tabari[7] qui assimile cet endroit à la caverne d'Abou Qobaïs. Toutefois, Isḥaq Khelo dans les *Chemins de Jérusalem* et l'auteur de l'*Eleh ha Massaot*[8], mentionnent, mais sans en garantir l'authenticité, le tombeau de Seth à Arbal (var. Arbad) ; de même Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadi-*

Le Strange, *Palestine under the Moslems*, Londres, 1890, in-8. Sur d'autres légendes relatives à l'ensevelissement d'Adam, mais non à l'endroit où il fut déposé, cf. *Apocalypse de Moïse*, ap. Tischendorf, *Apocalypses Apocryphæ*, Leipzig, 1866, in-8, p. 20-21 ; Gaster, *Greeko-Slavonic Litteratur*, p. 34 ; Jagić, *Beitraege*, I, p. 38-39, 63 ; Grünbaum, *Neue Beitraege*, p. 76-78.

1. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 187.
2. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 388.
3. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 433.
4. *Descriptio imperii moslemici*, éd. de Goeje, Leyde, 1876, in-8, p. 46.
5. Malan, *The book of Adam und Eve*, p. 121 ; Trumpp, *Der Kampf Adams*, p. 105 ; Dillmann, *Das christliche Adambuch*, p. 84. Ce passage manque dans la traduction publiée par Migne.
6. Bezold, *Die Schatzhohle*, p. 11.
7. *Annales*, I, I, 164.
8. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 259 et note 241, p. 310.

qim[1], tandis qu'Ibn Djobaïr prétend que ce patriarche repose près de Noé, dans la plaine de Kalb, entre Ba'albek, Damas et Ḥims[2].

§ 3. Nous passons à Noé, les patriarches qui le précèdent n'ayant pas laissé de traces dans le culte postérieur des tombeaux. Les légendes judéo-chrétiennes le montrent enterré sur le mont Loubar, dans l'Ararat[3]; mais Uri de Biel place sa tombe à Kafar Nouh[4] près de Ba'albek, opinion reproduite par Ali el-Haraoui[5], qui d'ailleurs mentionne aussi son tombeau à Hébron[6]. Nous avons vu qu'Ibn-Djobaïr le dit enterré dans la Biqa'ah à deux journées de Damas, et suivant El-Moqaddesi[7], il l'était dans la banquette de sable (الدكّة) d'El-Gharri.

§ 4. C'est encore à Hébron, d'après 'Ali el-Haraoui[8] que se trouvait le tombeau de son fils Sem, mais au moyen âge, les Juifs le vénéraient à la fois à Ninive

1. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 341.

2. *Travels*, éd. Wright, Leyde, 1892, in-8, p. 283. Cf. aussi Guy Le Strange, *Palestina under the Moslems*, p. 422.

3. Dillmann, *Liber Jubilaeorum*, p. 42; Charles, *The ethiopic version of the hebrew Book of Jubilees*, p. 36; Schodde, *The book of Jubilees*, p. 36. Ce détail est rapporté, mais moins explicitement dans le livre du *Combat d'Adam*, d'après lequel Noé fut enterré sur la montagne où s'arrêta l'arche (Trumpp, *Der Kampf Adams*, p. 137; Dillmann, *Das christliche Adambuch*, p. 111; *Le livre du Combat d'Adam*, ap. Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, t. I, col. 367; Malan, *The book of Adam und Eve*, p. 137. L'apocryphe syriaque est plus vague: Sem enterra Noé dans la ville qu'il avait bâtie (Bezold, *Die Schatzhöhle*, p. 11).

4. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 450.

5. Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 480. Il y ajoute celle d'Hablah, fille de Noé.

6. Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 316.

7. *Descriptio imperii moslemici*, p. 46.

8. Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 316.

(Mossoul), dans un monument qu'il avait construit lui-même, au dire de Samuel ben Simson[1] et aux environs de Damas, suivant le rabbin Petakhia de Ratisbonne[2] : cette indication est plus précise dans Yaqout[3] : il se trouvait à Naouâ, à deux étapes de Damas.

§ 5. Le tombeau d'Abraham à Hébron[4] a été vénéré d'un consentement presque universel par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, mais l'accord est loin d'être aussi unanime en ce qui concerne les personnes enterrées avec lui. On a déjà vu que saint Jérôme, Arculfus, Béda, le continuateur de Guillaume de Tyr, Ali el-Haraoui, Thietmar, Yaqout, Rebbi Ya'qob, Gerson fils, d'Acher, Uri de Biel, Schildtberger, Burchart, Jean Thénaud, lui associaient Adam et Ève, en plus de ses fils, petits-fils et arrière petits-fils. La Bible[5] nous cite déjà Sara, Isaac, Rebecca, Jacob, Lia enterrés avec Abraham dans la caverne à double ouverture de Mambré, à Hébron, terrain acheté jadis à l'Héthéen Ephron. L'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* suit de près le récit biblique et nous signale la vénération dont ces sépultures étaient l'objet en 333 de J. C.[6]. Théodose, vers 530, dans le *De Terrâ Sanctâ*[7] et Philippe Mouskes, dans sa *Description des Lieux Saints*[8] ne citent que

1. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 136.
2. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 165, note 124.
3. *Mo'djem el-Boldân*, t. IV, p. 815. Cf. Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 516.
4. Cf. sur le tombeau d'Abraham à Hébron, Goldziher, *Das Patriarchengrab in Hebron nach Al-Abdari*, *Zeitschrift der deutschen Palestina-Vereins* t. XVII, p. 115-122 avec une planche.
5. *Genèse*, XXIII, 19; XXV, 9; XXXV, 27-29 complété par XLIX, 31; L, 13.
6. Tobler et Molinier, *Itinera*, I, p. 20.
7. Tobler et Molinier, *Itinera*, I, p. 70.
8. Michelant et G. Raynaud, *Itinéraires à Jérusalem*, p. 121. 122.

Jacob. Le *Livre des Jubilés* mentionne Abraham, Sara, Rebecca, Lia et tous les fils de Jacob, moins Joseph[1]. La version latine ajoute Jacob[2]. Les auteurs musulmans nous fournissent des renseignements conforme à ces données. Ainsi El-Moqaddesi[3], après avoir mentionné vaguement en Syrie le tombeau d'Abraham, l'indique expressément à Hébron, avec ceux d'Isaac, de Jacob et de leurs femmes. Il est de même d'El-Isṭakhri[4] qui mentionne simplement au Sud de Bethléem une petite ville qui paraît être Hébron. Le même renseignement se trouve dans Ibn-Haouqal[5] et Ibn el-Ouardi[6]. Le diacre Zosime[7] ne nomme qu'Abraham, Isaac, Jacob, Sara et Rebecca, et Ibn el-A'rabi, Abraham, Sara et Isaac[8]. Denys Possot[9], cite les sépultures « d'Abraham, de Jacob et aultres plusieurs prophètes ». C'est cette donnée qu'on rencontre déjà dans Guillaume de Tyr[10] quand il parle d' « Ebron où li Patriarche furent enterré, Abraham, Ysaac et Jacob ». Pareille indication, avec Ève et les femmes des patriarches en surplus, est donnée par l'auteur anonyme des *Pèlerinages et Pardouns de*

1. Dillmann, *Liber Jubilæorum*, p. 83, 125, 132, 155 : Charles, *The Ethiopic version of the hebrew Book of Jubilees*, p. 81-134, 136, 164; Schodde, *The book of Jubilees*, p. 69, 103, 105, 123.
2. Rönsch, *Das Buch der Jubilaeen*, Leipzig, 1874, in-8°, p. 84-85.
3. *Descriptio imperii moslemici*, p. 151, 172.
4. *Kitâb el-Mesâlik oua 'l-Memâlik*, éd. De Goeje, Leyde, 1870, p. 57.
5. *Kitâb el-Mesâlik oua 'l-Memâlik*, p. 113. Cf. aussi Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 313, planche, p. 320-324, 327.
6. *Kharidat el-'Adjâib*, Le Qaire, 1302 hég. in-8, p. 26.
7. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 216.
8. *Kitâb el-Mosâmarât*. Le Qaire, 1302 hég. 2 v. in-8, t. I, p. 50.
9. *Voyaige de Hierusalem*, éd. Schefer, p. 174.
10. *Des choses avenues en la terre d'Oultremer*, éd. P. Pâris, Paris, 1879-80, 2 v. in-8, t. I, l. VIII, ch. II, p. 284; l. X, ch. VIII, p. 343.

Acre[1]. Ibn Khordadbeh[2] ne cite à Hébron que le tombeau d'Abraham, et l'auteur du *Mesâlik el-Abṣâr*[3] ajoute cette observation qu'on ne sait pas précisément où est la sépulture du patriarche. Tabari[4], El-Edrisi[5], Abou'l-féda[6] Eth-Tha'alebi[7] et Mirkhond qui désigne Hébron par Ailia[8] ont une opinion conforme au récit biblique.

Mais bien que la Bible dise expressément que Joseph fut enterré à Sichem dans le champ que Jacob avait acheté aux fils d'Hémor[9] un grand nombre d'historiens et de voyageurs le réunissent à son père, à son aïeul et à son bisaïeul à Hébron. On trouve déjà cette tradition dans Josèphe[10] qui lui adjoint Isma'ïl. Quelques-uns se contentent de le comprendre dans l'énumération : Antonin Martyr dans le *De locis sanctis*, vers 570[11]; Yaqout, qui rapporte que l'existence de ces sépultures fut révélée à Salomon qui fit construire un monument sur leur emplacement[12]; le marchand russe Basile qui mentionne à deux jours de Gaza la maison d'Abraham où sont enterrés, avec ce patriarche, sa femme Sara, Jacob,

1. Michelant et Raynaud, *Itinéraires*, p. 233.
2. *Le livre des routes et des provinces*, éd. de Goeje, Leyde, 1889, in-8, p. 79 du texte, 59 de la traduction.
3. Ap. Qatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, Paris, 1845, 2 v. in-4, t. I, 2e partie, p. 240.
4. *Annales*, 1re partie, t. II, p. 349; 371.
5. *Idrisii Palestina*, éd. Gildemeister. Bonn, 1885, in-8.
6. *Historia anteislamica*, éd. Fleischer, Leipzig, 1831, in-4.
7. *Qiṣaṣ el-Ambiâ*, p. 84, 88.
8. *Rauzat us-Safa*, t. I, p. 156, 282.
9. *Josué*, XXIV, 32.
10. *Antiquités hébraïques*, I, 14, 17 ; II, 8.
11. Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I, p. 108.
12. *Mo'djem el-Boldân*, t. II, p. 195, 468.

Joseph et toute leur lignée[1]. D'autres ont soin de marquer que la tombe de Joseph, quoique placée à Hébron, était hors de l'endroit de la sépulture d'Abraham : Nasiri Khosrau, dans le *Sefer Nameh*[2] décrit le tombeau de ce dernier, ceux de Sara, d'Isaac et de sa femme, de Jacob et de sa femme, en tout six dans le sanctuaire, et en dehors celui de Joseph. C'est aussi ce que rapporte l'hégoumène russe Daniel, suivant qui, dans la double caverne d'Hébron étaient enterrés Abraham, Isaac, Jacob, tous les enfants de ce dernier, et leurs femmes, Sara, Rebecca, Lia, à l'exception de Rachel et que le tombeau de Joseph était à un jet de pierre[3]. Ibn Baṭoutah place ce dernier dans la mosquée[4]. Modjir eddin[5] dit qu'il fut découvert au temps du khalife El-Moqtadir (295-320 hég., 907-931 de J. C.) par l'émir Abou Bekr el-Askafi, ainsi que ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il était accompagné d'un vieillard nommé Sa'louk. Le récit de cet événement est dû au cheïkh Moḥammed ben Bekrân qui au commencement du ɪᴠe siècle de l'hégire était khaṭib du sanctuaire d'Hébron, et, sous le règne de Râdhi billah, qâdhi à Ramlah[6].

1. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 250.
2. Éd. et trad. Schefer, texte persan, p. 32-35 : trad. française, p. 99-103.
3. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 45.
4. *Voyages*, trad. Defrémery et Sanguinetti, 4 v. in-8, Paris, 1853-59, t. I, p. 114, 115.
5. *El-Ins el-Djelil*, p. 40-46; 57-58, 64-65; Sauvaire, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, p. 3-13; 17-18, 22-23.
6. Cf. Ali el-Haraoui, *Description*, p. 22; Ibn 'Asâkir cité par Schefer, *id.*, p. 22-23, note 58; Modjir eddin, *El-Ins el-Djelil*, p. 42-43; Sauvaire, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, p. 8-11. Le frère Jean Thénaud cite aussi l'aventure d'un émir qui fit ouvrir le tombeau d'Isaac et voulut en

Pendant les croisades, sous le règne de Baudouin, des Chrétiens, entre autres le chevalier Biran, pénétrèrent dans la caverne d'Abraham à la suite d'un éboulement, en 513 hég. (1119 de J. C.), et virent les corps des trois patriarches[1]. Peut-être est-ce à cet événement et ce qui s'ensuivit qu'il faut rapporter ce que dit Benjamin de Tudèle[2] : Les Chrétiens auraient refait des tombeaux auxquels ils auraient mis les noms d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rebecca, de Jacob et de Lia. — Quelques voyageurs se sont conformés cependant aux indications bibliques : ainsi Yaqout mentionne la tradition d'après laquelle Yousof le prophète était enterré à Bolâṭâh, dans le district de Naplouse (Sichem), près d'un arbre, et cet arbre était célèbre[3]; Ali el-Haraoui dit simplement près de Naplouse[4]; de même Abou'l-féda, après avoir aussi rappelé l'opinion qui place sa sépulture à Hébron[5] et Rabbi Ya'qob à Sichem[6]. Le *Livre des Jubilés* rapporte qu'il fut enterré en Égypte[7]. On peut encore mentionner les données très vagues d'Eth-Tha'alibi suivant lesquelles le cercueil de Joseph, d'abord déposé dans le Nil, en fut tiré par ordre de

faire de même pour celui d'une des femmes, mais il en fut empêché par une vision (*Le Voyage d'Outremer*, p. 88).

1. Ali el-Haraoui, *Description*, p. 23; El-Moqaddesi, *Descriptio imperii muslemici*, p. 46.

2. *Itinerarium*, éd. Constantin Lempereur, Leyde, 1633, pet. in-8, p. 48-49.

3. *Mo'djem el-Boldân*, t. I, p. 710.

4. Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 416-512.

5. *Historia anteislamica*, p. 31.

6. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 186.

7. Dillmann, *Liber Jubilæorum*, p. 155; Charles, *The ethiopic version of hebrew Book of Jubilees*, p. 164. Schodde, *The book of Jubilees*, p. 123.

Moïse et enterré en Syrie, dans la terre de Chanaan[1].

Mirkhond, qui rapporte la même tradition, précise davantage en nommant Hébron[2] où il le place avec Abraham, Isaac et Jacob. En contradiction avec l'opinion généralement reçue sur le lieu de la sépulture d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il faut rappeler que, d'après Ibn el-Faqih el-Hamadzâni[3] les deux derniers avaient été enterrés à Jérusalem, et, suivant Georges le Syncelle, Abraham et Isaac, près d'un térébinthe à Bethel[4], tandis que Guillem Oliver place les tombeaux d'Abraham et de Sara sur le mont Thabor[5].

§ 6. La tête d'Esaü, suivant Uri de Biel[6] était dans la caverne d'Hébron, mais Modjir eddin rapporte qu'entre Jérusalem et cette ville, on voyait un tombeau qu'on disait être celui d'El-ʿIṣ (Esaü)[7]. Les légendes judéo-chrétiennes du *Livre des Jubilés* font enterrer Esaü par Jacob à la colline d'Adouram[8].

§ 7. La Bible nous apprend que Jacob ensevelit Rachel sur la route d'Ephrata, qui est Bethléem et lui éleva un tombeau qui subsistait encore quand la Genèse fut écrite[9]. Cet emplacement a été particulièrement vé-

1. *Qiṣaṣ el-Anbyâ*, p. 122-123.

2. *Rauzat us-Safa*, trad. Rehatsek, t. I, p. 288-289, Londres, 1891, in-8.

3. *Kitâb el-Boldân*, p. 95.

4. *Chronographia*, éd. Dindorf, Bonn, 1829, 2 v. in-8, t. I, p. 202.

5. *Romiatge de Jherusalem*, p. 21.

6. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 334.

7. *El-Ins el-Djelil*, p. 41 ; Sauvaire, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, p. 6; Quatremère, *Histoire des Mamlouks*, t. I, 2e partie, p. 249. Cf. aussi le récit d'Es-Soyouti qui a pour point de départ une tradition rabbinique ap. Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 324.

8. Dillmann, *Liber Jubilæorum*, p. 136; Charles, *The ethiopic version of hebrew Book of Jubilees*, p. 140-141; Schodde, *The book of Jubilees*, p. 108, Rönsch, *Das Buch der Jubilaeen*, p. 397-398 citant le Midrach *Waiissaʿou*.

9. *Genèse*, xxxv, 19-20; xlviii, 7.

néré par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans. Il est mentionné par Josèphe[1]; par le *Livre des Jubilés*[2]; par l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*[3]; par saint Jérôme, dans la *Peregrinatio Sanctæ Paulæ*[4]; par Theodosius, dans le *De Terrâ Sanctâ*[5]; par Antonin Martyr, dans le *De locis sanctis*[6]; par Arculfus, dans le *De locis transmarinis sacris*[7]; par Beda, dans le *De locis sanctis*[8]; par l'hégoumène Daniel[9]; par Benjamin de Tudèle[10]; par le rabbin Petakhia de Ratisbonne[11]; par 'Ali el-Haraoui[12] et Ibn el-Ouardi qui dit[13] simplement entre Bethléem et Jérusalem; par Grethénios[14]; par le diacre Zosime[15]; par l'auteur anonyme du *Voyage de la saincte cyté de Hierusalem*[16]; par Modjir eddin[17], par Uri de Biel, qui en reproduit l'image dans le *Yikhous ha Abot*[18] et El-Edrisi[19]. Thietmar dit qu'il est situé à mi-

1. *Antiquités hébraïques*, I, xxi, 3.
2. Dillmann, *Liber Jubilæorum*, p. 119; Charles, *The ethiopic version of hebrew Book of Jubilees*, p. 124-125; Schodde, *The book of Jubilees*, p. 96; Rönsch, *Liber Jubilæorum*, p. 65.
3. Tobler et Molinier, *Itinera*, p. 19.
4. Tobler et Molinier, *Itinera*, p. 33.
5. Tobler et Molinier, *Itinera*, p. 69.
6. Tobler et Molinier, *Itinera*, p. 107.
7. Tobler et Molinier, *Itinera*, 128.
8. L. II, § VII, ap. Tobler et Molinier, *Itinera*, p. 172.
9. Mme de Kithrowo, *Itinéraires russes*, p. 38.
10. *Itinerarium*, p. 47.
11. Cité par Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 147, note 38.
12. *Description*, p. 21.
13. *Kharidat el-'Adjâïb*, p. 26.
14. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 187.
15. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 217.
16. Ed. Schefer, Paris, 1882, in-8, p. 81.
17. *El-Ins el-Djelil*, p. 415; Sauvaire, *Hist. de Jérusalem et d'Hébron*, p. 202.
18. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 151.
19. *Palestina et Syria*, éd. Gildemeister, p. 9. Cf. aussi Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 299.

chemin entre Jérusalem et Bethléem [1]; Georges le Syncelle précise en mentionnant qu'il est près de l'Hippodrome entre Jérusalem et Bethléem [2]; Rabbi Ya'qob, dans sa *Description des Tombeaux sacrés* [3] le place à Bethléem même; Guillem Oliver, près de cette ville [4]; Samuel bar Simson entre Siloé et Hébron [5]; le seigneur de Caumont, entre Bethléem et la montagne de Judée [6] : sa visite valait sept ans et sept quarantaines d'indulgences. Isḥaq Khelo qui le visita, mentionne auprès de lui celui du prophète Natan [7], et Jean Thénaud cite à côté la tour de Jacob [8]. D'autres auteurs précisent davantage : Denys Possot nous dit qu' « il est à destre, en allant (de Bethléem) à Hébron... et il est beau et y a trois petits sepulchres auprès et là viennent les Mores, car c'est une mesquite » [9]. Le marchand Basile le met à cinq verstes de Bethléem [10]. Enfin El-Moqaddesi dit simplement qu'il est situé en Syrie [11].

§ 9. Quant aux fils de Jacob, en dehors de Joseph, on a vu que quelques voyageurs plaçaient leurs sépultures avec celle de leur père. Mais saint Jérôme, dans

1. *Peregrinatio*, p. 28.
2. *Chronographie*, t. I, p. 200.
3. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 186.
4. *Romiatge de Jherusalem*, p. 14.
5. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 186.
6. *Voyaige d'Oultremer en Ihérusalem*, éd. De la Grange, Paris, 1858, in-8, p. 72.
7. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 243. Samuel bar Simson mentionne aussi près d'Hébron le tombeau de Natan (Carmoly, *ibid.*, p. 128).
8. *Le voyage d'Oultremer*, p. 93.
9. *Voyaige de Hierusalem*, p. 173.
10. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 251.
11. *Descriptio imperii moslemici*, p. 151.

la *Peregrinatio S. Paulæ*[1], nous apprend que près de Sébaste étaient enterrés les douze patriarches dont les tombes paraissent être celles que Samuel bar Simson, dans son *Itinéraire de Palestine*[2] appelle les *Sépulcres des Tribus*, auxquels il joint celui de Dina leur sœur[3].

Ruben était enterré à Rouma, près de Sichem, suivant Uri de Biel[4], tandis que, suivant El-Mofadhdhel ben El-Ḥadjdjâdj, citant Râched b. Manṣour ez-Zebidi, son tombeau, sans doute d'après une source juive de l'Arabie, était en dehors de Djahrân, dans les ruines de Dzimâr, dans la caverne de Sayah[5], ou encore dans le cimetière d'El-Qarâfah, près du Qaire[6]. Mais Ibn Djobaïr[7] et Ibn Baṭouṭah[8] le placent à Tibériade. 'Ali el-Haraoui précise en disant à Kaboul, près de Tibériade[9]. — Naṣiri Khosrau visita à Berwâh deux sépultures qu'on lui dit être celles d'Esaü et de Siméon[10]. Toutefois Uri de Biel, dans le *Yikhous ha Abot* place à Arbel (Arbil ou Arbad) le tombeau de ce dernier ainsi que ceux de Lévi et de Dina et en donne la reproduction[11].

1. Tobler et Molinier, *Itinera*, I, p. 38.
2. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 130-131.
3. Pour ce dernier, Carmoly (*Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 152, note 64) renvoie au Midrasch Rabba de la Genèse, sect. 80, p. 70, col. 4 de l'édition d'Amsterdam, 1725, in-f°.
4. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 454.
5. Yaqout, *Mo'djem*, t. III, p. 224; t. IV, éd. Wüstenfeld, Leipzig, 1869, in-8, p. 438. Djahrân est situé, soit dans le Yémen, soit chez les B. 'Abs.
6. Yaqout, *Mo'djem*, t. IV, p. 555.
7. *Travels*, p. 313.
8. *Voyages*, t. I, p. 132. Cf. aussi Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 431.
9. *Description*, p. 12.
10. *Relation*, texte persan, p. 16; trad. fr., p. 51-52.
11. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 448.

D'après la *Riḥlah* de 'Abd el-Ghâni en-Nabolousi[1], il se trouvait à Damas, près du cimetière de Bâb es-Ṣeghir, et aussi en Palestine près de Ṣour. Du reste, il prend Siméon pour Simon Pierre en disant qu'en réalité, il est enterré à Rome. — Les tombeaux de Juda et de Ruben sont aussi confondus; le second est donné comme enterré à Roumah, par Ali el-Haraoui[2], ou dans le cimetière de Qarafah, près du Qaire[3], enfin à Tibériade, par Ibn Djobaïr[4] et Ibn Baṭouṭah[5]. — Suivant 'Ali el-Haraoui[6], Lévi est enterré à Laoui sur la route de Naplouse à Jérusalem[7]. — Ali el-Haraoui visita à Kafr Mandah les tombeaux d'Aser et de Nephtali, fils de Jacob[8]. — Uri de Biel[9], et l'auteur du *Sefer ha Iachar*[10] placent la sépulture de Zabulon près de Sidon « sous une voûte élégante que les nations gardent et surveillent avec zèle et piété » ; mais 'Ali el-Haraoui la mentionne avec celles de Siméon, de Lévi et de

1. Manuscrit de la Bibliothèque Universitaire d'Alger, n° 2019, f° 140.
2. *Description*, p. 11.
3. Yaqout, *Mo'djem el-Boldân*, t. IV, p. 155.
4. *Travels*, p. 313.
5. *Voyages*, t. I, p. 132. Cf. aussi Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. I, p. 323-324 : Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 314, 521.
6. *Description*, p. 14.
7. Cf. Gildemeister, *Abd al-Ghani al-Nabulusi Reise, Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*, t. XXXVI, 1882, p. 391. (Le manuscrit de 'Abd el-Ghani qui se trouve à la Bibliothèque Universitaire d'Alger, II, f° 146-147) a une lacune en cet endroit et ne mentionne pas les pèlerinages entre A'rabil et Borqah. Cf. aussi Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, I, 328 : Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 493.
8. *Descriptio*, p. 12; Yaqout, *Mo'djem el-Boldân*, t. IV, p. 291.
9. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 449-450.
10. Cité par Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 480, note 132.

Dina, à Arbah (var. Arbad, Arbil, Irbil)[1], village de la juridiction de Tibériade avec celles de Dan, Issachar et Gad[2]. Ce sont sans doute celles qui sont citées par Naṣiri-Khosrau quand il parle de quatre fils de Jacob, frères de Joseph qui sont enterrés là[3]. C'est aussi ce que dit Yaqout[4] qui ajoute le tombeau de la mère de Moïse, probablement celui que 'Ali el-Haraoui attribuait à Dina. — Enfin ce dernier voyageur[5] et Yaqout[6] placent la sépulture de Benjamin à Dhahr Ḥimâr, sur la route de Naplouse à Jérusalem, tandis que Rabbi Ya'qob, dans sa *Description des Tombeaux sacrés*[7] et Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadiqim*[8] le mentionnent à Rouma dans une caverne. Toutefois, le *Sefer ha Iachar*[9] dit qu'il fut enterré à Jérusalem, en face des Jébuséens. Ignace de Smolensk visita sa tombe à cinq journées de Damas[10], et le marchand Basile à un jour et demi du mont Thabor[11]. Mais Gerson, fils d'Acher[12] mentionne une tradition d'après laquelle Benjamin était enterré à Saraqa, tradition

1. Cf. sur ces formes, Clermont-Ganneau, *Études d'archéologie orientale*, t. I, p. 320-321.
2. *Description*, p. 10.
3. *Relation*, texte persan, p. 16 ; trad. franç., p. 53.
4. *Mo'djem el-Boldân*, t. I, p. 184.
5. *Description*, p. 14.
6. *Mo'djem el-Boldân*, t. III, p. 582; cf. Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 545.
7. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 186.
8. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 383.
9. F° 107 de l'édition de Furth, ap. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 211, note 93.
10. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 154.
11. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 249.
12. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 386.

suivie par Uri de Biel qui donne l'image du tombeau[1].

§ 10. Si, conformément à ce que dit la Bible[2], personne n'a connu jusqu'à présent le lieu de la sépulture de Moïse, il n'en est pas de même en ce qui concerne sa mère Iokhabed, sa sœur Marie, sa femme Sephora et son beau-père Jéthro, le Cho'aïb des Arabes. Suivant Gerson ben Acher[3], les tombeaux des trois premières et celui d'Elicheba', fille d'Aminadab et femme d'Aron étaient à Râs ben Amis, près de Tibériade : c'est aussi ce que rapporte Uri de Biel dans le *Yikhous ha Abot*[4], mais Rabbi Ya'qob place celui de Iokhabed sur la route d'Arbel[5]. La tombe de Jéthro, le beau-père de Moïse, parfois confondue avec celle de Josué, se voyait à Tibériade, ainsi que celle de Sephora, d'après Ibn Djobaïr[6] et Ibn Baṭouṭah[7], mais la sépulture du premier est d'ordinaire placée à Kafr Khiṭṭin : cette tradition est mentionnée par Kemâl-eddin dans la *Zobdat el-Ḥalib*[8], par Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadiqim*[9] et Uri de Biel[10]. Rabbi Ya'qob dit aussi que Jéthro et sa fille, femme de Moïse, sont enterrés à Kafr Khiṭin[11] et cette opinion est reproduite par 'Ali

1. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 435. Cf. sur ce tombeau de Saraqa, Clermont-Ganneau, *Étude d'archéologie orientale*, t. I, p. 324-326.
2. *Deutéronome*, XXXIV, 6.
3. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 385.
4. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 447.
5. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 185.
6. *Travels*, p. 313.
7. *Voyages*, t. I, p. 132. Cf. aussi Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 340, 450-451.
8. *Histoire d'Alep*, trad. Blochet, Paris, 1900, in-8, p. 91.
9. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 385.
10. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 455.
11. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 185.

el-Haraoui qui dit, par erreur, la *femme* au lieu de la *fille* de Cho'aïb[1], et place le tombeau de cette dernière, à Kafr Mandah, sur la route de Tibériade à Saint-Jean d'Acre[2], ce qui est aussi rapporté par Yaqout[3]. C'est à Ḥadhireh, près d'Arbad[4] que Jéthro et sa fille étaient enterrés, suivant Naṣiri Khosrau. La mosquée où ils étaient placés était l'objet d'une vénération toute particulière des Musulmans du village qui les entretenaient avec zèle et avaient soin d'y placer des lampes et d'autres objets[5].

§ 11. La période des juges ne nous offre pas de nombreux exemples, sauf en ce qui concerne Samuel, du culte des tombeaux chez les Chrétiens et les Musulmans. Il faut cependant rappeler que, d'après Rabbi Isḥaq, les sépultures du grand prêtre Héli et de ses deux fils Hophni et Phinées, déjà mentionnées à Silo par Rabbi Ya'qob[6] étaient placées « dans un monument sépulcral fort remarquable, où les Juifs et les Musulmans entretiennent des lumières perpétuelles »[7].

D'après la Bible[8], Samuel fut enterré dans sa maison à Ramah et cette tradition est reproduite par Josèphe[9]. On le visitait à Ramathaïn (ou Ramah) comme le rap-

1. *Description*, p. 10.
2. *Description*, p. 12.
3. *Mo'djem el-Boldân*, t. IV, p. 291.
4. Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. I, p. 304 et suivantes, qui corrige حظيرة en خطين.
5. *Relation*, p. 16 du texte persan, p. 53 de la traduction française.
6. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 186.
7. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 251.
8. *Samuel*, I, xxv, 1.
9. *Antiquités hébraïques*, VI, ch. xiii, 5.

portent Samuel bar Simson [1], Modjir eddin [2] et l'auteur anonyme du *Voyage de la saincte cyté de Hierusalem* [3] qui le mentionne « dans une petite chapelle sur une montagne près de Ramatha à un jet d'arc d'Emmaüs ». On peut en rapprocher ce que dit l'auteur des *Pèlerinages et Pardouns de Acre*, qui parle de ce tombeau comme étant à Montjoie, à deux lieues d'Emmaüs [4]. On lui associe d'ordinaire sa mère Hanna, comme le rapporte Rabbi Ya'qob, dans sa *Description des Tombeaux sacrés* [5], ainsi que l'auteur de l'*Eleh ha Masa'ot* [6] d'après qui les Musulmaus possédaient une mosquée en face des tombeaux de Samuel et de Hanna. L'hégoumène Daniel, qui fait mention des sépultures de Samuel et de son père Elkana, remplace Hanna par Marie l'Égyptienne [7], tandis que Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadiqim* [8] suivi par Uri de Biel dans le *Yikhous ha Abot* [9] tout en reconnaissant que Samuel, Elkana et Hanna étaient enterrés à Rama, ajoute : Ils sont tous dans une caverne et les tombeaux qu'on voit auprès de la caverne ne sont que pour la parade ». Mais, d'après Benjamin de Tudèle [10], les Chrétiens transportèrent le

1. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 130.
2. *El-Ins el-Djelil*, p 106 ; Sauvaire, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, p. 28.
3. Ed. Schefer, p. 69.
4. Michelant et Reynaud, *Itinéraires à Jérusalem*, p. 230.
5. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 186.
6. Cité par Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 413, note 218.
7. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, p. 11.
8. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 387.
9. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 443.
10. *Itinerarium*, p. 50. Carmoly (*Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 150, note 59), conjecture qu'il y a ici une confusion avec le tombeau de Joseph le Juste mentionné par Samuel bar Simson dans son *Itinéraire de Palestine* (*ibid.*, p. 130).

corps de Samuel à Siloh, après la prise de Ramah, et on l'y vénérait de son temps ainsi qu'à l'époque de Denys Possot[1]. Guillem Oliver dit simplement que le tombeau de Samuel était à gauche de la route, en allant de Jérusalem à Bethléem[2].

§ 12. L'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* place dans la crypte de Bethléem les sépultures d'Ezéchiel, d'Asaf, de Job, de Jessé père de David, de ce roi et de Salomon[3], et cette donnée est confirmée en ce qui regarde Jessé par le marchand russe Basile qui visita sa tombe dans la maison d'Ephrata (Bethléem), près de celle de Rachel[4] et par 'Ali el-Haraoui qui donne les mêmes détails[5]. D'un autre côté, Rabbi Ya'qob et l'auteur de l'*Eleh ha Masa'ot* la placent près de la caverne d'Hébron, non loin de celle d'Abner[6], ainsi que Gerson, fils d'Acher[7], et Uri de Biel qui donne la reproduction de ce monument[8].

Mais Antonin Martyr, dans le *De locis sanctis*[9] ne fait mention à Bethléem que des tombeaux de David et de Salomon. De même Ibn Khaldoun[10]; c'est aussi ce qu'Ali el-Haraoui croit être la vérité[11] en ajoutant que c'est dans

1. *Voyage de la Terre Sainte*, p. 162.
2. *Romiatge de Jherusalem*, p. 14.
3. Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I, p. 19.
4. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 251.
5. *Description*, p. 21.
6. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 187 et notes 110 et 111, p. 213.
7. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 388.
8. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 434.
9. Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I, p. 107.
10. *Kitâb el-'Iber*, t. II, p. 97, 99.
11. *Description*, p. 9. Cf. aussi Guy Le Strange, *Palestina under the Moslems*, p. 299.

la grotte où naquit le Christ que se trouvaient les corps de ces deux rois, bien qu'il mentionne la légende acceptée par Ibn Djobaïr[1], Ed-Dimichqi[2] et Ibn Baṭouṭah[3], d'après laquelle Salomon serait enterré dans une île ou près du lac de Tibériade. Ibn Iyâs[4] énumère, d'après Ouahb ben Monabbih les différentes opinions d'après lesquelles il est enseveli à Tibériade, à Bethléem[5] ou près de son père à Jérusalem. C'est cette dernière tradition qu'on trouve dans la Bible[6] et dans Josèphe[7], et elle a été suivie par la plus grande partie des écrivains et des voyageurs. Ainsi Modjir eddin[8] place leurs sépultures dans l'église de Sion; le diacre Zosime[9], l'auteur du *Voyage de la Saincte Cyté de Hierusalem*[10]; le seigneur d'Anglure[11]; Benjamin de Tudèle[12]; Chesneau[13]; Guillem Oliver[14] donnent un renseignement semblable. El-Moqaddesi[15] ne parle que du tombeau de

1. *Travels*, p. 313.
2. *Cosmographie*, éd. Mehren, S. Pétersbourg, 1886, in-4, p. 212.
3. *Voyages*, t. I, p. 132; cf. aussi Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 341. Yaqout (*Mo'djem el-Boldân*, I, 780; III, 512) rapporte aussi qu'au milieu du lac, on voit une pierre travaillée qu'on lui donna comme tombeau de Salomon.
4. *Beddi' ez-Zohour*, le Qaire, 1302 hég., in-8, p. 121.
5. C'est ce que mentionne aussi Yaqout, *Mo'djem*, I, 780; III, 512.
6. I Rois, II, 10; II Rois, XI, 43.
7. *Antiquités hébraïques*, l. VIII, ch. XV, 3; l. VIII, ch. VII, 8.
8. *Ins el-Djelil*, p. 165-166; Sauvaire, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, p. 27, 32.
9. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 212.
10. Éd. Schefer, p. 72.
11. *Le saint voyage de Jherusalem*, éd. Bonnardot et Longnon, Paris, 1878, in-8, p. 22-23.
12. *Itinerarium*, p. 246.
13. *Le voyage de Monsieur d'Aramon*, Paris, 1887, in-8, p. 118, note 1.
14. *Romiatge de Jherusalem*, p. 12.
15. *Descriptio imperii moslemici*, p. 46.

David à Sion, de même Grégoire Abou'lfaradj Bar Hebræus[1] et le marchand Basile qui le signale dans l'église franque de la Descente du Saint Esprit[2]. Par contre, le seigneur de Caumont mentionne la sépulture de David et de Salomon dont la visite valait sept ans et sept quarantaines d'indulgence[3]; tandis qu'Ibn Oadhih el-Ya'qoubi[4] dit simplement que ce dernier fut enterré près de son père; Schildtberger[5] qui appelle Salomon le roi Soldan, nous dit qu'ils sont enterrés près de Jérusalem; de même Denis Possot[6] qui énumère en outre Roboam[7], Abia[8], Asa[9], Josaphat[10], Joram[11], Ochozias[12], Achaz[13],

1. *Tarikh Mokhtaṣar ed-Doual*, Beyrout, 1890, in-8, p. 50.
2. Mme de Khitrowo, *Itinéraires*, t. I, p. 254.
3. *Voyaige d'Oultremer*, p. 70.
4. *Histoire*, éd. Houtsma, t. I, p. 64, Leyde, 1883, in-8.
5. *Reisen*, éd. Neumann, p. 116; *Travels*, tr. Telfer, p. 59.
6. *Voyaige à Hierusalem*, p. 186, 187.
7. D'après la Bible (I *Rois*, xv, 31; II *Paralipomènes*, xii, 16), et Abou'l-faradj Bar Hebræus (*Tarikh Mokhtaṣar ed-Doual*, p. 56). Roboam fut enseveli dans le tombeau de ses ancêtres.
8. La Bible (I *Rois*, xv, 8; II *Paralipomènes*, xiv, 1) et Josèphe (*Antiquités hébraïques*, l. VIII, ch. xi, 13), rapportent qu'il fut enterré avec les autres rois.
9. Le livre I des *Rois* (I, xv, 24) dit qu'il fut déposé dans le tombeau de ses pères, tandis que suivant le livre II des *Paralipomènes*, on le plaça dans celui qu'il s'était fait creuser à Jérusalem.
10. Suivant la Bible (I *Rois*, xxii, 51; II *Paralipomènes*, xxi, 1) il fut enseveli avec ses prédécesseurs; Arculfus, dans le *De locis sanctis* (Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I, p. 158); Béda, dans le *De locis sanctis* (Tobler et Molinier, *id.*, p. 220) et l'hégoumène Daniel (Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 4) le mentionnent dans la vallée qui porte son nom; Josèphe (*Antiquités hébraïques*, l. IX, ch. iii, 2), dit seulement qu'il fut déposé dans un magnifique tombeau à Jérusalem.
11. Tandis que le livre II des *Rois*, viii, 24, rapporte comme Denis Possot, que Joram fut placé dans le tombeau de ses pères, le livre II des *Paralipomènes*, xxi, 20, suivi par Josèphe (*Antiquités hébraïques*, l. IX, ch. v, 3) prétend au contraire qu'il fut déposé dans un tombeau privé.
12. C'est aussi ce que raconte la Bible (II *Rois*, ix, 28).
13. D'après le livre II des *Rois*, xvi, 20, Achaz fut enseveli dans le tom-

Ezéchias[1], Manassé, Ammon[2]; Josias[3], Eliakim[4], Jéchonias[5], Sédécias[6].

Je ne crois pas devoir m'arrêter à la tradition qui place le tombeau de Salomon[7] dans une des îles de la mer des Indes, sans doute une des Andaman, car il ne s'agit pas d'un endroit vénéré et visité par les pèlerins juifs, chrétiens et musulmans. La mention qui nous en

beau de ses pères, mais suivant le livre II des *Paralipomènes*, xxviii, 27, on ne le plaça pas dans la sépulture des rois.

1. L'expression du livre II des *Rois*, xx, 21 « il s'endormit avec ses pères » est assez vague. Le livre II des *Paralipomènes*, xxxii, 33, dit qu'on l'ensevelit au dessus des tombeaux des fils de David. *L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* (Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I, p. 18) place sa sépulture près de celle d'Isaïe, dans la vallée de Josaphat.

2. A l'encontre de ce que dit Denis Possot, le livre II des *Rois*, xxi, 18, 26; et Josèphe (*Antiquités hébraïques*, l. X, ch. iii, 2; ch. iv, 1) nous apprennent que Manassé et son fils Ammon furent enterrés dans les jardins du palais. Le livre II des *Paralipoménes*, xxxiii, 20 dit simplement que Manassé fut enseveli dans sa demeure.

3. C'est ce que rapportent le livre II des *Paralipomènes*, xxxv, 24 et Josèphe (*Antiquités hébraïques* l. X, ch. v, 1) tandis que suivant le livre II des *Rois*, il fut enterré dans son tombeau.

4. Le livre II des *Rois*, xxiv, 5, dit seulement qu'il dormit avec ses pères.

5. Benjamin de Tudèle visita son tombeau à Koufa (*Itinérarium*, p. 80).

6. D'après Benjamin de Tudèle, Sédécias fut enterré près de Liga, fleuve de Babylonie, dans un monument qu'on voyait encore de son temps (*Itinerarium*, p. 80).

7. Quant aux légendes relatives à la découverte de la mort de Salomon dans son palais, lorsque le ver eut rongé le bâton sur lequel il s'appuyait, cf. *Qorân*, sour xxxiv, v. 13; Zamakhchari, *Kechchâf*, t. II, p. 227-228; Beidhâoui, *Commentaire*, t. II, p. 286-287; Tabari, *Annales*, t. I, IIe partie, Leyde, 1880, in-8, p. 595-597; Ibn el-Athir, *Kâmil*, t. I, p. 103-104; Dieterici, *Thier und Mensch vor dem Kœnig der Genien*, extrait de l'*Ikhouân eṣ-Ṣafa*, Leipzig, 1879, in-8, p. 121; traduit par Garcin de Tassy, *Allégories*, Paris, 1876, in-8, p. 178; Eth-Tha'alebi, *Qiṣaṣ el-Anbyâ*, p. 286; Mirkhond, *Rauzat us-Safa*, t. II, p. 102-104: Ibn el-'Arabi, *Kitâb el-Mosâmarât*, t. I, p. 53; Ed-Demiri, *Ḥaïat el-Ḥaïouân*, t. I, p. 22; Ibn Iyâs, *Bedâï' ez-Zohour*, p. 121; Weil, *Biblischen Legende der Muselmänner*, p. 279.

a été conservée seulement dans les *Merveilles de l'Inde*[1], semble indiquer une confusion avec quelque saint indien. C'est un de ces récits fantastiques auxquels on peut rattacher la légende de la découverte du tombeau de Salomon et du corps du roi lui-même aux environs de la montagne de Kaf, telle qu'on la trouve dans le conte d'origine juive de Bolouqya[2].

§ 13. En ce qui concerne les quatre grands prophètes, je n'ai pas à mentionner ici Jérémie qui aurait été lapidé en Égypte et dont le tombeau ne fut pas, comme celui des autres, l'objet de visites pieuses[3]. Celui d'Isaïe ne paraît pas avoir été vénéré par les Musulmans[4].

1. Traduction Devic, Paris, 1878, in-16, p. 113.

2. Eth-Tha'alibi, *Qiṣaṣ el-Anbyâ*, p. 309-311; Ibn Iyâs, *Beddâi' ez-Zohour*, p. 21 : *Mille et Une Nuits*, éd. du Qaire, 1302 hég., 4 v. in-8, t. II, p. 281-283.

3. Sur les légendes relatives à sa mort et à son transfert à Alexandrie par Alexandre le Grand. cf. les sources éthiopiennes et grecques que j'ai citées dans mes *Apocryphes éthiopiens*, t. I, *Le livre de Baruch et la légende de Jérémie*, Paris, 1893, pet. in-8, p. 4-5 et notes 1-2; p. 25-26 et notes.

4. On a vu qu'il est placé dans la vallée de Josaphat par l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* : c'est aussi ce que disent Antonin Martyr, dans le *De locis transmarinis sacris* (Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I, p. 129); Rabbi Ya'qob. dans la *Description des Tombeaux sacrés* (Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 183); Jean Thénaud (*Voyage*, éd. Schefer, p. 109); Philippe Mouskes (ap. Michelant et Rainaud, *Itinéraires à Jérusalem*, p. 118); Uri de Biel. qui en reproduit l'image (Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 435). L'endroit de son martyre est indiqué par le seigneur de Caumont, comme une des stations du pèlerinage au mont des Oliviers et sa visite valait sept ans et sept quarantaines d'indulgence (*Voyage d'Oultremer*, p. 68); cf. aussi le seigneur d'Anglure (*Le Saint Voyage de Jérusalem*, p. 20). Schildtberger dit qu'il était entre le mont Sion et le Temple de Salomon (*Reisen*, éd. Neumann, p. 116; *Travels*, trad. Telfer, p. 59). Sur les légendes relatives à la mort d'Isaïe cf. mes *Apocryphes éthiopiens*, t. III, *L'Ascension d'Isaïe*, Paris, 1894, pet. in-8, p. 1-6 et les notes.

Le tombeau d'Ezéchiel que l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* plaçait à Bethléem, serait à Babylone, ainsi que celui de Baruch, suivant Petakhia de Ratisbonne, et Elyah de Ferrare, dans l'*Amour de Sion*[1]. Ce renseignement est confirmé par Yaqout, d'après qui on voyait à Barmalâḥah, dans le territoire de Babel, près de Ḥillah, les tombes de Baruch, de Yousof er-Rebbân, de Youchâ, différent du fils de Noun ; d'Esdras, autre que celui qui transporta (نقل) la Torah ; les Juifs les visitaient ainsi que celui d'Ezéchiel, connu sous le nom de Dzou Kifl[2] ; le dernier est placé dans une caverne à Damoun, près de l'ancienne Zabulon, suivant Naṣiri Khosrau[3]. Benjamin de Tudèle ajoute que le tombeau d'Ezéchiel n'était pas moins vénéré par les Musulmans que par les Juifs, et qu'en temps de guerre personne n'osait y faire du dommage[4]. Uri de Biel qui en reproduit l'image[5] dit qu'il se trouvait près du Tigre en Assyrie.

Plusieurs écrivains musulmans, entre autres Tabari[6], El-Belâdzori[7], Ibn Haouqal[8], El-Iṣṭakhri[9], Ibn el-Athir[10], Eth-Tha'alibi[11], Mirkhond[12] rapportent que lorsque Abou

1. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 335.
2. *Mo'djem el-Boldân*, t. I, p. 594.
3. *Relation*, texte persan, p. 19. trad. fr., p. 52.
4. *Itinerarium*, p. 79, 80. Non loin de là étaient ceux des trois Hébreux jetés dans la fournaise : Ananias, Misaël et Azarias.
5. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 459.
6. *Annales*, Ire série, t. VIII, Leyde, 1892, in-8, p. 2566 ; t. IX, Leyde, 1893, in-8, p. 2567.
7. *Liber expugnationis regionum*, éd. de Goeje, Leyde, 1866, in-4, p. 378.
8. *Kitâb el-Mesâlik*, p. 92.
9. *Kitâb el-Mesâlik*, p. 174.
10. *Kâmil*, t. II, p. 272-273.
11. *Qiṣaṣ el-Anbyâ*, p. 296-299.
12. *Rauzat us-Safa*, tr. Rehatsek, partie I, t. II, Londres, 1892, in-8,

Mousa el-A'chari s'empara de Suse, il y trouva le cercueil renfermant les ossements du prophète Daniel que les Juifs promenaient en cérémonie dans leurs synagogues pour obtenir de la pluie en temps de sécheresse. Après avoir consulté le khalife 'Omar, il détourna le cours du fleuve, enterra le prophète dans son lit et rendit aux eaux leur direction primitive. El-Moqaddesi prétend que c'étaient les gens de Touster qui, au détriment de ceux de Suse, avaient déposé dans le lit de la rivière le corps de Daniel[1]. Les traditions juives semblent une altération de cette légende ; suivant Benjamin de Tudèle[2] et Uri de Biel, dans le *Yikhouṣ ha Abot*[3], le cercueil serait suspendu par des chaînes de fer au milieu d'un pont. Thietmar, d'après un ouï-dire, le place à Babylone [4]; Yaqout[5], Elyah de Ferrare[6] et Petakhia de Ratisbonne[7], à Suse. Mais une tradition, absolument opposée prétend que le corps du prophète Daniel se trouvait à Constantinople. C'est là que le visitèrent, près de la porte de Romain, Antoine, archevêque de Novo-

p. 138-139. Il donne les mêmes détails sur la découverte du tombeau de Daniel, mais ne mentionne pas son transfert dans le lit du fleuve.

1. *Descriptio imperii moslemici*, p. 417. Cf. aussi Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, note 225, p. 490-493.

2. *Itinerarium*, p. 88. Ce serait d'après lui l'émir Sindjar qui aurait ainsi placé le cercueil du prophète.

3. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 458. Non loin de là seraient les tombeaux des trois Hébreux jetés dans la fournaise que l'on place aussi près de celui d'Ézéchiel, ce qui semble indiquer une confusion entre les sépultures des deux prophètes.

4. « Mirabili structura et artificiosè preparatum. » *Peregrinatio*, p. 12.

5. *Mo'djem el-Boldân*, t. III, p. 188.

6. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 335.

7. Cité par Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, note 72, p. 352.

gorod[1], Ignace de Smolensk[2], le scribe Alexandre[3], enfin le diacre Zosime qui vit ce tombeau posé sur ses deux lions dans l'intérieur de l'église de ce nom, près de la muraille[4]. Il est à remarquer cependant qu'une légende de même origine rapportée par l'archevêque Antoine dans le *Livre du Pèlerin*[5] place antérieurement la sépulture de Daniel à Babylone, car c'est là que l'empereur Kyr Léon le Sage aurait pris un rouleau contenant le nom de tous les empereurs. Si l'on identifie l'énigmatique Dayel le prophète avec Daniel, la tombe de ce dernier aurait été montrée à Schildtberger en avant de Jérusalem[6]. L'auteur anonyme du *Voyage de la Saincte Cyté de Hierusalem* place sa sépulture entre Sion et Rames, près d'une vallée où David tua Goliath[7]. Enfin Jean Chesneau, dans la relation du *Voyage de Monsieur d'Aramon*[8] rapporte qu'il visita « le sépulchre de Daniel qui est comme dans une petite chapelle, à l'usage des Turqs lesquels tiennent ledit sepulchre en grande révérence entre Bargoun[9] (Bordjaïn) et Hamah ».

§ 14. Tous les douze petits prophètes n'ont pas été également l'objet de la vénération de la part des Juifs, des Chrétiens et surtout des Musulmans[10]. Je laisserai

1. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 103.
2. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 140.
3. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 163.
4. Mme de Kitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 206. Cf. aussi la *Description de Constantinople*, par l'anonyme russe (Mme de Khitrowo, *op. laud.*, p. 232).
5. Mme de Kitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 90-91 et note *b*.
6. *Reisen*, éd. Neumann, p. 116; *Travels*, trad. Telfer, p. 59.
7. Éd. Schefer, p. 98.
8. Éd. Schefer, p. 110.
9. D'après l'hégoumène russe Daniel, on voyait au sud de Bethléem dans trois châsses, les reliques de douze prophètes : Habacuc, Nahum, Michel,

donc de côté Joel, Amos[1], Abdias[2], Michée[3], Nahum[4], Habacuc[5], Sophonias ou Zephanias[6], Aggée, Malachie[7]

Ézéchie (?), Abdias, Zacharias, Ézéchiel, Ismael, Saveil (?) Barruch (*sic*), Amos et Osée (Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 49). L'auteur anonyme du *Voyage de la Saincte Cyté de Hierusalem* (éd. Schefer, p. 83), mentionne treize prophètes, mais sans les nommer, et Jean Chesneau (*Voyage de Monsieur d'Aramon*, p. 126) cite les tombeaux de douze prophètes vers Hébron.

1. Thietmar place sa tombe à Theena (*Descriptio*, p. 29).

2. S. Jérôme (*Commentaire sur Abdias*), Guillaume de Tyr (*Des choses avenues en la Terre d'Outremer*, t. I, l. VIII, ch. II, p. 264) et le Frère Alessandro Ariosto (*Viaggio nella Palestina*, Ferrare, 1878, in-8, p. 43) placent à Sébaste le tombeau d'Abdias; Petakhia de Ratisbonne, sur le mont Gahas, dans la Haute Galilée (ap. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 164, note 115); Rabbi Ya'qob (Carmoly, *op. laud.*, p. 184), Samuel bar Simson (Carmoly, *op. laud.*, p 136); Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadiqim* (Carmoly, *op. laud.*, p. 380) et Uri de Biel, dans le *Yikhous ha Abot* (Carmoly, *op. laud.*, p. 455), près de Bar'an. Il est vrai que Samuel bar Simson le met aussi à Meron (Carmoly, *op. laud.*, p. 136).

3. S. Jérôme, dans la *Peregrinatio S. Paulæ* (Tobler et Molinier, *Itinera*, t. I, p. 39) dit que sa sépulture était sur la route d'Égypte, près de Nevrasthim là où il y a une église.

4. D'après Benjamin de Tudèle (*Itinerarium*, p. 80) on voyait à 'Aïn Seftah en Babylonie le tombeau de Nahum. C'est sans doute le même que celui qui est appelé le prophète Naod par Gerson, fils d'Acher et de qui on montrait la sépulture à Tankhoum et aussi à Begabar près d'Emmaüs (Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 385 et note 177. p. 410).

5. Samuel bar Simson (Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 131), Rebbi Ya'qob (Carmoly, *op. laud.*, p. 185); Gerson, fils d'Acher (Carmoly, *op. laud.*, p. 385), et Uri de Biel (Carmoly, *op laud.*, p. 455) mentionnent à Kafr Khakouk (var. Iakouk) le tombeau du prophète Habacuc qui, suivant Sozomène, aurait été retrouvé vers la fin du IVe siècle par Zebine, évêque d'Eleuthéropolis en Palestine.

6. On a vu qu'un tombeau à Khitin était attribué soit à Josué, soit à Jéthro, soit à Zephanias. D'après Gerson, fils d'Acher (Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 378) et Uri de Biel (Carmoly, *op. laud.*, p. 449), celui-ci était aussi enterré à Geb'a dans le Liban, au milieu d'un caveau fermé.

7. D'après Gerson, fils d'Acher, on voyait sur le chemin de Ramleh à Jérusalem une caverne où étaient enterrés les prophètes Aggée et Mala-

et Zacharie[1].

D'après Elyah de Ferrare, dans l'*Amour de Sion*[2], le prophète Osée était enterré dans la nouvelle Babylone, c'est-à-dire Baghdâd, mais d'après Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadiqim*, l'auteur du *Chalchelet ha Qabalah*[3], et Uri de Biel qui en donne l'image[4], son tombeau était près de celui de son père Beeri, à Sefat (Safad) de Galilée. Mais suivant Abraham Echel-

chie et les enfants du prophète (Carmoly (*Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 387).

1. Les voyageurs juifs et chrétiens placent le tombeau de Zacharie au mont des Oliviers . le seigneur de Caumont nous apprend que sa visite valait aux pèlerins sept ans et sept quarantaines d'indulgences (*Voyaige d'Oultremer*, p 57). Il était situé, au dire de Denis Possot, *Voyaige de Hierusalem*, p. 167) et Uri de Biel (Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 441) près de celui d'Absalon, ce qui était un fâcheux voisinage, car l'auteur du *Voyage de la saincte cyté de Hierusalem* nous rapporte « qu'encoires à présent (1480) les Sarrasins Mores qui passent par là gettent des pierres contre ledit sepulchre (d'Absalon), combien qu'il n'y fut enterré, pour ce qu'il faisoit guerre au Roy David son père » (Ed. Schefer, p. 79). Cette coutume est aussi mentionnée par Guillem Oliver (*Romiatge de Jherusalem*, p. 23). Mais quelquefois, le tombeau de Zacharie était confondu avec celui d'Absalon et lapidé; c'est ce que dit Jean Thénaud qui n'en mentionne qu'un (*Voyage d'outremer*, éd. Schefer, p. 110). L'*Itinéraire* d'Antonin Martyr (Tobler et Molinier (*Itinera*, p. 97) et le seigneur d'Anglure (*Le Saint Voyage de Jérusalem*, p. 19), n'en citent qu'un, celui d'Absalon; Benjamin de Tudèle (*Itinerarium*, p. 43) semble confondre le tombeau de Zacharie avec celui d'Osias ou Azarias, le roi lépreux qui, d'après le livre II des *Rois* (xv, 7) fut enterré avec ses ancêtres; d'après le livre II des *Paralipomènes* (xxvi, 25), dans le champ des sépultures royales, mais à part, à ce qu'il semble; suivant Josèphe (*Antiquités hébraïques*, l. IX, ch. x, 4) dans ses jardins, et d'après Thietmar (*Peregrinatio*, p. 21), sur le mont Sion. Schildtberger parle d'une église dans la vallée de Josaphat où étaient enterrés les prophètes Jacob et Zacharie (*Reisen*, éd. Neumann, p. 114; *Travels*, trad. Telfer, p. 59).

2. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 235.

3. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 381.

4. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 447.

lensis, les Arabes le vénéraient à Almenia, au Nord de Tripoli de Syrie, où l'on voyait un monument de marbre dans une espèce de caveau. Toutefois les Chrétiens le prenaient pour le sépulcre du roi d'Israel, Osée, fils d'Ela et d'autres pour celui de Josué, fils de Noun[1].

Naṣiri Khosrau[2] et Ali el-Haraoui[3], l'auteur de l'*Eleh ha Masa'ot*[4] Gerson, fils d'Acher[5] et Uri de Biel[6] placent le tombeau de Jonas à Kafr Kannah, de même qu'Isḥaq Kelo qui raconte à son sujet l'histoire d'une apparition. « Les Arabes, ajoutent-ils, ont fait construire une belle mosquée sur le sépulcre de cet homme de Dieu[7]. Rebbi Ya'qob dit simplement qu'il est près de Ṭabaryah[8]; Benjamin de Tudèle le vit à Sephoris en Galilée[9] et Petakhia de Ratisbonne à Kafr 'Uzza[10]. Mais Modjir eddin rapporte qu'il fut enterré dans le bourg de Halhoul, près d'Hébron[11], et cette donnée se rapproche de celle du diacre Zosime d'après qui le sépulcre de Jonas se trouverait près de celui de Job sous le chêne de Mambré[12].

§ 15. Si Élie enlevé au ciel ne put avoir de tombeau qui devînt un lieu de pèlerinage, il n'en fut pas de

1. Cité par Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 402, note 107.
2. *Relation*, texte persan, p. 18; tr. fr., p. 59.
3. Ap. Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 469.
4. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 211, note 88.
5. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 384.
6. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 455.
7. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 357.
8. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 185.
9. *Itinerarium*, p. 52.
10. Carmoly, *Itinéraires de Terre Sainte*, p. 211, note 88.
11. *El-Ins el-Djelil*, p. 142; Sauvaire, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, p. 32; Guy Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 447.
12. Mme de Khitrowo, *Itinéraires russes* t. I, p. 216.

même de son disciple Élisée. D'après 'Ali el-Haraoui, il était enterré à Sebaste, auprès de Zacharie et de sa mère[1]; Thietmar le place aussi dans cette ville, mais à côté d'Abdias et de saint Jean-Baptiste[2] tandis que Guillaume de Tyr[3] et le Frère Alessandro Ariosto[4] ne mentionnent avec lui qu'Abdias. Suivant l'hégoumène Daniel, sa sépulture est près de Tibériade[5] et deux traditions citées par Yaqout le placent soit à Bosr, dans le Haourân[6], soit dans le cimetière d'El-Qarafah, au Qaire[7]. Enfin, d'après Uri de Biel dans le *Yikhous ha Abot*[8] son tombeau serait sur le mont Carmel.

§ 16. Naṣiri Khosrau[9] rapporte qu'Esdras fut enterré à Abillin, l'ancienne Zabulon, tandis que Benjamin de Tudèle place sa sépulture près du fleuve Samourah en Perse. « Les Musulmans, ajoute-t-il, y avaient construit un oratoire[10]. Cette opinion est aussi suivie par Petakhia de Ratisbonne et Yehouda el-Kharizi[11], mais Yaqout[12] dit qu'il reposait dans une caverne à 'Aouretâ, aux environs de Naplouse, et Uri de Biel, à Bazra en Syrie[13].

1. *Description*, p. 14.
2. *Peregrinatio*, p. 62.
3. *Des choses avenues en la terre d'Outremer*, l. VIII, ch. II, t. I, p. 264,
4. *Viaggio nella Palestina*, p. 43.
5. Mme de Kitrowo, *Itinéraires russes*, t. I, p. 62.
6. *Mo'djem el-Boldân*, t. I. p. 621.
7. *Mo'djem el-Boldân*, t. IV, p. 555.
8. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 449.
9. *Relation*, texte persan, p. 16; trad. franç., p. 52. Cf. Guy Le Strange, *Palestina under the Moslems*, p. 382.
10. *Itinerarium*, p. 86.
11. Cités par Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, note 212, p. 487-488.
12. *Mo'djem el-Boldân*, t. III, p. 745.
13. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 457.

On peut résumer ainsi les renseignements qui précèdent :

Adam[1] (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), caverne des Trésors, Golgotha, Jérusalem, Hébron, El-Khaif, Tih, l'Inde.

Seth (Juifs, Judéo-Chrétiens, Musulmans), caverne des Trésors, Arbel ou Arbad, Kalb.

Noé (Juifs, Judéo-Chrétiens, Musulmans), Loubar dans l'Ararat, Kafar Nouḥ en Syrie, Hébron, La Biqâ'ah, El-Gharri.

Sem (Juifs, Musulmans), près de Damas, Hébron, Mossoul.

Abraham (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Thabor, Béthel.

Sara (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron.

Isaac (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Jérusalem, Bétel.

Rebecca (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron.

Jacob (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Jérusalem.

Lia (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron.

Rachel (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musul-

1. Les noms entre parenthèses marquent les auteurs appartenant aux diverses religions et faisant mention de la vénération du tombeau du personnage en question. Les noms géographiques indiquent les divers endroits où l'on croit le prophète ou le patriarche enterré. Par le mot *judéo-chrétien*, je désigne les légendes d'origine juive qui nous sont parvenues par des ouvrages chrétiens apocryphes.

mans), Ephrata (Bethléem), entre Bethléem et Jérusalem ; entre Bethléem et Hébron.

Esaü (Juifs, Judéo-Chrétiens, Musulmans), Hébron, Aduram, Berwèh, entre Jérusalem et Bethléem.

Ruben (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Roumah, Dzimâr, El-Qarâfah, Tibériade, Kaboul en Palestine, Berwèh.

Siméon (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Berwèh, Arbel ou Arbad, Damas, Sour.

Lévi (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Arbel ou Arbad, Lâoui.

Juda (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Roumah, El-Qarâfah, Tibériade.

Aser (Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Kafr Mandah.

Nephtali (Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Kafr Mandah.

Zabulon (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Sidon, Arbel ou Arbad.

Dan (Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Arbad.

Issachar (Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Arbad.

Gad (Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Arbad.

Benjamin (Juifs, Judéo-Chrétiens, Chrétiens, Musulmans), Hébron, Sébaste, Dhahr Ḥimâr, Rouma, Jérusalem, près de Damas, près du Thabor, Saraqa.

Jethro ou Cho'aïb (Juifs, Musulmans), Tibériade, Kafr Khitim, Ḥadhirah (= Khiṭṭin).

Sephora (Juifs, Musulmans), Ras ben Amis, Tibériade, Kafr Khiṭṭin, Ḥadhirah, Kafr Mandah.

Samuel (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Ramâh ou Ramatha, Montjoie, Siloh.

Jessé (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Bethléem, Hébron.

David (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Bethléem, Hébron.

Salomon (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Bethléem, Tibériade, Jérusalem, îles Andaman.

Ézéchiel (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Bethléem, Babylone, Damoun, près du Tigre.

Daniel (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Suse, fleuve de Suse, Babylone, Constantinople, près de Jérusalem, entre Sion et Ramah, entre Bordjaïn et Hamah.

Osée (Juifs, Musulmans), Baghdâd, Safad, Almenia.

Jonas (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Kafr Kanna, Sephoris, Kafr Uzza, Halhoul, Hébron.

Élisée (Juifs, Chrétiens, Musulmans), Sébaste, Tibériade, Bosr, El-Qarâfah, Carmel.

Esdras (Juifs, Musulmans), Albillin, 'Aouretâ, Bazra, près du fleuve Samoura.

On peut tirer cette conclusion que de même que pour les tombeaux de ces personnages, la vénération des Musulmans pour celui de Josué a le judaïsme pour point de départ et que la multiplicité des sépultures n'infirme en rien cette vénération[1].

1. A propos de la grandeur attribuée au corps de Josué, dans le tombeau qui passe pour le renfermer, il n'est pas hors de propos de rappeler ce que disait Gabinius, dans son *Histoire romaine*, de la longueur du corps d'une divinité indigène, Antée, enterré près de Lynx (variante Tingis : Λίγγι pour Τιγγί). Sertorius, s'étant emparé de cette ville où s'était réfu-

On vient de voir que dans certains cas, elle a passé directement des Juifs aux Musulmans : le même fait se reproduit pour des personnages qui n'appartiennent pas à l'Ancien Testamement, soit en Orient, soit en Occident. Ainsi Samuel bar Simson, dans son *Itinéraire de Palestine*[1], Rabbi Ya'qob, dans la *Description des Tombeaux sacrés*[2], Gerson, fils d'Acher, dans le *Yikhous ha Ṣadiqîm*[3], et Uri de Biel, dans le *Yikhous ha Abot*, où il en donne l'image[4] mentionnent le tombeau de Jonathan, fils d'Uziel à Kafr 'Amuka. Samuel ajoute que les Ismaélites (les Musulmans) y apportent de l'huile, y font brûler une lumière en son honneur et font aussi des vœux à sa gloire. Une tradition, citée par Isḥaq Khelo prétend même que ce saint israélite apparut à un roi musulman d'Égypte qui assiégeait les Chrétiens à Safad et lui annonça la victoire[5].

Dans les *Chemins de Jérusalem*, Isḥaq Khelo rapporte que tous les vendredis soir, les Musulmans allument des lumières sur les tombeaux de trois sages

gié Askalis, fils d'Iphtha, roi des Maurusiens, et ne croyant pas ce que les Berbères disaient de la grandeur énorme d'Antée, fit ouvrir son tombeau, où il trouva, dit-on, un corps de 60 coudées. Étonné de cette taille gigantesque, il fit recouvrir le tombeau et immola des victimes. Strabon (*Géographie*, l. XVII, ch. III, § 8), traite de fable ce récit, adopté cependant par Pomponius Mela (l. I, ch. V), qui mentionne comme une relique un immense bouclier en cuir d'éléphant, et par Plutarque (*Vie de Sertorius*, ch. IX) qui nous a conservé, sans en nommer l'auteur, le récit de Gabinius. Il est possible que la légende judéo-musulmane ait substitué le nom de Josué, sinon à Antée, du moins à une divinité berbère à laquelle la superstition prêtait une taille gigantesque.

1. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 132.
2. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 185.
3. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 378.
4. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 450.
5. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 319-320.

d'Israël, portant tous trois le nom de Rabbi Éléazar, dont les deux premiers sont Éléazar ben Arakh et Éléazar ben Azaryah. Il raconte à ce sujet une légende qui a trait au respect du vendredi et du sabbat[1].

Il en est de même près d'Alma pour le sépulcre d'Éliézer qui est vénéré à la fois par les Juifs et les Musulmans, suivant Samuel ben Simson[2].

Quelquefois, il y a contestation sur l'origine du personnage, les Musulmans prétendant se l'approprier. Ainsi Isḥaq Khelo, dans les *Chemins de Jérusalem*, mentionnant à Ziph, près d'Hébron, le tombeau de Rabbi Ziphaï, où se font des prodiges, nous apprend que « les Arabes, témoins de ces miracles, prétendent que ce Rabbi Ziphaï était un docteur de leur loi. Mais, ajoute-t-il, on sait que Rabbi Ziphaï est cité dans le Talmud comme un saint personnage »[3].

A Tlemcen, la qoubba de Sidi Ya'qoub est également l'objet de la vénération des Juifs et des Musulmans[4].

Enfin Chénier nous cite au Maroc un exemple semblable. « Dans la montagne d'Askrou, à quelque distance de Fez, il y a un saint que les Brèbes (Berbères)

1. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 263-264, et notes 281-282, p. 317-319. Toutefois, Benjamin de Tudèle (*Itinerarium*, p. 54) qui mentionne ces tombeaux à Qadech Naftali ne fait pas allusion à la vénération des Musulmans ; elle commença sans doute dans la période qui sépare Benjamin d'Isḥaq (de 1160-1173 à 1268 J. C.).

2. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 135.

3. Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 243-244, et note 115, p. 296.

4. Cf. E. de Lorral, *Tlemcen*, p. 318 et sur Sidi Ya'qoub, Ibn Meryem, *Bostân*, ms. de la Bib. Universitaire d'Alger, n° 2001, f°s 120-121 ; Delpech, *Résumé du Bostane*, n° 167, sept.-octobre 1884, p. 368-369 ; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, p. 96-97, d'après Yaḥya Ibn Khaldoun et le *Bostân* ; Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, p. 68-69.

et les Juifs réclament avec la même dévotion : l'opinion commune est que c'est un Juif qui fut enterré dans cette partie de l'Afrique *longtemps avant le mahométisme*. Les femmes des Brèbes et des Juifs qui désirent avoir des enfants, ont la dévotion d'aller à pied au haut de cette montagne, où est l'hospice du saint. Auprès de ce sanctuaire, il y a un laurier qui, depuis plusieurs siècles renaît de sa propre tige, ce qui persuade facilement à des peuples superstitieux que ce saint doit avoir une vertu prolifique »[1].

1. Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*, Paris, 1787, 3 v. in-8, t. III, p. 154-155. Cf. aussi divers exemples dans Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, p. 68-70.

APPENDICE III

ARECHGOUL[1]

Arechgoul est considéré comme étant le *Portus Sigensis* qui servait de port à Siga, aujourd'hui Takabrit, l'ancienne capitale de Syphax[2]. Cette ville était habitée par des marchands quand ʿIsa (ben Idris ?) ben Moḥammed ben Solaïmân[3], frère d'Idris I la reçut en partage. Les trois historiens qui nous ont parlé de cette branche de la dynastie qui régna sur Arechgoul sont en désaccord sur les dates et les noms[4]. Je résumerai simplement leurs données sans prétendre les concilier.

1. Cf. sur Arechgoul ou Rachgoun, Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen*, *Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*. t. VI, 1886, p. 186-192 ; avec un plan du port et de la rade (p. 200) ; E. de Lorral, *Tlemcen*, p. 355-356 avec une vue du phare. Les écrivains arabes nous donnent pour ce mot les orthographes suivantes · Arechkoul (ارشكول), Arechqoul (ارشقول), Arezkoul (ارزكول), Aredjkoul (ارجكول) ce qui semble être une transcription approximative d'une forme Arejgoul.

2. Cf. Cat, *Essai sur la province romaine de Maurétanie césarienne*, p. 158.

3. Cf. le tableau généalogique de cette branche des Edrisites par de Goeje dans son commentaire de la *Descriptio al-Magribi* d'El-Yaʿqoubi, p. 97.

4. Les erreurs se rencontrent surtout dans Ibn Khaldoun, cf. De Goeje, *ibid.*; p. 97-98. Fournel (*Les Berbers*, t. II, Paris, in-4, 1881, p. 168-170) est obligé de reconnaître qu'on ne peut concilier les données, souvent inexactes, des chroniqueurs.

D'après Ibn Khaldoun, 'Isa ben Moḥammed obtint la souveraineté d'Arechgoul et s'attacha aux Fatimites[1] et d'après El-Bekri, il mourut en 295 hég. (907-908)[2]. Il y a ici une contradiction évidente. La dynastie des Fatimites n'arriva au pouvoir qu'en 296 hég. (908-909) et le prince mort en 295 hég. ne put assurément se rallier à elle. D'après Ibn 'Adzari[3] dont l'opinion paraît la plus juste, ce fut, non pas 'Isa, mais son fils et successeur Ibrahim ben 'Isa qui mourut en 295 hég. et fut enterré à Arechgoul. En 316 hég. (928-929) Ibn Khaldoun cite comme souverain de cette ville, Idris, fils d'Ibrahim, fils d'El-Ḥasan ibn Abou 'l-Aïch fils de Moḥammed, comme abandonnant le parti des Fatimites pour embrasser celui des Omayades d'Espagne[4]. De leur côté, Ibn 'Adzari[5] et El-Bekri[6] rapportent, qu'en 317 hég. (929-930) suivant le premier, Mousa ibn Abou 'l-Afya, représentant des Fatimites dans le Maghreb, attaqua dans Djeraoua, le seigneur de cette ville, El-Ḥasan ben 'Isa ibn Abou 'l-'Aïch qui y avait succédé à son père 'Isa en 291 hég. (903-904). Ce prince s'embarqua à Tikisâs, port de Djeraoua, gagna les Zafarines, puis l'île d'Arechgoul où il se fortifia. Mousa ibn

1. *Kitâb el-'Iber*, t. III, p. 17 ; t. VII, p. 34 ; *Histoire des Berbères*, t. II, Appendice, p. 570.
2. El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 78 ; trad. franç., p. 182.
3. *Bayân el-Moghrib*, t. I, p. 151.
4. *Kitâb el-'Iber*, t. III, p. 17 ; t. VII, p. 25 ; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 570 ; t. III, p. 231.
5. *Bayân el-Moghrib*, t. I, p. 201.
6. *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 78 ; trad. franç., p. 182. Il n'en fait qu'une simple mention et ne donne pas de date.

Abou 'l-Afya le poursuivit, s'empara des villes de Terbyah[1] et d'Arechgoul. L'île paraît être seule restée au pouvoir des descendants de Solaïman[2]. Mousa ibn Abou 'l-Afya abandonna bientôt après les Fatimites pour les Omayades d'Espagne. Ce fut en 319 hég. (931-932) d'après Ibn 'Adzari[3] et implicitement El-Bekri, qu'eut lieu cette évolution mentionnée aussi par Ibn Khaldoun[4] El-Bekri[5] nous apprend qu'en 320 hég. (932-933) Mousa proposa à 'Abd er-Raḥmân, le khalife de Cordoue, de s'emparer d'Arechgoul et sa demande fut appuyée auprès du premier ministre Mousa ben Moḥammed ben Djodaïr par 'Abd el-Melik ben Abou Hammama.

1. On n'a pu identifier cette ville qui n'est citée que par Ibn 'Adzari. Peut-être au lieu de تربية faut-il lire توينت qui désignerait l'ancienne ville berbère de Touent.

2. Comme le fait remarquer Fournel, *Les Berbers*, t. II, p. 168-169, Ibn Khaldoun a commis une autre confusion en attribuant les détails de cette expédition de Mousa à celle d'Abou 'l-Qâsim, fils de 'Obeïd Allah le Fatimite, laquelle eut lieu en 315 de l'hégire (927 de J.-C.). Cette confusion se retrouve dans Léon l'Africain : « Vi (à Arechgoul), regno Idris fratello del padre di quello Idris che edificò Fez per elettione del suo popolo; e rimase la Signoria nella famiglia di costui cento anni. Venne di poi vn Re, e pontefice del Chairaoan, il quale distrusse questa città ; e rimase dishabitata presso a cento anni, doppo il qual tempo fu rihabitata da alcune genti, che vennero dalla Granata con l'essercito di Mansor consigliere di Cordoua ; il quale la fece rinouar per qualunque bisogno gli occorresse di mandare i suo esserciti in Africa. Ma poiche Mansor si mori, e il suo figlio Mudaffir, allhora tutti i soldati furono scacciati, e distrutti dal popolo di Zanhagia e di Magraoa » (*L'Africa*, f° 59, A.-B.). Marmol a, comme à l'ordinaire, reproduit ce passage avec toutes ses inexactitudes (*Description de l'Afrique*, liv. V, ch. x, t. II, p. 327) et Gramaye (*Africa illustrata*, IIe partie, p. 49) a copié Marmol.

3. *Bayân el-Moghrib*, t. I, p. 207 ; t. II, p. 219.

4. *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 25 ; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 231.

5. *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 78 ; trad. franç., p. 182-183. Ibn 'Adzari dit simplement que le khalife omayade envoya des secours pour soutenir Mousa.

Le prince Omayade fit équiper à Bedjâna (Pechina d'Almeria) quinze navires chargés de troupes, d'armes, de munitions et d'argent. Cette flotte alla bloquer l'île d'Arechgoul, tua une partie de ceux qui s'y étaient réfugiés et serra les autres de si près qu'ils allaient mourir de soif, après avoir épuisé l'eau des citernes quand survint une pluie abondante. Les assiégeants découragés rentrèrent en Espagne en ramadhân 320 (septembre-octobre 932). Devenu le lieutenant de 'Abd er-Rahmân III, Mousa ibn Abou 'l-'Afya continua la lutte contre El-Ḥasan, avec qui il se réconcilia, puis contre Ibn Khazer qui avait pris parti pour l'Edrisite, suivant Ibn Adzari[1]. Suivant Ibn Khaldoun[2], Maïsour, le général fatimite, parti de Qaïrouân pour une expédition qui dura en 323 et 324 hég. (934-936) dans le Maghreb, où il obligea Fâs à reconnaître l'autorité des 'Obeïdites, passa en revenant à Qaïrouân près d'Arechgoul, dont il arrêta le souverain Idris ben Ibrahim, descendant de Solaïmân, qui s'était présenté devant lui dans l'espoir de gagner sa bienveillance par l'offre d'un cadeau. Après avoir enlevé à ce prince toutes ses richesses, il le remplaça par Abou 'l-Aïch ben 'Isa (confusion avec El-Ḥasan ben 'Isa?), membre de la même famille. El-Bekri donne un renseignement qui ne concorde pas avec celui-ci : Yaḥya (et non Idris), fils et successeur d'Ibrahim à Arechgoul fut mis en prison en 323 de l'hégire par Abou 'Abd

1. *Bayân el-Moghrib*, t. I, p. 209-210 ; t. II, p. 221.

2. *Kitâb el-'Iber*, t. III, p. 17 ; t. VI, p. 136 : *Histoire des Berbères*, t. I, p. 269 ; t. II, p. 270. El-Bekri et Ibn 'Adzari qui parlent de l'expédition de Maïsour ne donnent pas ces détails.

Allah ech-Chia'i[1]. Ibn Khaldoun rapporte encore qu'après le départ de Maïsour, Mousa ibn Abou 'l-'Afya revint du désert où il s'était réfugié et chassa de Tlemcen Abou 'l-'Aïch qui s'enferma d'abord dans le château d'Arechgoul, puis l'abandonna à Mousa pour se réfugier à Nokour[2]. Enfin, d'après le même historien Arechgoul aurait été pris en 338 hég. (949-950) par El-Bouri, un des fils de Mousa ibn Abou 'l-Afya : il envoya la population à 'Abd er-Raḥman qui l'établit à Cordoue[3].

Cependant Arechgoul continua de subsister et même de prospérer car, à la fin du IVe siècle de l'hégire, Ibn Haouqal la cite comme une ville agréable, à proximité de terrains fertiles et possédant un port formé par une enceinte habitée et florissante, contenant de l'eau et des citernes pour l'eau des vaisseaux. Arechgoul était sur la Tafna, à deux milles de la mer[4]. A la même époque, El-Bekri fait un tableau semblable de la prospérité de cette ville qui était un des ports de Tlemcen dont la séparait la plaine de Zidour. Les bateaux y avaient accès par la Tafna (et non la Molouya comme dit El-Edrisi). Elle possédait une grande mosquée à sept nefs renfermant une grande citerne et un minaret solidement bâti; elle avait aussi deux bains dont l'un de construction ancienne. Trois portes donnaient accès dans la ville : Bâb el-Fotouḥ à l'Occident, Bâb el-Emir au Midi et Bâb Mernisa à l'Orient : elles étaient toutes cintrées

1. *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 78; trad. franç., p. 182.

2. *Kitâb el-'Iber*, t. III, p. 17; t. VI, p. 136; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 270; t. II, p. 570.

3. *Kitâb el-'Iber*, t. III, p. 17; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 570.

4. *Kitâb el-Mesâlik*, p. 53.

et garnies de meurtrières. La muraille avait huit empans d'épaisseur; la partie la plus forte était du côté du Nord. Dans l'intérieur de la ville, on trouvait plusieurs puits garnis d'excellente eau et ne tarissant jamais. Au Sud était un faubourg. Comme mesure de capacité, on se servait de l'*amoura*, contenant 600 *modds* de la dimension autorisée par le Prophète. Le *raṭl* (livre) y était de 22 *ouqyah* (onces); la drachme, de 8 *kharoubah* et la *kharoubah* de 4 grains. Le port était formé par l'île, appelée encore aujourd'hui Rachgoun et où est situé un phare. El-Bekri ajoute qu'elle est si peu éloignée du continent qu'un homme, dont la voix est forte peut se faire entendre d'un bord à l'autre quand la mer est calme. Elle s'étend en longueur du Sud au Nord et s'élève à une grande hauteur[1]. Plus tard El-Edrisi se contente de dire que l'île était un point de ravitaillement pour les vaisseaux[2] et l'auteur anonyme du *Kitâb el-Istibṣâr* la mentionne simplement[3]. La décadence avait commencé : Ibn Khaldoun nous apprend en effet qu'Arechgoul et Tiharet furent ruinées pendant les guerres d'Ibn Ghânya et que Tlemcen profita de cette ruine[4].

Un silence de plusieurs siècles se fait ensuite sur Arechgoul. En 1530, on voit cette ville servir encore de port à Tlemcen, car c'est à *Risgol* (Arechgoul) que Mouley 'Abd Allah, roi de Tlemcen, dut faire porter

1. El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 77-78 ; trad. franç., p. 181-182.

2. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 172 du texte et 206 de la traduction.

3. *Description de l'Afrique*, éd. Kremer, Vienne, 1852, in-8, p. 65.

4. *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 78 ; *Histoire des Berbères*, t. III, p. 339.

les cinq à six mille fanègues de blé qu'il cédait aux Espagnols, à un demi ducat[1]. Après la destruction de Honaïn, et Oran étant occupé par les Espagnols, c'était le seul port restant aux Zeyânites : aussi en juillet 1535, on proposa à Charles-Quint, après la prise de Tunis, de s'en emparer et d'en faire une base d'opération pour une marche sur Tlemcen. La ville d'Arechgoul, qui paraît avoir repris quelque splendeur, devait être mise à sac, le pillage devant servir de paie aux soldats qui y passeraient l'hiver[2]. Le projet n'eut pas de suite, mais l'idée ne fut pas abandonnée, car une des conditions imposées en 1536 au prétendant Mouley 'Abd Allah, pour prix de l'aide accordée par les Espagnols, en vue de reprendre Tlemcen, était de fournir des matériaux à Charles-Quint si celui-ci voulait bâtir un château à Arechgoul et lui laisser mettre la garnison et l'artillerie qu'il jugerait nécessaire pour fermer l'entrée du port à la flotte des Turks ou à toute autre nation ennemie[3].

Mais, à la fin du XVI[e] siècle, à l'époque où écrivait Diego Suarez, nous voyons qu'Arechgoul (Risgol) était

1. E. de la Primaudaie, *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique*, p. 42.

2. E. de la Primaudaie, *Histoire de l'occupation espognole en Afrique*, p. 129. On voit ce qu'il y a d'exact dans la phrase de Marmol : Elle fut ruinée par les B. Merinis (!) comme elle est encore aujourd'hui. Les habitants se retirèrent à Trémécen qui s'accrut de ses ruines, n'estant que fort peu de chose auparavant (!) » (*L'Afrique*, t. II, p. 328).

3. E. de la Primaudaie, *Histoire de la domination espagnole en Afrique*, p. 236-237; Jacqueton, *Les archives espagnoles du gouvernement général de l'Algérie* (p. 62) date cet accord de juin 1536, mais comme le fait remarquer Ruff (*La domination espagnole à Oran*, p. 64-65, note 3) il doit être reporté après la rupture définitive avec Mouley Moḥammed, c'est-à-dire en août ou septembre 1536.

en ruines et que l'île que l'écrivain espagnol appelle île « de los Alimaques » était dépeuplée[1] : c'était néanmoins par l'embouchure de la Tafna qu'à la même époque, Tlemcen communiquait avec la mer[2].

1. *Historia del Maestre ultimo que fue de Montesa*, p. 30, 205.
2. Diego Suarez, *op. laud.*, p. 282-283.

APPENDICE IV

LE SULTAN EL-AKHAL OU SULTAN NOIR

D'après Es-Selâoui[1], le sultan El-Akhal serait Abou Ṣa'ïd ben Ya'qoub, le Mérinide qui prit Tlemcen[2]. Mais cette identification est plus que douteuse d'autant que pour cette période, la compétence d'un plagiaire sans critique comme Es-Selâoui est à peu près nulle. Pour qui s'est occupé de la formation des légendes populaires, il est évident que les épisodes dramatiques du premier siège de Tlemcen par Abou Ya'qoub Yousof, la fondation de Manṣourah par ce prince[3], le désespoir des assiégés, l'immolation toute prête et volontaire des princesses de la famille royale, la longue durée du siège étaient plus faits pour frapper l'imagination populaire que la réelle prise de Tlemcen accomplie rapidement

1. *Kitâb el-Istiqṣa*, t. II, p. 57.

2. M. Mouliéras qui n'avait pu d'abord identifier ce personnage (*Le Maroc inconnu*, t. I, p. 51) sous qui on aurait exploité des mines à Tar'zouth, a plus tard adopté sans discussion l'opinion d'Es-Selâoui (*Le Maroc inconnu*, t. II, p. 275-276, note 1), mais ne reproduit aucun des textes dont il va être question. Toutefois, l'attribution populaire, entre autres traits légendaires, de la fondation de Manṣourah au sulṭan El-Akhal suffirait à contredire cette hypothèse. Je ne crois pas que le titre de fils de Ya'qoub qu'on trouvera dans la légende ci-dessous puisse être invoqué comme une preuve historique.

3. Cf. sur la légende relative à cette construction par le sulṭan Noir, Bargès, *Tlemcen*, p. 254.

par Abou Sa'ïd ben Ya'qoub. Tout au plus, peut-on admettre que les deux princes ont été confondus, c'est-à-dire qu'on a attribué au plus célèbre le triomphe final.

Une légende, dont le texte m'a été communiqué par un ṭâleb de Nédromah donne les causes suivantes à l'expédition de ce prince contre Tlemcen ; elle est curieuse à signaler comme un exemple de ce que devient l'histoire dans les souvenirs du peuple ou même des demi-lettrés[1].

1. Je reproduis ici le texte avec toutes ses incorrections :
ان السلطان مولاى يعقوب بن منصور كان سلطانا بالمغرب اتاه فى ذات يوم رجل اسمه الزبير خديم الولى الصالح سيدى بالعباس السبتى فخطب منه ابنته فالسلطان المذكور اجابه اذلك غرض فى تزويج ابنتى فاتينى بحجرة مثل هذه وهى حجرة الياقوت فالتلميذ المذكور ذهب الحين عند شيخه سيدى بالعباس وحكى له ما وقع بينه وبين السلطان فامره الشيخ المسطور ان يذهب الى الواد ويحمل ما يطيق من الحجر موصوف بالحجرة التى كان نظرها بيد الملك ولما بصل (حضر؟) بازائه فيضع له كل ذلك الحجر ففعل التلميذ ذلك وكل ذلك الحجر المرجع من الواد صار ياقوتا فلما نظر الملك ذلك زوجه من ابنته صافية وليلة البناء دخل التلميذ على زوجته وانفلق الحايط ودخل منه شيخه سيدى بالعباس فقال له (لتلميذه) اذ عندك غرض فى الدنيا فانك انت فيها فاذ لك غرض فى الاخيرة فاتبعنى فترك حينئذ زوجته وذهب صحبة شيخه فالغد من ذلك كتبت هذه الزوجة بطاقة لابيها تريد منه الحضور اليها فلما اتى لديها قالت انك لم تكن مالك وقصت عليه ما فعل زوجها وشيخه فلما صبح الصباح امر الملك بتجريد ما يكسب فى خزانته وولى ولد له السلطان الاكحل الملك وزهو فى الدنيا وتبعته ابنته صافية فتلاقى يوم من الايام بالسحرة (بالصحرا) واتا معا لمدينة تلمسان فذكر مولاى يعقوب بن منصور بان الولية التى هى معه فانها زوجته وشرع فى خدمة الطراحة مدة سنتين وفى ذلك الوقت كان ملك على تلمسان ملك اسمه الابلق الفرطاس وفى ذات يوم جيران الطراح مولاى يعقوب ابن منصور ذهبوا جميعا عند الملك المسطور قائلا له ان هذا الطراح له زوجة ذات حسن وجمال فامره ان يطلقها وتزوجها فبعث له سلطان تلمسان وعرض عليه ذلك

« Le sultan Mouley Ya'qoub ben Manṣour régnait dans le Maghreb. Un jour vint à lui un serviteur de Sidi Bel Abbès es-Sebti[1] qui lui demanda sa fille en

الكلام فلما سمعه الطراح اجابه بان لا يطاق زوجته ابدا فلما لح عليه طلب منه
المشاورة مدة ثلاثة ايام وفى خلل ذلك المدة كتب مولاى يعقوب المذكور بطاقة
لولده السلطان المقيم بالمضرة طالبا منه القدوم لجنوده ولما قدم لتلمسان احاط بالمدينة
وامر بحضور مالكها لديه فقتله وحمل ابيه واخته صافية واتى لنبى الله سيدى يوشع
وبنى صوره الداير بضريحه وبعد ما ذبح اربعون ثورا ذهب الحضرة مع ابيه واخته
المذكوران فلما دخلوا وطنهم اتى عندهم الشيخ سيدى بالعباس وتلميذه فسلما عليه
واخذ الخديم المزبور زوجته صافية التى كان زوجها منه سابقا مولانا يعقوب بن
منصور ».

1. Ahmed ben Dja'far el-Khazradji Es-Sebti, né en 524 hég. (1130) et mort en 601 hég. (1204-1205) est un des plus illustres saints du Maroc. Il est enterré à Merrâkech. Suivant une légende destinée à expliquer d'une façon honorable la prise de Ceuta par les Chrétiens, il l'aurait, mécontent des habitants de cette ville, vendue aux Espagnols (*sic*) pour une pièce de monnaie (Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, t. II, p. 702-703), ou à un Juif pour un pain (Erckmann, *Le Maroc moderne*, Paris, 1855, in-8, p. 108). Cf. d'autres miracles rapportés par Erckmann (*ibid.*, p. 108-110) : le bol de lait retourné sans qu'une goutte tombe à terre; les plaintes contenues dans une lettre et transformées en louanges. Cf. aussi Harris, *Tafilet*, Édimbourg, 1895. in-8, p. 40-42, et surtout le recueil de ses *Manâqib* par 'Ali ben Moḥammed ben Abou 'l-Qâsem El Hoouâri (Manuscrit de la Bibliothèque nationale d'Alger, nº 1713, 1, incomplet) : fº 2, comment à l'âge de dix ans, il se voua à l'étude malgré sa mère et porta bonheur au cheikh Abou 'Abdallah el-Fakhkhâr qui l'instruisait; fº 10, comment il échappa, lui et ses disciples à la punition qui menaçait ceux qui élevaient la voix pendant la nuit; fº 12, comment il guérit avec un concombre un jeune homme atteint d'une blessure incurable; *ibid.*, comment il fit relâcher des gens d'Oran retenus indûment à Marrâkech; fº 13, comment il vint en aide à une vieille femme pauvre qui avait quatre filles à marier; fº 18, comment il aveugla des gens qui avaient lancé des regards indiscrets sur une femme qu'il avait chaussée; *ibid.*, comment en pareil cas ses dénonciateurs furent confondus; fº 19, comment il fut justifié d'accusations portées contre lui par des jaloux pour avoir donné à la femme du vizir Ibn Djâmi' une pomme hors de la saison; fº 20, comment il donna à un homme des explications sur ses manières d'agir qui

mariage. Le sulṭân lui répondit : Si ton but est d'épouser ma fillé, apporte-moi une pierre comme celle-ci. — C'était un rubis —. Le serviteur alla sur le champ chez son maître Sidi Bel 'Abbès et lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le sulṭân. Le cheïkh lui ordonna d'aller à la rivière et de lui rapporter autant de pierres qu'il pourrait, semblables à celle qu'il avait vue dans la maison du prince. Le disciple obéit et toutes ces pierres rapportées de la rivière devinrent des rubis. Quand le roi vit cela, il lui donna en mariage, sa fille Ṣâfyah. La nuit des noces, le disciple entra chez son épouse : le mur se fendit; son maître Sidi Bel 'Abbès entra par là et dit à son disciple : Si tu as pour but ce bas monde, tu y es; mais si tu as l'autre pour

étonnaient le peuple; f° 22, comment il délivra une femme maltraitée par son mari; *ibid.*, comment il confondit à Marrâkech Ibn Rochd (Averroès) qui était venu de Cordoue disputer contre lui et qui y mourut; f° 23, comment il fit décupler le dinâr qu'un tailleur lui avait remis pour une aumône; f° 24, comment, grâce à lui, ce même tailleur reçut cent dinârs pour dix qu'il avait donnés; f° 26, comment il vint en aide à un maître d'école qui était pauvre; *ibid.*, comment il guérit le fils d'un tailleur; f° 27, comment il fit tomber de la pluie en temps de sécheresse; f° 28, comment il se fit rendre l'argent d'El-Manṣour; f° 29, comment il se dépouilla pour un pauvre qui avait appelé son fils Moḥammed; f° 31, comment il rendit, considérablement accrue, la charité d'un dirhem faite par un enfant à un pauvre; f° 33, la dernière histoire d'un homme dont la famille avait été enlevée par les chrétiens est incomplète. Il existe également à la Bibliothèque Nationale de Paris (n° 2037) un recueil de Manâqib de Sidi Bel 'Abbès, mais l'auteur se nomme Yousof ben Yaḥya ben 'Isa ech-Châdzili. Cf. sur sa zaouyah, Leared, *Morocco and the Moors*, Londres, 1876, in-8, p. 171-172; Lenz, *Timbouctou*, Paris, 1886, 2 v. in-8, p. 171-172. Pour l'histoire réelle de ce personnage, cf. El-Maqqari, *Analectes*, t. II, p. 68-69; *Nefḥ et-ṭib*, Le Qaire, 1304 hég., 4 v. in-4, t. IV, p. 355-361; Aḥmed Baba de Tonbouctou, *Nil el-Ibtihâdj*, p. 31-37; Es-Selâoui, *Kitâb el-Istiqṣa*, t. I, p. 209-210; Goldziher, *Muhammedanische Studien*, t. II, p. 325; Doutté, *Notes sur l'islam Maghribin*, p. 61.

but, suis-moi. Alors le mari abandonna sa femme et partit en compagnie du cheïkh. Le lendemain elle écrivit à son père une lettre pour lui demander de venir chez elle. Quand il fut arrivé, elle lui dit : Tu n'es pas roi ; et lui raconta ce qu'avaient fait son mari et le maître de celui-ci. Au matin, le sulṭan ordonna de prendre ce qu'il avait amassé dans son trésor ; il confia le gouvernement à un fils qu'il avait, appelé Es-Solṭân el-Akhal et se voua à l'abstinence des choses de ce monde. Sa fille Ṣâfyah le suivit. Ils se rencontrèrent un jour dans le désert et ils vinrent ensemble dans la ville de Tlemcen. Mouley Ya'qoub ben Manṣour raconta que la dame qu'il avait avec lui était sa femme, et il se mit à fabriquer des matelas pendant l'espace de deux ans. A cette époque régnait à Tlemcen un roi nommé El-Ablaq el-Ferṭâs [1]. Un jour les voisins de Mouley Ya'qoub ben Manṣour allèrent tous chez le roi et lui dirent : Le matelassier a une femme douée de beauté et de grâce, ordonne-lui de la répudier et tu l'épouseras. Le sulṭân de Tlemcen lui envoya exposer ces paroles. Quant le matelassier l'apprit, il répondit qu'il ne répudierait jamais sa femme. Mais comme le prince insistait, il demanda un délai de trois jours pour délibérer. Dans l'intervalle, il écrivit un billet à son fils qui rési-

1. Cet El-Ablaq el-Ferṭâs (l'albinos teigneux) était le personnage qui, suivant une légende populaire au Maroc aurait fondé Oudjda (Ismaïl Hamet, *Cinq mois au Maroc*, *Revue africaine*, n° 237, 1900, p. 107). Suivant une autre légende plus ancienne, il porta secours au roi de la ville des Djedâr quand celui-ci fut attaqué par 'Oqbah, lors de la conquête du nord de l'Afrique par les Musulmans, mais il fut vaincu. Plus tard, il reprit l'avantage, mais il finit par être tué et remplacé par le roi Chirouân (cf. *Fotouḥ Ifriqyah*, Tunis, 1315 hég., 2 v. in-8, t. II, p. 109-148).

dait dans la capitale, lui demandant de venir avec ses soldats. Quand il fut arrivé à Tlemcen, il entoura la ville, ordonna à son roi de venir le trouver et le tua. Puis il emmena son père et sa sœur Ṣâfyah ; il alla trouver le prophète de Dieu Youcha' (Josué), bâtit la muraille autour de son tombeau et après avoir égorgé quarante taureaux, il partit pour sa capitale avec son père et sa sœur. Quand ils furent entrés dans leur pays, le cheïkh Sidi Bel 'Abbès vint les trouver avec son disciple et ils le saluèrent. Puis le serviteur en question prit sa femme Ṣâfyah que précédemment Mouley Ya'qoub lui avait donnée en mariage.

M. Stumme a publié en dialecte chelḥa du Tazeroualt une version plus développée, mais aussi plus altérée de ce conte[1]. Il s'agit toujours du roi Ya'qoub et de Sidi Bel 'Abbès, mais le disciple de ce dernier, un nègre du nom d'El-Mas'oud, cédant aux suggestions du diable demande à son maître de lui faire épouser Châfyah, la fille du roi. Toutefois, comme il a négligé de maudire Satan, il sera soumis à diverses épreuves. Ainsi quand il expose sa demande, Ya'qoub le fait bâtonner par ses serviteurs : Sidi Bel 'Abbès vient à son aide et il ne sent pas la douleur. Le roi lui demande une hyacinthe, il se la procure comme dans le conte arabe. La nuit des noces arrivée, son maître ne pénètre pas par une fente de la muraille, mais par la fenêtre, sous la forme d'un pigeon et, par la comparaison avec les houris du paradis, amène son disciple à abandonner sa femme. Tous deux s'envolent transformés en pigeon,

1. *Märchen der Schluḥ von Tazerwalt*, Leipzig, 1895, in-8, p. 51-55, 166-173.

et Châfyah reste bouche béante à la fenêtre. C'est dans cet état qu'elle est trouvée le lendemain par son père qui, informé de l'aventure, laisse le trône à son fils El-Akḥal et s'en va au Qaire où il se fait d'abord porteur d'eau. Il laisse tomber le salaire qu'il reçoit et l'eau qu'il sert a le goût du thé. Le pacha du Qaire est témoin de ce miracle. Ya'qoub se fait ensuite boulanger, et c'est dans cette situation qu'il est reconnu à un signe sur la poitrine par sa femme qui s'est mise avec sa fille à sa recherche. Le pacha du Qaire qui veut se marier, entend parler de Lalla Châfyah et veut la prendre pour femme. Le père refuse de la lui donner et, par une lettre portée par un pigeon, il mande son fils qui en trois jours vient bloquer le Qaire avec trois rangs des sphinx de Boulaq en guise de cavaliers. Ses chevaux sont ferrés d'argent avec des clous en or[1]. Le pacha est obligé de renoncer à ses prétentions. Le Sulṭan El-Aḥkal repart pour son pays avec sa femme et sa mère, tandis que son père va en Syrie, dans les montagnes des Druzes où il devient gardien de vignes : métamorphosé en épine, il arrête les voleurs. Avec un clou, il se creuse une tombe dans le roc et, après sa mort, on ne peut le transporter loin du lieu où il a choisi son tombeau.

On voit que ce conte, outre qu'il est incomplet, a été altéré par des éléments apportés de l'Orient, sans doute par quelque pèlerin : la mention du Qaire, des sphinx de Ghizèh, des montagnes des Druzes.

1. Un détail analogue de la légende est cité par Mouliéras : « les chevaux de ses milliers d'escadrons avaient des fers d'or » (*Le Maroc contemporain*, t. II, p. 276, note), mais il n'a pas comparé le résumé très sommaire qu'il donne avec le conte chelḥa.

Une autre légende, relative au siège de Tlemcen par le Sulṭan el-Akḥal est donné par W. Esterhazy[1], peut-être d'après un texte arabe mêlé de rimes, comme on le voit par la description des murailles de Tlemcen :

Elle a sept remparts et sept enceintes.

Et des maîtres qui ne dorment ni nuit ni jour[2].

Le Sulṭan El-Akḥal, roi de Miknâsa, entrant dans une mosquée, confie son cheval à un saïs qui s'endort. Un voleur enlève les étriers d'or. Le palefrenier, craignant d'être châtié pour sa négligence s'enfuit à Tlemcen où il est accueilli par le qâïd des chasses du roi. Ce fonctionnaire, pour le faire rentrer en grâce près du Sulṭan El-Akḥal, lui donne pour son maître un des colliers d'or, ornés de pierres précieuses, que portaient les chiens du roi de Tlemcen. Le saïs, de retour près du roi de Miknâsah, lui fait un pompeux éloge des richesses de Tlemcen dont il rapporte un échantillon. Le Sulṭan El-Akḥal dont la cupidité est excitée va mettre le siège de vant la ville et est obligé de se retirer au bout de trois ans.

Enfin on trouve encore au Maroc le Sulṭan El-Akḥal et son père Choum Harouch[3], vénérés comme des saints des djinns[4].

1. *De la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger*, Paris, 1840, in-8, p. 104-105.

2. سبعة اسوار وسبعة ادوار

وموالى ما يرقدوا ولا فى الليل ولا فى النهار

Sidi Aḥmed ben Yousof est aussi donné comme l'auteur de ce distique. Cf. mon mémoire sur les *Dictons satiriques attribués à Sidi Aḥmed ben Yousof*, p. 57.

3. Peut-être y a-t-il lieu de rapprocher ce nom de celui de Chemroukh qui est celui d'un roi des Génies dans un conte des Berbères de Tamezratt, en Tunisie. Cf. Stumme, *Märchen des Berberen von Tamazratt in Südtünisien*, Leipzig, 1900, in-4, p. 31, ligne 9 et la note de la page 63, col. 2.

4. Westermarck, *The nature of the arabe Ǧinn*, p. 258.

APPENDICE V

§ 1.

Copie de l'acte de la Zaouyah de Sidi 'Abd er-Raḥmân el-Ya'qoubi. Il est écrit sur un parchemin de 0m,47 de long, 0m,42 de large, qui a été plié et replié, ce qui a amené quelques cassures. Il existe en outre deux trous. L'écriture maghrebine est généralement lisible excepté dans les endroits où l'encre s'est effacée. Un certain nombre de mots ont été repassés à l'encre rouge. Les chiffres ci-dessous indiquent les lignes.

بسم الله الرحمن الرحيم وصلى الله على سيدنا محمد واله وسلم تسليما

(1) نسخة رسم نفل لاجل خلفه وتمزيفه والتوثق به نصه بعد سطرافتتاحه اجتمع اهل افليمنا بالموضع المسمى بواردف عند الولى الصالح سيد عبد الرحمن اليعفوبى (2) بعد ان بعث لبعضهم وذهب لجلبهم برابر وعراب وطلبهم وحرضهم على الجهاد سنة دخول الروم لتلمسان فى امارة بنى زيان فاجتمع خلق كثير من ففهاء تلمسان (3) وففهاء وجواد واعيانها وشيوخ اهل انكاد واعيان بنى سنوس وترارة ومدغارة طال الليل وتخاصم الففهاء مع شيوخ اهل انكاد ففالوا لهم انتم بنو ا[...]ن ففال العرب نحن لا كلام عندنا (4) ومعرفة اصلنا عند عمنا فسال العلماء الشيخ سيدى عبد الرحمن الولى المذكور عن معرفته لاصل العرب فان

كان يعرفهم فليبين لهم نسبهم تفصلا فعند ذلك قال لهم اما اهل (5) انكاد والاحلاف والشبانات وبنو اعامر وسويد فكلهم اخوان واما العطاف والديالم فهم فريق واحد واما الذوود فهم فريق واحد واما القبائل فهم اخلاط العرب وهم انها (؟) (6) بنو هوارة والشجع وعبار وكلهم متخارون وبقية القبائل فكل منهم مستقل سج[1] واما اولاد انهار[2] فكانوا من بوادى مكة المشرفة يرحلون وينزلون بساحتها وكانوا يناهرون ر (7) يسع مع النبي صلى الله عليه وسلم وكانوا اعز العرب عنده واما بنو امطهر فقيل انهم كانوا يطهرون المجالس التى كان اصحاب النبي صلى الله عليه وسلم يجلسون فيها واما الغنامنة والجعاونه (8) فهم اخوة ام شفة واصل واحد واما البرابرة فمديونة ولومة ومدغرة كلهم ان اشفة واما ترارة فمجتمعون من فرق كثيرة وجلهم بفية واما برابر المغرب اسلموا ثم (9) ارتدوا ثم اسلموا كذا مرة والحاصل ارتدوا اثنى عشر مرة ولذلك بليت (؟) ة فى قلوبهم ولنرجع لسيدى صلحة[3] وكيفية نزوله فى انجاد وكيف يصير اولاده فى اخر الزمان (10) اما سيدى طلحة نفعنا الله ببركاته امين كان عليا (؟) عاملا بعمله متقنا[4] بعلم التوحيد والوصول والفروع والتفسير وقد جعل حاشية على بن الحاجب وجعل شرحا على القرانا (11) لعظيم وكان ملازما لشيخه سيدى موسى بن عبد العالى نفعنا الله ببركاته امين ببلد اسلى والذى كان يخدمه وقبضه فى انجاد فهم اولاد خراج من المهاية ولذلك (12) يسمى خراج يعنى نزلا وانجاد صرف سبعة نجوع ولا دائم الا الله تعالى واما اولاد سيدى طلحة فهم الذين خرجوا عن

1. نسبة ?
2. انكاد.
3. طلحة.
4. متفننا ?

المنهاج المستفيم وفد روى الشيخ ذلك ڢى منامه (13) ڢامتنع من التزويج
ڢفال له شيخه انبرم الحكم واما انجاد ڢله اسامى متعددة ڢمنها انجاد
وانفـاد وانكاد[1] ڢمعنى انفاد انفده الله …ى بعض الاجبار
وانجاد (14) جلد اهله بالسفاهة (؟) انجدوا بالشجاعة وانكاد كاد اهله
جميع اعدائهم وفد فيل ان ڢى اخر الزمان يفل امانهم ويكثر غرورهم
والمشاجرة …اداء الشهادة واطعا (15) مهم الضعام وحفد (؟) الجيران
لصب عليهم البلاد صبـا اولهم دنانير وازنين وثانيهم انصـاف عادلون
وثالثهم ارباع جائزون واربعهم ا…بفى بعد الفضائل الا (16) ان الا
النفصان …عنصرا طلب النجات من باسهم والسيد طلحة فرشى هاشمى
من آل عفيل بن ابى طالب رضى الله عنه واسامى جدوده طلحة بن
يعفوب بن …ن عبد الصمد بن عبد الملك (17) ابن يحيي بن على
بن المسعود بن محمد بن احمد بن المهد بن عيسى بن موسى بن ملك بن
المزوار بن عبد الله بن سعيد بن الهوار بن سعد بن المير بن العادل بن
عبد الجبار بن نعيم بن حاتم بن هرمز بن فصى بن يو(18)سف بن بطال ابن
الحسن بن الهيثم بن عدى بن عبد الله بن العروة بن زيد بن عفيل بن
ابى طالب[2] رضى الله عنه واعمام[3] سيدى طلحة اربعة راشد بن يعفوب
ومهلهل بن يعفوب وموسى بن يعفوب (19) وابراهيم بن يعفوب واولاده
اربعة يعفوب بن طلحة ومنصور بن طلحة ومضفر[4] بن طلحة وموسى بن
طلحة والمنتصر ولد امة ولذلك لم يذكر ولنذكر اشتفاق اساميهم يعفوب الياء

1. Ces diverses orthographes sont autant de transcriptions pour rendre le son *g* dans Angad. Cf. plus haut le nom d'Arechgoul.

2. Il est remarquer qu'on ne rencontre pas de fils de ʿAqil ben Abou Ṭaleb portant le nom de Zeïd, cf. Wüstenfeld, *Genealogische Tabellen der arabischen Stämme*. Goettingen, 1852, table X, 22.

3. Lire اخوة.

4. Lire مظفر.

يامر بالمعروف (20) وينهى عن المنكر العين عامل سنة رسول الله صلى الله
عليه وسلم القاف قارى الكتاب البـاء بارى من المهالك منصور الميم
ملك الارض والرقاب النون ناصر للحق ولو كان من نفسه الصاد صابر
(21) يوم لقاة الحرب الرا رحمة لعشيره مضبر[1] الميم ملك الارض والرقاب
الضاد ضيفة نفسه الماوا رلمقالته الرا رحمة لعشيره موسى الميم ملك
الارض والرقاب السين سفاك الدماء وبناته ستة راشدة و (22) مريم
والسيدة والزهرا والراضية كانت تعينه بماء الوضو وسميت بذلك والا
اسمها فاطمة وام الاخوة التى بين مهلهل و...حال من الام فقط فعند
هذا تبرك الفقهاء بالشيـخ واستسمحوه (23) على ما وقع منهم من دم
احواله (؟) واستحسنوا شيوخ العرب هاذا فعند ذلك قال(وا لسيد)ى عبد
الرحمان اذكر لنا بلاده اينما كانت وحدودها تة معك بحضر الفقهاء
للنخوا (؟) (24) من دعوتك اليعقوبية بواردف اما وارد من
جهة الشرق مجمع ا ان واد واردف ووواد يسمى ابو منصور بار
دار خ م السطان ومن جهة المغرب واد وارد (25) من جهة الجوب
واد واردف الحاجز بين اليعقوبيـة والزهروية مع الزنية ومن ناحية
الظهر المحج القـاطع من التازية الكاب لواد ابو منصور الممدود مع
الذراع وانت ذاهب الى وجدة (26) الذى تخزج منها زوج عال
بلاد احمد بن مضفر[2] وقبل ان تصل الى الواد بقرب تجد على يمينك
مسجدا صغيرا هنـالك كانوا يجتمعون فيه الصالحون وامـا ود
اليعقوبية ببلاد الذوود (27) رية مشمرا (؟) بين اهله بخمسين (دي)نارا
اشتراه سيدى عبد الرحمان واليعقوبية بالغابة وببلد تربه اليعقوبية شراعة
المحادة للمساوية وعين الزرق وتزلعونة وسلعب (؟) معصومة بتبحريت

1. Lire مظعر.
2. Lire مظعر.

والمعزمة (؟) (28) اينما كانت وترفادين التى باسفل الدبابزة وتيزى ومزين الكاينة بزاوية بن يحيي والنصب فى بلاد ابو زيان التى فى طريق مجرود على يسارك حيث تذهب اليه على وجه (؟) بر المخزن وجبل الكرماية بمجرود والبرج ببلاد مسيردة ودشر اللوح بالملحة (29) وارواج يمينا بالبلولية وزتيرسلت البيضا للشيخ ايضا رحمه الله والكحلا لاولادعمه والمتينية بالخرواعة وتحضرت بتفنة على اربعة الربع للشيخ سيدى عبد الرحمان والربع لاولاد مجال بليمعم والربع لتهمال (30) والربع لاولاد مهلهل وبلاد بنى يسنوس الكاينة بيد الصناع خدام الشيخ وملكه لهذا …ال ضبن (؟) استنادا لنصوص العلماء ثم ان لما ذكرا لشيخ رضى الله عنه هذه الامور كلها وبين (31) انساب العرب والقبائل وحد لهم البلدان وفصلها تفصيلا بينا واضحاوبين لهم ايضا بلاده اينما كانت قالوا له حينيذ سيدنا نحن حزرنا بلادك اينما كانت من الذى ناخذوه من (32) غيرها والرزطونة ولا نطلب منك الا الدعا بالخير وان لاتنسانا لانك سيدنا وابـ(ـونا) فامتنع الشيخ من ذلك وقال لا نرضى بهذا لانى اذا فعلته فقد تكبرت وتجبرت وانا ليس من اهل (33) التكبر والتجبر …يعصمنا من …لد بل اجعل لكم شيا لكى ترعون بلادي واولادى فجعل لهم ثمن دينار وخمسة اصع للسكة على بلاد اليعقوبية فى واردف فاختار من اولاد منصور اولاد (34) احمد واختار من اولاد موسى اولاد جند واختار من اولاد مضفر[1] اولاد زينب فقبلوا ذلك ورضوا به وقبلوا يديه واسسمحوه .،. العالم العلامة سيدى عبد الرحمن بن موسى شهد .،. (35) العالم العلامة سيدى احمد العقبانى شهد به .،. العالم العلامة سيدى محمد بن مرزوق شهد به .،. العالم العلامة الولى الصالح سيدى ابو اسعيد الشريف شهد به .،. الولى

1. Lire مظفر.

الصالح الزاهد الناصح زار (36) الصالحين سيدى على بن زمرة شهد به ،، الولى الصالح سيدى احمد اجير شهد به ،، الولى الصالح سيد على بن جمرة شهد به ،، الولى الصالح سيدى محمد بن بو عبد الله شهد به ،، الولى الصالح (37) سيدى احمد بن عيسى شهد به ،، الشيخ طلحة من اولاد موسى بن طلحة شهد به ،، الشيخ على بن يعفوب شهد به ،، الشيخ ابر اهيم من اولاد موسى بن طلحة شهد به ،، الشيخ مراجم من او (38) لاد عيسى شهد به ،، الشيخ العباس بن منصور بن عبد الله شهد به ،، الشيخ عد[1] المجاهر شهد به ،، الشيخ يعفوب الزهواو ،، المضبر[2] شهد به ،، الشيخ على بن الهامل من اولاد موسى بن (39) طلحة شهد به ،، الشيخ موسى بن الهامل من اولاد موسى بن طلحة شهد به ،، الشيخ موسى بن عبد الله بن منصور شهد به ،، الشيخ رح بن احمد بن منصور شهد به ،، الشيخ يعفوب بن محمد بن (40) منصور شهد به ،، الشيخ على بن اليوسى المزوار من اولاد موسى بن طلحة شهد به ،، الشيخ محمد بدبوز المحصر شهد به ،، الشيخ احمد اليلول شهد به ،، والشيخ احمد اليلول شهد به ،، ووفع (41) ما ذكر سنة خمس وخمسين وتسعماية وكتبه اسير ذنبه راجى عفو الله احمد العفبانى التلمسانى لطف الله به امين ،، ها كذا وجد منسب اليه فى الاصل الا اننا لم نعرفوه تفادم عصره (42) وفد (؟) لدين بعض من ثق به بانه عرف انتهت من خط الكاتب المزبور وفوبلت باصل بوافقته وماثلته واستفلا لدنيا (؟) الاستفلال بوجبه لنختم النسخة بما وجدت نظامه (؟) (43) غير الاصل المنتسخ منه فد ابتدا سيرته (؟) الشيخ فى فراته وولايته وما وفع به مع اخوانه واشياخه

1. Lire عبد.
2. ?من اولاد مظهر

وغير ذلك اما ابتداء الشيخ وهو الولى سيدى عبد الرحمان اليعفوبى كان وبيا (؟) بى (44) زاوية بن ميرة بابتدا الفران ودخل الى ندرومة يفروثم الى بيدر وفرا على الولى الصالح سيدى احمد بن الحاج حتى كمل فراته ثم ذهب الى الولى الصالح سيدى احمد بن الحاج بل بن يوسب (45) واستشيخه ثم نزل بتلمسان حتى دخل الروم تلمسان بانتفل منها ثم ان احل[1] منه ونزل واردب ثم ارتحل منه ونزل براسان ثم رجع الى سيدى احمد بن يوسب وفال له عليك بكرومة واحوازها بفد (46) ضربت لك او نادك (؟) بى اليخ (؟) بمن فلعهم يفلعه الله وفال سيد بلفاسم الصامت بى المغرب وشبخه وخرج له خبزة من لحيته واعطاها له وكله الشيخ المبارك الولى الصالح نفعنا الله (47) ببركاته سيدى ابى مدين الغوث من فبره على امارة الترك بل ازالتهم من المملكة لظلمهم العباد وفال له لم يصلح غيرهم الا اذا اردت انت تفوم مفامهم بامتنع من ذلك الشيخ رحمه الله هاكذا (48) مكتوب على مراكش ومما وجد مكتوب على باب مراكش لا اله الا الله محمد رسول الله عبد الرحمان اليعفوبى ولى الله ومن كرامته ايضا انه فدم مرة من سبرة[2] بسالمت عليه شجرة من الزنبوج مربها الخ من الكرامة (49) ▨ انحف (؟) وهى التى بحدها من ناحيه الفبلة سس (؟) خمسين ومن ناحية المشرف الصباح الفابل (؟) ▨ عمران ومن الجوب ▨شة ومن جهة الغرب المحمدية بطربة اليمنى واصلح مابى اول السطرين المحمودين والحف بين السطرين بسارد (؟) حين تزه▨ (50) ومرص (؟) على ما بين الله و▨ واصلح للسخاء صح به عبد الله سبحانه احمد بن محمد ال▨رتى وبتاريخ اوايل رجب ع▨ام

1. ارتحل ?

2. Aujourd'hui Turenne, sur la nouvelle route de Tlemcen à Lalla Maghnia.

§ 2.

Dans le manuscrit n° 4608 de la Bibliothèque Nationale de Paris, on trouve (f°s 136-139) un texte inexactement appelé dans le *Catalogue*[1] : *Notes sur les saints de Tlemcen depuis le* v^e *siècle de l'hégire, et sur la généalogie d'Idrîs et des Idrîsites.* Ces prétendues notes se réduisent à quelques noms et n'occupent même pas une page : elles sont suivies sous le titre de كتاب التحقيق والخبر الصديق de quelque chose de plus qu'une généalogie : c'est un récit abrégé des aventures d'Idris I, du règne d'Idris II et du partage du Gharb entre ses enfants. Vient ensuite la mention de la descendance des Idrisites chez les tribus du Nord de l'Afrique en commençant par l'Ouest pour aboutir aux Zouaouas et au Titṛi (تيطرى). Je donne ici le commencement de ce morceau, en raison des personnages de Nédromah qui y sont mentionnés.

(f° 136) بسم الله الرحمن الرحيم وصلى الله وسلم على سيدنا محمد وعلى اله وصحبه دايمين متلازمين الى يوم القيمة

الشهود العدول المرصيون الذين رضوا بهم اهل تلمسان يجوزون فى شهادة الشرف من القرن الخامس الى هنا منهم الامام سيدى ابو مدين الغوث [2] وسيد احمد بن مرزوق [3] وسيد ابراهيم المصمودى [4] والسلطان

1. De Slane, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1883-1895, in-4, p. 732, col. 1.

2. Il s'agit du célèbre Abou Midian (Bou Medine) Cho'aib ben El-Hosain el-Andalosi, enterré à El-Eubbad, près de Tlemcen. Cf. Bargès, *Tlemcen*; id., *Vie du célèbre marabout Cidi Abou Médien*, Paris, 1884, in-8; El-Ghobrini, *'Anouân ed-dirâyah*, ms. de la Bibliothèque Nationale d'Alger, n° 1734, f°s 2-8; Ibn Meryem, *Bostân*, f°s 46-49; Aḥmed Baba, *Nil el-Ibtihâdj*, p. 107-112 (qui l'appelle fils d'*El-Ḥasan*); El-Maqqari, *Nefḥ et-*

مولاى احمد بن سبوش (؟) هولاء اهل تلمسان وشهود ندرومة وهم سيد
عيسى بن عبد الرحمان وسيد على بن مسعود المنانى وسيد محمد بن يخلف
وسيد معمر بن عثمان وسيد الزبير ابن يخلف وسيد يحيي بن عبد الرحمن
وسيد محمد بن عبد الله وسيد على بن عبد الله وسيد يوسف بن ابن عمر
وسيد عمران بن عمر هولاء عدول اهل زمانهم لايخرج فيهم الافاسق (*sic*)
وسيد عيسى بن عبد الرحمن هم عدول ندرومة وايضا بتلمسان سيد
يحيي بن عمر وسيد يحيي بن خالد الواتى وسيد يحيي بن عيسى ابن

tib, Le Qaire, 1304 hég.. 4 v., in-4°, t. IV, p. 269-274; Delpech, *Résumé du Bostane*, *Revue africaine*, n° 164, p. 135; Marmol, *L'Afrique*, l. V, ch. XII, t. II, p. 355; Brosselard, *Les inscriptions arabes de Tlemcen*, *Revue africaine*, août, octobre, décembre 1859, Cherbonneau, *Notice et extraits du Eunouan ed-diraia*. Paris, 1860, in-8, p. 4 : Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des émirs Beni Zeiyan*. Paris, 1876, in-8, p. 108-109. Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*, p. 225-228; De Lorral, *Tlemcen*, p. 327; Trumelet, *L'Algérie légendaire*, p. 485-493; Lambert, *A travers l'Algérie*, p. 110-129. On lui attribue divers ouvrages: une qaṣidah de 16 vers (Bibliothèque Nationale d'Alger, n° 376, f° 89); une poésie en l'honneur du Prophète (Bibliothèque Nationale d'Alger, n° 1859, f° 73; des poésies religieuses (Bibliothèque Nationale de Paris, n° 1230, 10°); une pièce rimée en م (Bibliothèque Nationale de Paris, n° 3410); une ouaṣyah (Bibliothèque Nationale d'Alger, n° 599, f° 3); un traité intitulé بداية المريدين (Bibliothèque Nationale d'Alger, n° 938, f. 1-9) qui pourrait être le même que le انس الوحيد ونزهة المريد (Bibliothèque Nationale de Paris, n° 2405, 8°); une '*Aqidah* dont un commentaire anonyme existe à la Bibliothèque Nationale de Paris, n° 4585, f° 16. Une de ses qaṣidas, qui se récite en temps de sécheresse pour obtenir la pluie fut mise en *takhmis* par 'Abd er-Raḥman el-Haoudhi. Cf. le texte et la traduction ap. Bargès. *Vie du célèbre marabout Abou Midien*, p. 107-116.

3. Sans doute Aḥmed ben Moḥammed b. Ḥafid ben Marzouq. Cf. Delpech, *Résumé du Bostane*, *Revue africaine*, n° 161, p. 387; Ibn Meryem, *Bostân*, f° 23-24.

4. Cf. sur ce saint mort en 804 hég. (1401-1402) et qui donna son nom à la mosquée construite par le sulṭân Abou Ḥammou, Ibn Meryem, *Bostân*, f° 27-28; Aḥmed Baba de Tonbouktou, *Nil el-Ibtihâdj*, p. 30; Delpech, *Résumé du Bostane*, *Revue africaine*, n° 161, p. 390; Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des émirs Beni Zeiyan*, p. 47-50; Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyân*, p. 259-264.

عبد الوهـاب العجوى هذا الثلاثة كتبهم بن ناصر (*sic*) فى تاريخ (*sic*)
والشهود المرضيون بالوانشريش قطب زمانه سيد اعمر الوانشريشى
وسيد يوسف بن عبد الرحمن الخياط وسعيد بن عبد الحميد الغمارى
الربانى وسيد عيسى بن بو بكر (*sic*) الواضحى وسيد يحيي عـابد
الوادى (*sic*) قاضى الديالم وسيد اسعيد وسيد يحيي بن الزبير الزندمى
قاضى الذات (*sic*) وسيد سعيد البياضى قاضى ابلال ومصباح المطاهرى
وسيد عبد العزيز الجزباشى وسيد مروان اشريف (*sic*) وسيد عبد
الرحمان بن موسى الشقرانى وسيد عيسى بو راس (*sic*) وسيد واصح
النايرى (؟) وسيد يوسف بن موسى المذكور المرقب على وادلاغ (*sic*)
اخى سيد على بن موسى وسيد مزداد اليسحانى وسيد سالم الشراطى
وسيد عبد الرحمن بن غانم وسيد مولاى احمد سلطان المرابطين وسيد
ابو فارس مولاى الرويبطة (؟) وسيد احسين (*sic*) والناصر بن عمر
وشيخ بنى تغرين يوسف بن عمر وسيد عثمان بن بو بكر (*sic*) العزيمى
وشيخه سيد العباس بن عمر المديانى وبوراشد اليعقوبى انتهى (ال)شهود
الوانسريشيون القضاة الكاينون بزمان هذا (*sic*) السادات وسيد محمد بن
عيسى بن عبد الرحمن الندرومى والشيخ العقبانى وهو سيد واضح ابن
عثمان بن عمر وابو عمر الونشريسى وقاضى تلمسان وسيد قاسم هولاء
مرتبطين (*sic*) باسم الشرف وهم شهود زمان مولاى احمد نفعنا الله به
امين والحمد لله رب العالمين

L'explicit (f° 139) renferme des contradictions évidentes :

انتهى بحمد الله وحسن عونه على يد كاتبها الراجى عفو مولاه محمد
بن عبد الرحمن بن سليمان الى اخرانسابه الورندغينى كان الله له وليا

ونصيرا وكان الفراغ منها فى شهر المحرم عام ٨٦٨ بعد الالف هذا تاريخ النسخة القديمة التى نسخت منها هذه فى شهر رمضان عام ٧٣١ على يد محمد بن العبيد العامرى الحجرى فهذا التاريخ الاخيرهى (*sic*) النسخة القديمة وكان كتبها الان محمد المختار بن الجيلانى الحمدوشى رحم الله والديه واشياخه امين لتاريخ المحرم عام ١٢٤٣ والسلام

INDEX DES NOMS PROPRES[1]

A

1. Cet index ne comprend pas l'introduction ni les appendices, ni les notes. Abréviations : B = Beni ; O. = Oued ; Oul. = Oulâd. Les noms en italiques sont ceux des titres d'ouvrages.

16

C

D

I

J

N

O

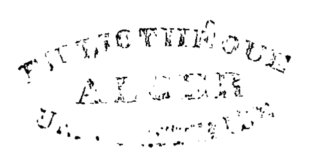
P

Q

R

S

T



ANGERS. — IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

